N° 937 48e Année T. CCLXXVII 1er Juillet 1937

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



—

PRIX DU NUMÉRO

France, … tal, *6 fr. 75*; plein tarif, *7 fr. 50*

Prix : 10 francs

… IDÉ, XXVI

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME

1er Juillet — 1er Août 1937

1er Juillet — 1er Août 1937 Tome CCLXXVII

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXVII

DESCARTES

—

Si l'on avait dit à Descartes que, trois cents ans après le *Discours de la Méthode*, il aurait les honneurs officiels, les cérémonies en Sorbonne, que l'encens serait brûlé, devant son effigie, par des hommes dont certains n'ont rien lu de lui, il eût souffert de ces hommages tardifs, comme d'une faute de goût. Si on lui eût dit que le *Discours* provoquerait les polémiques des partis, il s'en fût étonné et peut-être attristé. Pourtant, cette glorification retardée, ces controverses, ce zèle à revendiquer la pensée cartésienne au profit d'intérêts de parti n'attestent pas seulement le désir de nos contemporains, passablement dépourvus de gloire propre, de monnayer à leur usage une gloire ancienne et indiscutée. Dans l'actuel désarroi des esprits, nous nous tournons, d'instinct, vers ceux qui, jadis, ont paru penser avec fermeté. Doutant de nous-mêmes non sans raison dans nos intervalles lucides, ardents, mais inquiets touchant la vertu de nos croyances, nous leur cherchons des autorités dans le passé. Chacun, aujourd'hui, se flatte de vouloir continuer Descartes et commence par l'imaginer conforme à ses propres conceptions. Voici Descartes athée, libre-penseur, matérialiste, révolutionnaire, à l'usage du parti communiste et de la franc-maçonnerie, Descartes catholique et très orthodoxe pour écoles chrétiennes, Descartes métaphysicien, constructeur de systèmes idéalistes dans le goût de l'Université, Descartes positiviste, réaliste et sceptique, suivant le style des physiciens d'avant-garde.

Ces tentatives variées autant que naïves pour annexer

une haute pensée sont indignes de celui qu'elles prétendent honorer. Descartes n'a appartenu à aucun des groupes qui invoquent son témoignage. Il n'a été inféodé à aucun parti, à aucune secte. Ni l'Université, ni l'Eglise, ni l'Etat, ni la franc-maçonnerie, ni la libre-pensée, ni la Révolution ne peuvent se réclamer de lui. Il a voulu vivre loin des honneurs et des charges, loin des Ecoles et des chapelles. Il a désiré se cultiver pour lui-même, à sa manière, user de ses forces et de son esprit comme il lui a plu. Il n'a communiqué ses pensées à autrui que par charité, pour ne pas garder la lumière sous le boisseau, et, longtemps, il a hésité à mettre son nom sur ses écrits. Son destin, autant qu'on peut en juger par ses propres déclarations, est exactement contraire à celui de ses admirateurs indiscrets. Ils rêvent de l'uniformité sociale et morale, de l'embrigadement des esprits; ils rêvent d'une orthodoxie, d'un système d'affirmations ou de négations qui se pourrait résumer en un manuel, être inculqué, au besoin par la force, à tous les habitants d'un pays. Au contraire, Descartes pense à la formation que chacun peut se donner librement lui-même, à la discipline intérieure qui prépare les esprits à la recherche du vrai et plus encore à la vie. Il ne veut ni nous accabler sous le poids d'une science universelle, ni nous imposer un choix de vérités toutes faites. Il lui plaît moins encore de nous dresser à parler vraisemblablement de toutes choses et à faire illusion.

Il entend nous rendre capables de trouver nous-mêmes, avec le minimum d'efforts, ce que nous avons besoin de savoir pour vivre, et de l'appliquer sans faiblesse, quand il le faut. Il veut nous apprendre la soumission au fait, non la révolte contre le fait, l'économie des paroles et des gestes inutiles, l'amour du solide, le dédain des apparences et de la rhétorique, des affirmations téméraires et de la vanité. Sa pensée est essentiellement honnête, elle est la probité même. Ses plus grandes audaces, ses inconséquences apparentes sont, comme on va le voir, les marques de sa parfaite droiture intellectuelle.

Il est ainsi l'ennemi juré de ceux qui trompent, de

ceux qui enseignent ce qu'ils ignorent, des pédants, des doctrinaires, de tous ceux qui, croyant détenir une vérité, se flattent de l'administrer par force à des patients désarmés. Mais il n'est pas moins l'ennemi de ceux qui veulent tout détruire, tout reconstruire sur des bases nouvelles, n'acceptent ni tradition, ni ordre politique, social, religieux, ou de ceux qui, ramenant tout au raisonnement, se refusent à faire leur part au sentiment et à l'intuition du cœur. Ayant constaté honnêtement les faits, observé qu'ils nous sont connus par des voies diverses, que l'expérience intellectuelle n'est pas moins certaine que l'expérience sensible, que le sentiment n'est pas moins réel que la raison pure, il a voulu tenir compte de toutes les données, même lorsqu'elles paraissent se contredire, et sacrifié sans scrupule une certaine rigueur apparente à la réalité des faits.

Sa conception de la vie et de la pensée ne ressemble qu'à elle-même : elle s'oppose presque toujours à celles de ses devanciers et de ses successeurs. Elle est si insolite que des milliers de lecteurs zélés ont lu ses œuvres, où elle éclate à chaque page, sans l'y rencontrer. Son originalité profonde est faite surtout d'un naturel et d'une simplicité pleine de richesse cachée, bien étrangers à la plupart des penseurs professionnels. Descartes a cherché non le savoir, mais l'art de vivre, non la connaissance, mais la méthode pour connaître, non les faits eux-mêmes, mais la meilleure façon humaine de rèagir aux faits. Il n'a voulu être qu'un homme, conscient tout ensemble de la force et de la faiblesse humaines et résolu courageusement à tirer parti pour le mieux, sans en excepter aucune, de toutes les possibilités qu'il sentait en lui.

Pour le montrer, il n'est guère d'autre moyen que d'analyser sa méthode, car sa méthode c'est sa philosophie elle-même, l'instrument vivant de l'éducation de l'esprit par l'esprit. Il n'y a pas de système de Descartes, et ce titre donné à un exposé de ses idées est déjà, par lui-même, un contre-sens. Il n'y a qu'une discipline, une formation et, chemin faisant, des applications, des cons-

tatations de fait ou bien des hypothèses, imposées par le jeu même de la méthode. Ce qu'on appelle improprement le système de Descartes, c'est un ensemble composite d'applications toujours inachevées et partielles de sa méthode générale. Parfois elles semblent se contredire. Mais obtenues également par des procédés qui portent en eux-mêmes la garantie de leur justesse, elles restent vraies, même quand nous avons de la peine à les concilier. Essayons, pour mieux le comprendre, de suivre une à une les démarches qui ont mené Descartes à cet état d'esprit très particulier.

I

Parmi les hommes, les uns, artisans, praticiens, inventeurs, politiques, ou simplement honnêtes gens, se mesurent, au jour le jour, avec des difficultés toujours renaissantes, avec des problèmes concrets dont les données ne sont jamais exactement identiques. Ils ne songent pas à tout savoir, pourvu qu'ils puissent vivre, exercer leur métier, vaincre ou tourner les obstacles, réussir dans leurs entreprises variées. Mais d'autres, moins modestes, rêvent d'emprisonner dans un livre la totalité de la science humaine, de l'inculquer à des élèves et de se reposer dans l'orgueil de leur infaillibilité. Ils sont hantés de l'image d'une science universelle « en acte », d'une encyclopédie achevée une fois pour toutes, qui nous délivrerait à tout jamais de la fatigue irritante de penser et de chercher. Descartes a voulu être un des premiers; il a tenu pour chimériques les prétentions des seconds. Mais il a voulu dès l'abord, en prenant parti, se garder des exagérations inutiles.

Résolu à demeurer sur le terrain de l'expérience, il veut croire dès le début à l'efficacité du pouvoir de l'esprit. Il admet d'emblée, comme un fait, notre capacité de connaître et d'agir entre certaines limites. Nous avons naturellement le pouvoir de découvrir et d'utiliser la vérité. Il y a en nous une faculté de voir ou d'éclairer le réel, une « lumière naturelle », un « bon sens », com-

muns à tous les esprits. Ces mots ne préjugent rien touchant la nature de ce pouvoir et celle de son objet. Mais tout se passe comme si l'esprit projetait sur les choses une clarté qui vient de lui-même, ou comme si les choses et l'esprit baignaient ensemble dans la même lumière, celle de l'être et de la vérité. Sinon, comment les sciences auraient-elles, ainsi que les arts, donné tant de résultats assurés?

Pourtant, si ce pouvoir appartient en principe à tous les esprits, tous ne l'utilisent pas avec la même adresse. Les capacités semblent inégales, comme les rendements sont différents. C'est donc que les uns se servent mieux que les autres de la « lumière naturelle », qu'une méthode, une discipline est nécessaire, à laquelle il faut réfléchir si l'on veut bien employer l'esprit.

L'exemple des métiers est instructif. Aucun d'eux ne s'acquiert du premier coup. Tous exigent une longue pratique, des exercices constamment répétés, une progression ordonnée des efforts. Toujours, on le sait, il faut commencer par les tâches les plus faciles. apprendre à les exécuter correctement, ne passer à des travaux délicats qu'après s'être assuré la maîtrise des plus simples. Il y faut beaucoup de temps et d'application. On ne peut jamais brûler les étapes et l'apprentissage est long, même pour les mieux doués. Chaque métier a d'ailleurs ses exigences propres et la vie est trop courte pour nous permettre d'exceller en tous. De plus, un métier ne s'apprend jamais par la théorie, dans les livres, mais à l'atelier, face à l'ouvrage, l'outil à la main, sous la surveillance active du maître, qui montre, en les exécutant lui-même, les mouvements que l'apprenti doit imiter. Ce maître n'a rien d'un professeur : il ne légifère pas du haut d'une chaire. C'est un ouvrier qui travaille lui-même aux côtés de son compagnon.

Or, l'étude des langues, celle des mathématiques ne diffèrent pas, en principe, de celle d'un métier. Là aussi l'exercice fait presque tout; la progression du simple au difficile doit être observée. Mais la formation a un caractère plus général. L'art de penser est un, en dépit de la

variété des applications. Il y a, en quelque sorte, une technique commune à toutes les sciences. Une même discipline, une même méthode peut préparer à toutes. Connaître, savoir pratiquer cette méthode, c'est s'ouvrir l'accès de toutes les sciences, se rendre capable d'exceller en toutes selon le besoin. Non qu'il soit possible de les posséder toutes à la fois, d'avoir résolu par avance toutes les questions que chacune peut poser. Pas plus qu'un art, une science ne peut prévoir tous les cas particuliers possibles. Mais la méthode nous procure une formation préalable qui nous permet de nous adapter sans effort à chacun d'eux.

Par malheur, les hommes ont employé le procédé opposé. Ils ont prétendu tout savoir, fixer par écrit toutes les vérités connaissables. Ils ont cru que, possédant, par la mémoire, ces notions toutes faites, ils pourraient, à l'avenir, se dispenser de l'effort. Ils ont prétendu cataloguer et résoudre à l'avance tous les problèmes possibles. Ils ont oublié deux choses. C'est d'abord que cette science universelle leur est parfaitement inutile. Nous n'avons jamais besoin de tout savoir. Et c'est qu'elle est illusoire : dans leur zèle à s'instruire, ils ont répété sans contrôle tout ce qu'on leur avait dit, collectionné pêle-mêle, à la suite, vérités et erreurs, mêlé les faits certains et les suppositions chimériques. Comment s'étonner que, mise au pied du mur, cette science verbale soit de si peu d'usage? L'impuissance pratique est le plus souvent le lot des professeurs. Incapables de résoudre un problème, désarmés devant une difficulté de fait, ils manquent presque toujours de cette formation intérieure profonde que seul l'exercice peut donner.

Or, par une exception heureuse, seules entre toutes, les sciences du nombre ont su se défendre contre la perpétuelle invasion de l'erreur. La simplicité relative de leur objet fait que la fausseté y est aussitôt manifeste, éclate à tous les yeux. Impossible de faire illusion, de donner à l'erreur les apparences de la réalité. C'est le cas de l'arithmétique, de la géométrie, de l'algèbre et aussi, bien qu'à un moindre degré, de la mécanique, de la

musique, de l'astronomie. Là, un corps homogène de vérités certaines a pu se former et se transmettre. Si donc, nous observons la marche de la pensée dans les plus simples de ces sciences, nous trouverons le secret de leurs succès et celui de l'emploi utile de nos facultés. Secret voisin, sans doute, de celui qui fait la vertu des arts, mais que la complication des techniques risque de nous dissimuler.

II

Quand il cherche, l'esprit procède toujours de même. Il se pose des questions déterminées, auxquelles il cherche une réponse précise. Chercher, c'est énoncer nettement et résoudre des problèmes. Il est possible, en toute matière, de poser des problèmes. Voici une étoffe, une machine, ou bien une énigme, un tour de bateleur, un jeu d'esprit. Nous ne voyons d'abord que l'endroit du tissu, l'extérieur de la machine, les mots utilisés pour formuler l'énigme, les gestes du prestidigitateur. Enoncer le problème, c'est déterminer exactement ce qui doit être cherché. Le résoudre, c'est discerner les fils du tissu, la loi de leur entrelacement régulier, démonter le mécanisme de la machine, découvrir l'artifice du prestidigitateur, le mot de l'énigme. Du problème posé à notre sagacité, certains éléments sont donnés, immédiatement visibles; d'autres nous échappent, restent d'abord cachés, mais peuvent être découverts à l'aide des premiers, auxquels un rapport invariable les unit. Dans tout problème, il faut distinguer le connu de l'inconnu,démêler la relation qui les unit entre eux, passer des données connues, exprimées dans l'énoncé, aux termes inconnus qui nous donneront la solution. Il faudra, par exemple, regarder l'envers du tissu, isoler un fil, le suivre à travers tous les croisements avec d'autres fils, discerner la règle invariable des entrelacements.

L'algèbre et la géométrie nous offrent des cas analogues, mais plus simples, où nous pouvons plus facilement apercevoir les moyens employés par l'esprit. Descartes par-

tira donc d'une analyse attentive des procédés mathématiques. Comme on le sait, il ne s'est initié lui-même que peu à peu à la méthode des sciences exactes. Malgré quelques essais antérieurs, ses vues à ce sujet sont encore très incertaines, quand il rencontre, en 1618, à Bréda, Isaak Beeckman, plus versé que lui dans les sciences du nombre. Mais il a vite dépassé son informateur. L'algèbre est alors presque dans sa nouveauté. Les ouvrages de Peltier, d'Oughthred, de Viète et surtout de Clavius, l'exposent, sous une forme assez confuse, bien que Clavius notamment ait déjà dégagé l'essentiel. Les notations employées sont obscures, compliquées et diverses; le langage est prolixe et barbare. Avant tout, il faut voir clair, simplifier les procédés, afin de les mieux interpréter. Descartes y travaillera, patiemment, pendant plusieurs années, avant de se satisfaire.

Mais il n'entend pas se consacrer aux mathématiques. Il prétend les étudier, non pour elles-mêmes, mais en raison des clartés qu'elles peuvent donner sur le fonctionnement de l'esprit. Même, il affectera souvent d'en être dégoûté. Les problèmes qu'elles offrent valent rarement la peine qu'il y faut dépenser. D'autre part, la techmique propre aux mathématiques ne peut pas, évidemment, être généralisée à tous les domaines de la recherche. Il n'y a pas des quantités partout. Sous « l'écorce », sous « l'enveloppe » mathématique, il faut découvrir l'activité mentale elle-même, telle qu'elle s'exerce, en toutes choses, par des moyens assez différents. Il y a une « Mathématique » universelle, une façon de penser scientifique, indépendante en elle-même des procédés spéciaux du calcul algébrique ou de la géométrie. On ne fera ni physique, ni métaphysique, ni politique utiles, en imitant simplement les procédés du calcul. D'ailleurs, au cours de ses enquêtes, Descartes découvrira d'autres bonnes raisons qui rendent une telle généralisation inconcevable.

Clavius a très exactement défini le procédé algébrique. Le passage du connu à l'inconnu n'est possible que s'il existe entre quantités des relations invariables. Par

exemple, une telle relation est visible dans les séries de nombres. La plus simple de toutes est la suite naturelle des nombres entiers, dans laquelle chaque terme est égal au précédent, augmenté de l'unité. Si la série qui m'est donnée est incomplète, si un ou plusieurs termes ont été omis, il sera toujours possible de reconstituer les termes manquants, à l'aide de la loi de la série. De même, si les termes ont été brouillés, si l'ordre de la suite n'a pas été respecté, il sera toujours possible, connaissant la loi, de rétablir l'ordre véritable. Il existe une infinité de telles séries, suivant la nature du rapport qui unit entre eux deux termes consécutifs. L'expérience des algébristes a montré l'importance de la progression géométrique. L'artifice de l'algèbre consiste à distinguer les termes des rapports qui les unissent, en désignant les termes par des lettres et les rapports par des signes qui indiquent la nature des opérations à effectuer. On pourra, de la sorte, formuler des solutions générales, indépendantes de la valeur numérique des termes. En deuxième lieu, les algébristes désignent par des lettres aussi bien les quantités inconnues que les quantités données. Ils écrivent ainsi toutes les données, toutes les inconnues, toutes les relations. Si les termes ont été brouillés, ils s'appliquent à rétablir l'ordre de proche en proche, disposant tous les termes, connus ou inconnus, en une suite croissante ou décroissante, selon une loi régulière. Enfin, ils calculent les inconnues, en obtenant une égalité entre deux portions de la série, l'une d'elles renfermant tous les inconnus.

Bref, les artifices des algébristes se ramènent à deux : énumération de tous les termes connus et inconnus; mouvement de l'esprit qui parcourt la série, dispose les termes par ordre, et calcule l'inconnue d'après sa place dans la série.

Ces opérations, toutes fort simples, se font sur des signes ou symboles matériels qu'il faut d'abord écrire sur le papier. Mais les lettres et les signes indiquent des quantités, des grandeurs réelles, des rapports également réels. L'art de l'algébriste rend possible ou facilite un

travail plus profond qui s'opère dans l'esprit, celui de la découverte.

Pourtant, ce n'est là que le commencement de l'art. La grande difficulté, dans un problème, n'est pas d'appliquer une certaine technique. C'est de découvrir le biais qui permettra de l'appliquer. C'est de mettre le doigt sur « l'entrée » du problème. Parmi les données contenues dans l'énoncé, il en est une qui fournira le début, le premier terme de la série à constituer. Rien ne nous le fait prévoir et il nous faut parfois tâtonner longtemps avant de le trouver. Puis, il faut passer de ce premier terme à d'autres qui lui sont unis, et cela oblige à de nouveaux essais qui peuvent rester infructueux. Presque toujours, nous voulons aller trop vite, choisissant au hasard le terme initial; ou bien nous avons une idée préconçue qui nous empêche de considérer l'énoncé avec assez d'attention. Beaucoup de problèmes ont d'ailleurs plusieurs « entrées », peuvent être abordés par des moyens différents.

Toujours, il faut saisir un premier terme, en trouver un qui lui est uni, nous glisser adroitement de l'un à l'autre par un mouvement continu, tâchant de n'omettre aucun terme, profitant de toutes les occasions pour ordonner les termes en une série. Rien qui ressemble, dans ce travail vivant, où tout est souplesse, adaptation ingénieuse, au mécanisme rigide du syllogisme. L'esprit ne va pas du général au particulier, du particulier au général : il ne fait à proprement parler ni une induction, ni une déduction, au sens classique de ces mots. Il saute d'un terme à un autre, parfois un peu au hasard, du moins en commençant; il imagine et il essaye tour à tour des ordres variés, dont plusieurs devront être abandonnés en cours de route. C'est seulement, à la fin, la solution découverte, que l'ordre le meilleur, le plus satisfaisant pour l'esprit, pourra être dégagé.

N'est-ce pas, en fin de compte, ce que nous faisons en toutes choses, avec plus ou moins de sûreté? Chercher une « entrée » dans la difficulté, et l'ayant trouvée, après divers essais infructueux, élargir, de proche en proche,

notre avantage, jusqu'à ce que la question soit débrouillée en entier?

Le cas de la géométrie est un peu plus compliqué. Descartes, dans la *Géométrie* de 1637, traitera en même temps de l'algèbre et de la géométrie : il utilisera la notation algébrique pour aborder des problèmes géométriques. Mais il a d'abord songé, on le voit par les *Règles pour la direction de l'Esprit,* à une géométrie autonome, disposant d'un système particulier de notations. Le domaine de la géométrie est celui de la quantité continue, de l'étendue en longueur, largeur et profondeur. L'étendue est divisible à l'infini, mais on y peut tracer des figures, caractérisées par des rapports invariables. Les anciens géomètres ont très exactement étudié les figures et leurs travaux gardent toute leur valeur. Mais ils ont dû faire un grand effort pour se représenter les figures dans l'espace, par exemple pour tracer sur un papier une image lisible des volumes. Leurs calculs ne peuvent être suivis qu'au prix d'une fatigante attention. Descartes imaginera donc de chercher des figures élémentaires très simples et infiniment petites, droites et rectangles. Convenablement développé, cet artifice pouvait le mener au calcul infinitésimal.

Puis n'ayant pu, sans doute, mettre sur pied les notations appropriées, il se décidera, vers 1628, à utiliser le procédé qui a gardé son nom. Définir la position de tous les points d'une figure, par leurs distances à trois axes rectangulaires. Si la figure est régulière, les rapports entre les termes resteront invariables; ils permettront de former une série régulièrement croissante ou décroissante, de représenter la figure par une équation algébrique.

Ainsi le travail mathématique se réduit à peu de chose: poser des questions, distinguer les données connues, chercher « l'entrée » du problème, aller de proche en proche par un progrès lent et continu de l'esprit, jusqu'à ce que l'on puisse insérer l'inconnue dans une suite de termes connus et ordonnés, et fixer sa valeur par sa situation. Rien de rigide, rien de conventionnel là-de-

dans : au début, tant que l'on manque de pratique, il faut s'appliquer à n'omettre aucun terme, procéder avec une lenteur prudente, assurer chaque pas. L'expérience acquise, l'art fixé, on peut aller plus vite et plus hardiment, abréger l'énumération qui n'a plus besoin d'être complète, mais suffisante.

Or, la réflexion sur la technique, dont il nous faut partir, nous oblige sans cesse à déborder le cadre primitivement étroit de nos investigations. Il nous faut réfléchir aux diverses sortes de problèmes possibles, à la nature variée des données dont nous disposons, à nos ressources intellectuelles, aux limites fixées par la nature à nos possibilités. La méthode nous force à philosopher; non pour forger de toutes pièces un système universel, mais pour comprendre à chaque instant les conditions nécessaires du succès. Une conception générale du monde se développe ainsi par fragments indépendants, à l'occasion de nos recherches sur les ressources de l'esprit.

III

La philosophie, la science, ne sont pas, du moins à l'origine, l'objet de la recherche de Descartes. Elles l'occupent, mais seulement dans la mesure où elles nous sont nécessaires pour vivre, pour trouver à l'occasion ce que nous avons besoin de savoir. Descartes ne distingue même pas entre les diverses occupations des hommes. Quoi que nous fassions, il nous faut nous bien servir de l'esprit. Un jeu, un métier, un travail quelconque exigent la même forme de pensée que les plus hautes spéculations. Chaque chose a son importance et rien ne doit être négligé. C'est la vie qui se charge de nous proposer, au jour le jour, les objets de nos réflexions. Ces réflexions ne concernent pas seulement le savoir. Elles concernent surtout nos actions, notre conduite, notre manière de nous comporter en face des incidents quotidiens. La sagesse pratique est peut-être le fruit principal de la méthode.

Cependant, pour faire valoir les bienfaits de cette formation générale, Descartes entreprendra de décrire sommairement la nature et l'homme, de répondre à certaines questions difficiles posées par les savants. Il esquissera pour commencer les deux traités du *Monde* et de l'*Homme*. Puis, de telles synthèses lui paraissent bien ambitieuses, et il se borne à publier la *Dioptrique,* les *Météores* et, plus tard, les *Méditations* métaphysiques, simples « échantillons » des vertus de la méthode. Enfin, un peu malgré lui, comme ses amis lui représentent l'avantage qu'il y aurait à adapter ses idées aux goûts du public, il se résout, sans plaisir, à composer une sorte de manuel. Mais, s'il parcourt rapidement, dans les *Principes de la Philosophie,* une partie des questions abordées par l'Ecole, il fait des coupes sombres dans la liste des problèmes classiques, se bornant à choisir quelques thèmes particulièrement difficiles, à propos desquels l'excellence de la méthode peut se manifester.

Il est ainsi amené, incidemment, à des affirmations, dont beaucoup s'accordent, du moins en partie, avec les données de la tradition. Déjà, dans la mathématique, la méthode avait restauré ou confirmé nombre d'indications données par les anciens. De fait, il serait surprenant, si l'esprit a le pouvoir de discerner immédiatement le vrai, que le « bon sens » eût toujours manqué à nos devanciers. Leurs réussites manifestes dans les lettres, dans les arts, dans les affaires, montrent bien qu'à l'occasion, ils savaient se servir aussi bien que nous de leurs moyens naturels.

Or, nous avons bien des façons différentes de voir les données des problèmes. La tradition et l'expérience nous permettent de distinguer en nous plusieurs facultés, plusieurs manières d'entrer en contact avec le réel. Sentir, imaginer, comprendre par l'esprit pur, éprouver du plaisir ou de la douleur, désirer, vouloir, autant d'impressions mentales diverses qui ont toujours été distinguées par les hommes. Chacune d'elles est un fait, une donnée réelle, qu'elle nous fasse reconnaître un objet extérieur à nous, ou simplement nos propres dis-

positions. Nous n'en pouvons pas douter, pendant qu'elle nous est présente, non plus, du reste, que nous ne pouvons douter de notre existence, pendant que nous l'éprouvons. Le mot « intuition », « vision », qui désigne cette connaissance immédiate d'un fait mental, s'applique à toutes nos perceptions. Mais, puisque nous avons des facultés variées, il y a quantité d'intuitions de nature diverse, qui toutes manifestent en nous la présence d'une même puissance mentale, qui est l'âme.

Chacune nous met en présence d'une « chose », d'une « nature ». Certaines de ces choses semblent complexes. D'autres sont « simples », au moins d'une manière relative, en ce sens qu'elles ne comportent pas d'ingrédients disparates. Par exemple, la « nature » de l'étendue, en longueur, largeur et profondeur est simple. Or, l'étendue est perçue à la fois par les sens, par l'imagination, et par l'esprit pur. Elle comporte une infinité de mouvements et de figures et elle a des propriétés si diverses que, depuis des siècles, les géomètres n'ont pas fini de les énumérer. Au contraire, l'intuition immédiate d'une douleur n'est pas « simple » de la même façon. Il y a, dans notre impression d'ailleurs parfaitement nette et réelle de douleur, beaucoup d'éléments dont certains ne pourront jamais être isolés et perçus distinctement par l'esprit.

Il existe ainsi des « natures » d'ordres divers. Les unes ne peuvent pas être perçues par les sens, ni même imaginées, projetées dans l'espace, par exemple l'âme et Dieu. D'autres sont à la fois imaginées et connues par l'esprit pur. D'autres ne peuvent pas faire l'objet d'une perception de l'entendement pur, par exemple une douleur. Ces observations n'impliquent aucune théorie. Mais les objets de l'intuition intellectuelle nous sont aussi réellement présents que ceux de la sensation. Et beaucoup de choses ne nous sont accessibles que par des sensations confuses. Il y a ainsi en nous des connaissances de nature diverse, qui, dans l'état présent, ne sont et ne seront jamais réductibles les unes aux autres. Impossible de construire une géométrie purement intellectuelle, sans recourir au moins à l'imagination, une physique, sans

faire appel aux données des sens. Pas davantage nous ne pourrons passer de l'âme au corps, ou bien imaginer, nous représenter par les sens ce qui concerne l'esprit ou Dieu. Il est vain de chercher des images pour ce qui relève uniquement de l'esprit pur. Vain de vouloir se passer des données des sens et des images, là où l'imagination et les sens entrent nécessairement en jeu. On ne peut pas avoir une idée purement intellectuelle de la chaleur, du désir, de la douleur, de la volonté, ni même de l'étendue et du mouvement. Même, dans nombre de cas, nous en sommes réduits à l'impression sensible.

Descartes estime que « l'intuition » nous permet des affirmations certaines. Par exemple, il y a en nous une volonté, une faculté de désirer qui, en elle-même, n'a pas de bornes. La volonté de l'homme, dans sa nature, est infinie, tout autant que celle de Dieu. Mais l'exigence infinie qui est en elle se heurte, non moins évidemment, à une limitation de fait qui vient de la faiblesse de notre pouvoir. Faits, certains, évidents, qu'il nous faut honnêtement constater, même si nous ne pouvons les expliquer.

Cependant, presque toujours, en ce qui concerne le monde des corps, la sensation est liée à une grandeur étendue. On y peut joindre une image, c'est-à-dire une représentation dans l'espace. Et celle-ci, à son tour, est unie à une intuition d'ordre intellectuel. L'image étendue donne lieu, parfois, à une application plus ou moins facile de la géométrie et de l'algèbre, à une construction mathématique.

Descartes n'hésite pas à affirmer, dans les *Méditations* et dans les *Principes*, que l'étendue constitue la « nature » ou « l'essence » du corps. Il n'y a dans le corps rien qui rappelle l'esprit, la volonté, le désir. Rien non plus qui ressemble aux forces cachées dont parlait l'ancienne philosophie. Descartes ramène ainsi, dit-on, la matière à l'étendue, la mécanique à la géométrie; il considère comme dérivée la résistance qui, suivant la tradition, était la propriété essentielle des corps. Mais, initialement, ce paradoxe a un sens précis et limité. Il ne préjuge rien touchant la réalité profonde du corps. Descartes ne songe

pas à nier en nous l'existence de sensations, d'impressions variées, qui ne sont pas réductibles à l'étendue. Mais le passage de l'idée de l'étendue à l'image, de celle-ci à la sensation dépasse nos facultés. Rien ne peut faire que nous pensions toujours à la façon d'un pur esprit.

En fait, sensation, image, idée de l'esprit pur sont inséparables en nous, parce que notre âme est unie à un corps. L'union, le mélange de l'âme et du corps est un fait, une donnée première. L'âme est distincte du corps : l'intuition de la pensée et celle de l'étendue sont hétérogènes. Mais, dans notre vie terrestre, les deux choses ne peuvent pas être séparées.

De là vient d'abord, que la pensée ne peut pas s'exercer utilement à défaut de certains mécanismes matériels. Nous sommes obligés, pour penser, de nous servir des mots et des symboles. Même, en un sens, cette nécessité rend plus facile l'exercice de la pensée, parce qu'elle permet de nommer et de distinguer les termes. Mais, en un autre sens, elle alourdit et embarrasse l'esprit, d'autant plus que l'appareil verbal est plus compliqué. Ce poids des mots et des signes, Descartes a cherché à le réduire, en matière mathématique, en simplifiant les notations. A plus forte raison ce poids nous accable-t-il, quand il s'agit de natures purement intellectuelles, comme dans la méditation métaphysique. Là, notre effort doit tendre à réduire autant que nous le pouvons la part du langage, à nous isoler, à nous libérer de toute impression sensible. La méthode se manifestera dans la méditation métaphysique, par l'ordre observé dans la pensée pure, repliée sur elle-même, allégée de la lourdeur des mots, des définitions, des mécanismes logiques eux-mêmes. Descartes résiste quand on veut le forcer à donner des définitions, à raisonner en forme, et il a réalisé, dans les *Méditations*, un exemple unique de réflexion dépouillée autant qu'il se peut de tout support sensible, aérienne et comme dématérialisée. Mais il y a une limite à cet effort épuisant, et jamais nous ne serons, ici-bas, de purs esprits.

Pour tout le reste, il nous faut user des images, nous

servir de nos sensations. L'âme et le corps sont unis. Cette union est un fait premier, d'ailleurs inintelligible, une donnée d'expérience. Mais elle reste pleine de mystère. Il y a en nous des faits spirituels, perçus par l'esprit pur, et des faits corporels, étendus. Deux intuitions distinctes sont également présentes en nous et il n'existe aucun moyen de passer de l'étendue à la pensée. Il existe en nous deux séries indépendantes que nous ne raccorderons jamais l'une à l'autre, bien qu'elles soient inséparables. Par exemple, nous savons que nous pouvons mouvoir notre corps, et nous avons un sentiment immédiat, irrésistible, de notre liberté. Mais, dans le corps, tout se produit par nécessité, comme dans les machines, dont toutes les parties sont solidaires. L'âme ne peut pas ajouter de nouveaux mouvements à ceux qui sont donnés, ni détruire l'un d'entre eux. Pourtant l'âme humaine meut le corps. Pas d'autre ressource que d'imaginer un mécanisme, d'ailleurs hypothétique, susceptible de nous représenter ce mouvement. Le meilleur sera le plus simple, le plus entièrement d'accord aussi avec les données de l'expérience. Trouvant dans le cerveau un seul organe, dépourvu de symétrique, le *Conarion* ou glande pinéale, et le trouvant, croit-il, au centre même des concavités cérébrales, Descartes admettra que l'âme, jointe au corps tout entier, est plus particulièrement unie à la glande pinéale, et peut la mouvoir. La glande, à son tour, agit sur les vapeurs subtiles du sang qui remplissent les cavités du cerveau et les tuyaux des nerfs. Il n'invente ainsi rien de nouveau : la physiologie traditionnelle admet l'existence des « esprits animaux ». Mais Descartes insère, dans la série de ses inductions, une image connue, dont il use librement. Cette méthode a fait crier ses successeurs au scandale. Elle leur a paru trop simple et presque ridicule. Mais il n'ont pas compris l'état d'esprit de Descartes. Une seule chose est certaine : le fait aperçu par intuition directe. Ce fait doit être maintenu, même si nous pouvons difficilement l'intégrer dans nos raisonnements. L'union de l'âme et du corps, l'hypothèse des esprits animaux n'expliquent rien. Mais expliquer, selon l'esprit de la

philosophie classique, ce serait construire rationnellement, en termes d'entendement pur, ce qui ne peut pas être conçu par notre pensée sans le secours de l'imagination et des sens.

De là vient d'ailleurs qu'il n'est pas, à proprement parler, d'explication « rationnelle » du monde physique. Comprendre un phénomène de l'ordre corporel, cela revient toujours, en somme, à lui sous-tendre l'image d'une chose étendue, d'une machine, d'un ensemble de parties liées, animées de mouvements solidaires. Mais l'étendue, pour l'esprit pur, est divisible à l'infini; l'infini est partout; la plus petite partie de la matière est actuellement divisée à l'infini. La nature peut donc mettre au jour des machines prodigieusement subtiles, dont les productions les plus délicates de l'art humain n'approchent pas. Les mécanismes naturels peuvent sans doute produire des effets qui dépassent tout ce que nous pouvons imaginer.

Mais, pratiquement, il nous suffit d'en trouver une image simplifiée, schématique. Toute la physique revient ainsi à décrire des automates, propres à nous représenter, en gros, comment les choses pourraient se passer. Plus ces images seront grossières, frappantes, analogues à des objets accessibles à nos sens, dans l'expérience la plus vulgaire, mieux elles nous aideront à ordonner nos impressions, à trouver dans les données sensibles « l'ouverture » qui nous permet de nous glisser au milieu d'elles et de les utiliser. Ainsi, l'univers dont la science nous montre l'image simplifiée est vrai, réel, dans la mesure où il s'accorde avec nos sensations. Mais il est le symbole d'une monde infiniment plus complexe où nos facultés bornées nous interdisent de pénétrer. Une telle image à notre mesure nous suffit puisqu'elle nous permet de nous conduire, de construire des machines utiles, et de prendre soin de notre santé. Si elle était plus complète et mieux ajustée, la condition humaine en serait rendue moins mauvaise. Nous pourrions atténuer la souffrance, prolonger la vie, jouir d'une certaine paix. Au cours de ces recherches, nous rencontrons les machi-

nes, les artifices, les remèdes découverts par nos devanciers, quand ils ont pris la peine de suivre les faits à la trace et de tenter de les ordonner. Nous pouvons, par endroits, ajouter à leurs découvertes, élargir la sphère de nos possibilités. Mais nous faisons aussi justice de certaines de leurs espérances et de leurs illusions.

IV

Une des plus dangereuses a été de se persuader qu'ils pourraient découvrir les desseins du Créateur et savoir pourquoi, à quelle intention, les choses ont été produites. Descartes, on le sait, a condamné la recherche des causes finales. Non sans doute qu'il ait nié la réalité d'un plan divin. Mais il nous refuse de le connaître et nous interdit de nous mêler de comprendre Dieu. Tout ce que nous savons de Dieu, hormis ce que la religion nous oblige à en croire, c'est qu'il existe nécessairement, qu'il est tout-puissant, créateur au sens absolu du terme, que rien ne subsiste au monde que par son pouvoir, qu'il est la perfection ou l'être même, que rien de positif ne peut lui manquer. Sur tous ces points, l'intuition de l'esprit est si claire et si forte que nous ne pouvons pas douter. Mais elle ne nous renseigne pas sur le détail de l'action divine et sur l'usage que Dieu fait de sa complète liberté. Cela n'empêche pas que l'homme doive agir d'après des desseins prémédités. Toute action humaine, si elle n'est stupide, a un but. Ce but doit être atteint, s'il n'est chimérique, par des moyens, non les plus simples absolument, mais les plus simples que nous pouvons imaginer.

La loi de l'économie vaut pour toutes les machines, en sorte que le mécanisme lui-même obéit à une sorte de finalité. Mais l'erreur est de chercher dans la matière des formes, des intentions, des vertus cachées. De telles fins n'existent que là où une pensée intervient. Dans de très vastes domaines de l'univers, l'observation ne nous révèle que des machines qui obéissent aux lois de la communication des mouvements. Aucune réalité

nouvelle ne surgit, en cours de route, dans ces machines. Les corps vivants ne font pas exception à la règle, et les animaux, qui n'ont pas l'esprit, ne sont que des machines plus compliquées que toutes celles de l'art humain. Tout nous porte à penser que ce mécanisme agit éternellement suivant les lois que Dieu a mises en lui en le créant du néant.

Ces affirmations ont surpris les théologiens, habitués, en toutes choses, à invoquer Dieu, et les scolastiques toujours prêts à découvrir des puissances et des vertus cachées. Elles ont fait croire à nombre de modernes qu'il y a chez Descartes l'étoffe d'un négateur. Il se borne, à sa coutume, à prendre acte de ce qui lui paraît attesté par les faits et il se refuse à croire tout ce qui pourrait compliquer les choses. Ce faisant, il se rencontre avec tous les savants de l'époque moderne. Mais l'image qu'il donne du monde des corps est plus simple et plus cohérente que celle qui a survécu le plus généralement. Rien qui puisse arrêter la marche de l'esprit quand il a réussi à pénétrer à l'intérieur des choses et à parcourir une série de faits enchaînés. Un esprit plus puissant que le nôtre suivrait toute la série et prendrait conscience de leur liaison. Une pareille ambition nous est défendue. Elle est d'ailleurs inutile. Nous pouvons vivre bien et être heureux, si nous parvenons à reconstituer les séries qui nous intéressent directement.

En fait, l'application la plus importante de la méthode concerne la conduite humaine. Mille questions imprévues nous sont posées, au jour le jour, par les événements. Il y faut répondre aussitôt, le plus souvent sans avoir le loisir de rassembler les expériences et de délibérer. Il nous faut constamment agir d'après des données incomplètes et nous décider prématurément. Les questions qui s'offrent à nous sont diverses, suivant notre condition, l'ampleur de nos moyens intellectuels, la sphère où le hasard nous a placés. Elles ne concernent pas seulement la science et la haute politique, mais nos affaires, nos intérêts, nos distractions. Il faut nous décider vite, et, d'abord, nous n'avons guère d'autre guide que l'expé-

rience des plus sages et des meilleurs de nos devanciers. Notre situation dans le monde, notre naissance, notre religion, notre patrie, notre fortune ne dépendent pas de nous. Nous sommes engagés, par le hasard de nos origines, dans un ordre social qu'il n'est pas en notre pouvoir de détruire ou de modifier à notre gré. Notre nature, notre liberté pratique ont leurs limites qu'il n'est pas à notre portée de changer. La colère, la révolte contre l'irrévocable, contre ce qui est donné sont marques de folie. Les humeurs inquiètes et brouillonnes n'ont jamais servi à rien.

Nous ne pouvons pas non plus juger par nous-mêmes, en toutes circonstances, de ce qui convient. En l'absence de certitudes évidentes, il est bon de suivre les avis les plus modérés, d'éviter l'excès et la fièvre. Descartes accepte donc et la religion et l'ordre politique et social, tels qu'ils sont donnés. La sincérité de ses convictions chrétiennes ne peut guère être mise en doute. Il a toujours réservé soigneusement le domaine de la révélation. Un des titres principaux de sa méthode lui paraît être de confirmer, pour tout ce qui est sensible à la lumière naturelle, ce que l'Eglise a enseigné. Il s'indigne, quand on paraît incriminer la pureté de son orthodoxie. Son attitude a paru inexplicable à beaucoup d'interprètes. Mais on oublie qu'il reconnaît, dès l'origine, les limites de l'intelligence spéculative, et maintient la possibilité de toucher au réel par d'autres moyens que par la connaissance rationnelle. Religion, patrie sont des faits donnés, que la lumière naturelle oblige d'accepter, sans discussion. Pareillement, nous ne pouvons pas hésiter quand il faut agir, et nous sommes forcés de nous décider parfois, sans information complète. L'expérience atteste qu'il est mauvais de changer de parti et de revenir sur ses pas quand on a choisi. La persévérance, la continuité des desseins est une condition pratique du succès, comme le courage et la fermeté dans l'épreuve. L'expérience nous apprend encore qu'il faut toujours faire de nécessité vertu, et qu'il est plus facile de nous vaincre nous-mêmes que de modifier l'ordre des choses. Observer les caractères

des hommes, nous adapter à la vie, nous organiser du mieux possible, c'est toute la sagesse et, même si la science de l'homme pouvait être achevée, elle justifierait les enseignements de la tradition. Ces règles sont, dit Descartes, dans le *Discours,* « déduites de sa méthode ». Elles représentent une sorte d'anticipation sur ce que la science ne manquerait pas de nous apprendre, si nous avions la possibilité de la mener à bien. Là aussi, il faut chercher une prise sur les choses, découvrir une entrée dans l'inconnu, avancer par degrés, en utilisant toutes nos ressources. Mais comme il s'agit en somme de ce qu'il y a de plus important, l'attention des hommes est en éveil depuis longtemps et l'expérience accumulée a dégagé le plus nécessaire. Descartes est un novateur en matière morale, dans la mesure même où il croit à une lumière naturelle présente, depuis qu'il y a des hommes, en tout esprit bien fait. Ici également d'ailleurs, l'art ne s'acquiert pas sans la pratique. La volonté, le courage, la clairvoyance se fortifient par l'exercice, et il est bon de commencer par les plus petites affaires avant de se risquer au maniement des grandes. Descartes n'admet pas que le premier venu, sans expérience et sans pratique, s'arroge au nom de quelque théorie abstraite le droit de juger ceux dont le métier est de gouverner l'Etat. La politique est un art qui exige un apprentissage et auquel la plupart d'entre nous ne sont pas préparés.

Surtout, l'intellection pure n'épuise pas notre domaine. Il y a, en nous, d'autres puissances que celle du savoir. L'union de l'âme et du corps se traduit notamment par des émotions, par des sentiments qui mettent en jeu toute la machine corporelle aussi bien que l'esprit. Nos émotions sont liées à la constitution des organes, à l'état des viscères et des muscles, à la circulation sanguine, au mouvement des esprits animaux. Or, les sentiments, le plaisir, la douleur, le désir, l'étonnement, la peur, la colère sont, plus que nos idées, les moteurs véritables de nos actions. Il est vain, il est absurde de condamner les « passions » qui sont presque toutes bonnes, puisque sans elles nous n'agirions pas. Descartes a fait du mécanisme

physiologique des sentiments une analyse d'une précision et d'une justesse souvent admirables, qui font de lui le précurseur de toute la psychologie moderne des émotions. Il se refuse à nous réduire à la situation de purs esprits et à condamner les sentiments. Même il va plus loin. Il existe à ses yeux des émotions d'une nature purement intellectuelle, liées à l'exercice de la pensée. L'intellection parfaite ne va jamais sans l'amour. A côté des forces purement rationnelles de l'âme, il y a en elle des impulsions émotives autonomes qui l'élèvent vers la perfection et vers Dieu. Descartes, d'ordinaire si positif, si précis, si raisonnable, a gardé en lui-même une place aux illuminations et aux appels d'un instinct supérieur. Il a connu, nous le savons par Baillet, des crises religieuses, des élans de dévotion ardente, et, dans les lettres à Elisabeth et à Chanut, il a parlé de l'amour en termes qu'un théologien mystique ne désavouerait pas. Cette attitude n'a rien de surprenant. Elle dérive elle-même de la méthode. Et les élans de la charité, les impulsions soudaines de l'enthousiasme, sont eux aussi des faits que le sage est tenu d'enregistrer et d'utiliser, comme tout ce qui est donné.

V

Ainsi, une philosophie vaste et complexe se développe en marge de la méthode, par fragments, accessoirement à la résolution initiale prise par Descartes de se servir pour le mieux de ses facultés.

Cette philosophie prend acte des limitations irréductibles de notre esprit et de notre corps. Elle ne nous promet pas la science universelle et ne se berce pas de l'illusion de dissiper les mystères. Elle ne nourrit pas l'espoir de nous égaler au Tout-Puissant. Pas davantage, celui de nous délivrer de tous les maux. Mais elle attend de la science le pouvoir de diminuer la souffrance, d'améliorer, dans le cadre existant, la condition de l'homme et peut-être de prolonger la vie. Elle sait que l'infini dépasse

notre portée, qu'il faut nous contenter d'images simplifiées des choses et d'approximations. Mais elle sait être hardie à l'occasion, et elle s'efforce d'exploiter, jusqu'à la limite des possibilités, les ressources qui lui sont offertes. L'idéal cartésien n'est pas celui du savant professionnel, écrasé sous le poids de ses connaissances et incapable d'en tirer parti, ni celui du réformateur social qui détruit un ordre qu'il ne saura pas remplacer, ni même celui de l'amateur éclairé qui ne prend rien au sérieux et cherche seulement à briller. Le sage, selon Descartes, met chaque chose à son plan, donne une partie de ses heures à la réflexion, une partie à l'étude des choses et de l'homme; mais il se consacre surtout à sa tâche humaine et se sert de son esprit aussi bien pour se distraire, profiter de la conversation des honnêtes gens, jouir des bons livres et des commodités de la vie, que pour s'occuper des hautes spéculations. Le pédant d'Ecole lui est insupportable autant que le réformateur brouillon; la vanité, l'enflure lui répugnent et il n'a rien méprisé autant que les pédagogues orgueilleux qui prétendent tout savoir. La contradiction ne le gêne pas, parce que la vie en est pleine.

Cette attitude rappelle celle de certains sages antiques, parfois celle de Platon, plus souvent peut-être celle d'Epicure. Elle peut, et c'est la conviction profonde de Descartes, s'accorder avec la religion chrétienne et avec la tradition.

Beaucoup de modernes parlent, en termes pompeux, de ce qu'ils nomment le rationalisme ou le dogmatisme, ou l'idéalisme cartésiens. Ils oublient que la raison, selon Descartes, n'a rien de commun avec la lourde et pédante raison de l'Ecole. Descartes ne s'est pas soucié d'enfermer la réalité dans des formules; il n'a pas cherché des définitions invariables, ni entrepris d'ajuster une de ces grandes constructions pleines de fausses fenêtres qu'on nomme des systèmes. Pour lui, l'intelligence n'est pas une faculté solitaire qui se nourrit d'elle-même. Sa marque essentielle est d'avoir prise sur le réel, de servir à la conduite. Elle n'est pas pensée abstraite, sans contact avec les choses, mais, tour à tour, sentiment et calcul,

vision claire des objets, pouvoir de s'insinuer parmi eux, de découvrir les liens qui les unissent, de communier, dans toute la mesure possible, avec un ordre universel. Elle utilise des instruments variés qu'elle forge à son usage et qu'elle s'efforce d'adapter à des besoins changeants. Elle ne s'enseigne pas. Ce qu'on en peut déposer dans des livres n'en donne qu'une idée imparfaite. Elle est la vie elle-même, toujours inachevée, toujours renaissante.

Ainsi le Cartésianisme est vraiment aux antipodes de toute philosophie d'Ecole. Non seulement de celles qu'il a combattues, mais de celles qui sont nées après lui, parfois d'une interprétation superficielle des écrits cartésiens.

Nulle pensée n'est plus saine pour nous. La race des pédants a proliféré sans mesure depuis Descartes. Elle a jeté sur la pensée du grand philosophe des tombereaux de décombres, sous lesquels elle s'efforce, à demi consciemment, de l'ensevelir de son mieux. Elle a reconnu dans le Cartésianisme l'ennemi éternel de l'orgueil scolaire, de la pédanterie, des faux-semblants. Accablés, écrasés sous une érudition sans objet, abêtis par une technicité superflue, par les théories inhumaines des réformateurs sociaux, des économistes, des politiques, des métaphysiciens, broyés par les machines, ahuris par le tumulte des haut-parleurs, détachés du métier par des ambitions irréalisables, il est plus que jamais nécessaire pour nous de revenir à la pensée d'un homme qui a su penser virilement.

La science cartésienne a été dépassée. La physique, la mécanique, la physiologie de Descartes contiennent beaucoup d'erreurs de fait inévitables. Mais l'esprit cartésien n'a rien perdu de sa force. La tâche des penseurs de notre temps, s'il en reste, serait de l'adapter à nos besoins présents, et au monde désaxé où notre destin nous a jetés.

ALBERT RIVAUD.

L'ÉTÉ

—

I

OUVERTURE

Cette musique, je ne parvenais pas à l'ôter de mon cœur. Elle embrasait véritablement mon souvenir. C'était un air large, presque cruel, une inlassable montée, une recherche désespérée, indifférente à la tristesse que son ampleur même exaspérait dans les moindres mouvements de mon corps. J'étais épris d'un chant qui contenait ce que j'avais amassé d'émotions et ce que je pressentais de possible.

Avec ces oiseaux jeunes en moi, j'ai marché. Ils m'empêchaient de vivre comme je l'avais fait jusqu'alors : goûtant aux trésors du monde comme un adolescent fortuné; insouciant, avide seulement de conquêtes, assez riche de sang pour imaginer ces matins éternels. La vie m'était apparue à travers le manteau d'or de Mages enrichis dans le commerce, à travers la laine de marchands épanouis. Je n'avais souffert que de mes propres chagrins et je croyais pouvoir tout comprendre parce que je m'étais connu entièrement et, parfois, modelé moi-même.

Le chant m'emportait, m'épouvantait de sa puissance ou, serpent, sifflait son ordre amer. J'étais sauvé, mais ma délivrance gardait les accents de la peur. La musique pénétrait mon cœur, les nœuds secrets de mon mouvement, puis calmait mon inquiétude au milieu de terres

paisibles; et coulait sur ma chair le vêtement de toute la tendresse humaine.

Alors ce souffle pathétique versait une tristesse consolante. Cette tristesse faisait partie du corps des hommes; c'était une bonne tristesse qui ouvrait des paysages larges comme les plaines de l'été. Une sorte de fécondité était au prix de ce regret. Il fallait seulement oublier les jeux qui avaient perdu ma joie. Il fallait opposer au mythe de la Victoire le sentiment d'une gloire intérieure où chanterait la force de ma recherche.

Je ne voyais pas ce chaos très simplement. Une histoire m'imposait son rythme. Il y avait dans mon pas une allure très ancienne qui suffisait à me bercer des premiers chants humains. La musique inséparable enflait ou apaisait leurs thèmes avec le bruissement d'un fleuve.

A ce moment tout était facile. Les images mêlaient leurs formes adorables. J'étais ému de ce partage que traçait mon pas dans le monde. Le paysage ne plaidait qu'une certaine justice et, pour découvrir cette beauté qui avait cessé d'être un jeu, j'arrêtais mon regard sur les champs renversés dans les premières gerbes des moissons et sur les arbres des hommes entourant fidèlement leurs maisons.

Je m'imaginais semblable à saint François quittant ses fastueux amis et les courtisanes dont il était las pour une candeur plus haute, celle de la pauvreté sur le monde. Je cherchais comment il fallait vivre, ce que la civilisation la plus fine et le goût des idées déliées ne m'avaient pas appris. Je cherchais aussi comment avaient décidé ou accepté de vivre ceux que je rencontrais sur ma route.

Mais maintenant la musique était partout. Elle avait touché des sonorités éclatantes et brèves, et la phrase, longtemps attendue, remontait. Elle avait puisé dans son détour et dans notre attente un bouleversement inconcevable. Sa renaissance mêlait d'infinis désirs, les plus légers, à ce chant magnifique des vaincus. Nous étions délivrés de nos conquêtes. La musique nous faisait sourire de ceux qui gagnent, nous montrait notre force par

nos désirs. Cela donnait envie de faire craquer ses jointures et de crier. La paix n'existait pas; c'était un repos pour les faibles; c'était une immense douceur parce qu'on savait qu'elle existerait un jour, mais comme d'autres parlent des anges. La course cessait un instant; toute la masse du mouvement rejoignait le corps immobile et refluait en lui comme le sang de l'ivresse. Nous, vaincus? Ah qu'il est bon de rire! Qu'il est fort de rire et d'avoir balayé la vieille peur qui nous tenait! La mort des hommes? Mais on ne pouvait pas mourir avant de donner tout ce qu'on nourrissait en soi. Comme si c'était pour notre cadavre que nous traversions la joie! Et ces cœurs de vivants étaient pleins et chantants dans leur poitrine.

Je pénétrai en Provence par la porte de Donzère. Les maisons dans le village étaient bruissantes et ensommeillées. Je riais en franchissant le soleil du seuil.

II

LE COMPAGNON DE LA ROUTE

Le lendemain, mon exaltation étant tombée, toute la Provence m'apparut : combien j'eusse préféré la rencontre des hommes que je cherchais à la vue de cette terre promise! Elle était débordante de soleil et de cette sorte d'allégresse qui passe sur les lieux fortunés. Je savais qu'en ces sites favorisés du climat, des hommes avaient goûté la vie parfaite des lyriques; l'épopée secrète du sol avait emporté les autres dans le cycle des actions sublimes. Je connaissais aussi cette passion de la sécheresse où les élans d'une jeunesse civilisée se muaient en énigmes exigeantes.

Le matin de ce jour enchaînait mes pensées à une confiance déraisonnable et je livrais au visage du monde la véhémence de mon rire. Je découvrais autour de moi et en moi des trésors qui n'étaient faits que pour le partage. Je trouvais dans le sentiment de la propriété la

même recherche de l'absolu à laquelle s'attachaient les premiers physiciens pour équilibrer leurs pensées : une sorte de repos, comme si la paix pouvait s'acquérir en enfermant une forme définitive. Ah! pour nous du moins, insouciants, inhumains, la possession ne fut jamais qu'une approximation passionnée qu'illuminaient un instant la perfection de notre désir et notre indifférence à gagner. C'était le côté juste de notre bonheur; ç'eût été même de la joie si elle avait pu combler aussi d'autres hommes.

J'avais besoin des hommes vrais, de ceux qui savent. Je les imaginais comme les compagnons d'un Ordre. Il me suffisait de croiser certains êtres pour comprendre combien j'étais semblable à eux et, par eux, proche de tous les hommes : « Ceux qui portent », pensais-je. Leur accent, leur moindre parole, un simple geste m'enseignaient cette idée : voici un de ceux à qui est destiné le fardeau humain de tout comprendre; peut-être parce qu'ils ont beaucoup souffert, mais peut-être aussi par une force rayonnante, innée, claire...

Alors plus rien n'était perdu. Ce n'était pas vrai qu'il y avait des doutes, des ombres, des combats. Il s'établissait entre les hommes (même avec les hommes seuls comme moi) des liens mystérieux mais des liens sûrs. Comment, sans cela, eussé-je reconnu chaque fois si naturellement mes compagnons? Et quelle revanche sur ceux qui trahissent! Le meilleur de nous-mêmes participait à une tâche qui le dépassait et qui servait toutes les vies. Je recevais leur message comme celui d'hommes qui avaient renoncé à vivre pour eux seuls. Notre joie renaissait dans la gloire vraie de ces vaincus.

Il fallait rencontrer de tels êtres et non pas seulement nos aventures sentimentales : quelque chose de plus haut que l'amour? L'amour des hommes.

Le premier de ces amis inconnus, je l'ai croisé sur ma route. Nous étions de semblables voyageurs de la terre. Nous avions le même hâle de poussière et de soleil, la même façon de regarder le paysage avec une interroga-

tion cachée sous la lenteur des gestes et, dans le corps dur et maigre de ceux qui marchent, la même puissance de réserve. Seulement son enjambée était moins large que la mienne et je devais ralentir pour l'attendre. Il en souffrait comme d'une faute et il ne savait pas les ressources qui accompagnaient sa moindre agilité : un front impeccablement droit prolongé par la brosse des cheveux et des yeux creusés dans le visage comme un trou de lumière. Il était un peu plus grand que moi; il allait, le corps tout d'une pièce, avec des mouvements raides. Parfois il tournait vers moi, d'un seul bloc, ses épaules sèches et marchait obliquement : c'était là sa façon quand il pensait d'une manière particulière; je savais qu'il allait m'en faire part, qu'il avait besoin de cette parole, qu'il allait me dire : « Vois-tu » ou « si j'étais sûr... ». Car cet homme fort m'abandonnait le chemin de ses doutes comme si j'étais trop jeune pour que son amour-propre en souffrît. Alors il penchait un peu la tête pour recueillir les images éparses de sa pensée; son visage se chargeait d'une amertume qui déformait ses traits lisses, sa bouche nette, presque fine... Mais il ne parlait pas avant d'avoir à nouveau souri.

— Toi, me disait-il avec sa voix de tendresse où restait l'ironie d'un regret, toi, tu aimes la vie.

Il aimait quelques livres, très peu; comme on doit les aimer. Il les lisait pour y chercher des sources, des voix ou des directions; des amis. Qu'un livre dût le modifier et non le distraire, c'était assez évident pour le sous-entendre. Et c'était ainsi également, ou alors inutile, avec les hommes. Chaque rencontre changeait profondément sa façon de voir, de comprendre, d'agir. Que serions-nous si des hommes ne nous avaient pas appris à juger, à penser, puis à croire assez à ces exercices pour leur obéir? Il suffisait d'être assuré par un accent impossible à tromper; un accent et non pas ses arguments. Il haïssait l'avocat. Seulement il sentait le poids des idées peu à peu; et, l'une après l'autre, il les prenait. Cela donnait confiance. Nous allions du même pas le long des chemins rouges de la terre.

Certain soir j'entendis cet homme s'indigner profondément comme s'il touchait à la source de ce qui avait fait sa faiblesse. Mais ici il faut parler du passé et condamner nos pères. J'ai vécu les années de la guerre avec seulement, dans mon instinct d'enfant, la souffrance d'une dispersion des éléments que les hommes, le reste du temps, travaillent à réunir : les familles, le visage des villes et l'équilibre fort des champs. J'avais appris un désir de totalité dont ce désordre était l'image inverse. Je souffrais de conquêtes perdues, puisque « conquête » signifiait déjà pour moi les objets que j'avais compris et qui ne me quittaient plus. Je fondais posséder et comprendre. S'il est un temps dans le monde pour la surprise et pour la mort des faibles, maintenant, pensais-je, nulle malédiction n'est pire que l'injustice.

J'étais enfant; je ne savais rien de l'horreur. J'avais seulement le sentiment que quelque chose était perdu; puisque la guerre, la séparation étaient possibles en dehors de nos volontés, alors nous étions esclaves. Pourquoi apprendre les raisons de cette faiblesse des hommes : leurs lectures, leurs philosophies, leurs religions, leurs engins? Il ne fallait pas suivre ces appels; ils étaient faux. Si encore nous avions eu l'excuse des héros : la passion, la révolte, l'ordre d'un destin. Mais si nous luttons toute notre vie contre les forces du monde — n'est-ce pas là l'objet de notre médecine, de notre politique, de notre industrie? — notre malheur est d'accepter sans même nous indigner jusqu'au cœur des fatalités créées par les hommes et que nous subissons sans profit, sans gloire et souvent sans survie. Guerre sainte, guerre haineuse? Comment eussé-je compris tout cela? Je comprenais seulement guerre fatale et j'y apprenais la méfiance.

Mon compagnon avait traversé cette époque dont je ne connaissais que la bêtise. Il avait vite oublié l'allégresse du départ, l'enthousiasme pour la défense de sa patrie. Il ne pouvait plus croire que, pour détruire la guerre, il en fallait un exemple d'une ampleur jusque-là inconnue ni publier une morale excitant les moyens et le droit de détruire. Il n'avait engagé que son corps, non sa pas-

sion. Dans la paix on pouvait aussi être vaincu, croyant ou sauvé; mais on vivait des moments vrais de son cœur. Tandis que la guerre n'était pas une cause. Nous ne pouvons pas comprendre comment les peuples ont continué plus de quatre ans sans une foi, et nous ne pouvons pas admettre d'autre ordre de se battre que la nécessité. La guerre sans fin devait apparaître après deux mois. On a trompé les hommes sur la possibilité de vaincre par les armes. On les a fait mourir pour tromper ceux qui ne se battaient pas et les faire taire. On s'est battu sur le plan économique, sur le plan moral. Alors, là, on a triché. Les chefs militaires se sont faits complices de marchés faussant la règle du jeu des armes qui eût dû au moins, comme celle de tout métier, leur être sacrée. Des vieillards auxquels une robuste santé forgeait un moral sans défaillance, se sentant bien, dirigeaient une guerre de victoire à laquelle l'entêtement donnait une allure facile et admirable. Et puis l'état de guerre est celui du pouvoir de quelques-uns et les dictateurs sont esclaves du prestige. Il ne fallait plus vivre, il fallait vaincre. On ne se battait plus pour la paix dont on étouffait les tentatives, dont le nom était séditieux. On se battait sans doute pour que tant de sacrifices n'eussent pas été vains, tant de dépenses. Seulement on ne savait pas : il aurait fallu comprendre qu'une victoire, aujourd'hui, ne peut pas durer; que tous les sacrifices et toutes les ruines, quelque issue militaire qu'ait le désastre, resteraient un désastre sans compensation. Il eût fallu, à défaut, sentir qu'une seule vie d'homme vaut infiniment plus que la gloire d'un peuple. Car « nation », après « clan », après « empire », qui ont été des états nécessaires, à son tour perd sa substance, sa grandeur. Cela est impossible autrement parce que c'est juste et heureux pour tout le monde. Le commerce pour le bien-être des hommes se moque des guerres; il continue à travers elles, pendant leur durée. La nation, c'est un choix faux, imprévoyant, dans le conflit entre ceux qui nous sont proches et ceux qui nous sont plus indifférents.

J'imaginais, au hasard de la route, toutes ces visions

voisines qui composaient un monde que l'on peut juger utopique. Son évidence, son avenir m'assurent contre un tel jugement. Mais mon ami l'eût aussi considéré comme un rêve. Sa faiblesse était née pendant cette guerre. Il l'avait traînée avec lui comme une faute : celle d'avoir abdiqué le droit de juger, seulement le droit de comprendre. Faute sur le plan de l'esprit, non sur celui de l'homme; mais c'était un homme encore fatal qui avait gagné sa vie à la guerre. Sauvé par un ordre absurde comme celui qui avait décidé de son risque, il n'était rien de plus dans la cessation du carnage que dans son déclanchement. Subitement ce devenait un crime de tuer des hommes, fût-ce sans motif d'intérêt. On avait dit de détruire et on ne pouvait pas tout détruire : la décision était donc fausse. On ne pouvait plus davantage piller, achever des blessés, se saouler. Il fallait redevenir un civilisé de la terre. On était vivant et même vainqueur. C'est alors qu'on s'est aperçu que, dans l'aventure immonde, on avait perdu la vraie force.

« Moi, me disait-il, j'ai bientôt aimé des choses trop grandes pour nous; je voulais que les vainqueurs partagent les fruits de la terre. Je croyais qu'ils avaient souffert comme des saints pour éviter la souffrance à tous les hommes. Alors nous aurions vraiment gagné, c'est-à-dire gagné pour tous. Nous aurions été sauvés, non par le choix d'un caprice du sort, non comme Moïse, comme Noé, mais sauvés en tant qu'hommes, c'est-à-dire refusant qu'aucun autre homme, dans la mesure de nos puissances réunies, ne soit sauvé; sauvé pour tous.

« Tu comprends? J'ai vu un médecin qui réellement arrachait des hommes à la mort. Ils font ça comme un métier le plus souvent, et c'est nécessaire à cause de ceux qui meurent. Mais il y a tout de même le plaisir d'un combat vrai, d'une lutte où on ne triomphe pas pour faire perdre quelque autre. Tous les jours suivants cet homme voyait aussi le soleil avec les yeux de ceux qu'il avait sauvés. Il devait avoir l'impression d'un dieu de survie : non pas l'orgueil démesuré du créateur, indifférent à ce qu'il détruit de son acte, mais seulement la chaleur

des choses caressant une main vivante à travers la vôtre, le hâle qui dore d'autres visages, ce vent qui passe à travers des poitrines blessées, maintenant fraîches comme au premier matin.

« L'universel qui était à portée de leurs mains, en tout cas à portée de leur cœur, ces hommes se sont trouvés sans force pour le vouloir. Ils ont été pris entre leur immense besoin de repos, un désir de revanche et l'égoïsme cynique des vieillards. Il n'y avait plus de jeunes hommes. Beaucoup étaient morts, souvent les meilleurs. Ils n'avaient accepté le désordre qu'en vertu de son risque même. Ils ne voulaient pas se battre par haine ou par intérêt (ils ne réclamaient rien); et comme ce pouvait être une faute énorme, comme il n'y avait plus de peuple élu, ils le sentaient bien, ni de peuple juste, mais qu'on les faisait se tuer pour des intérêts, pour des privilèges et pour la suprématie croissante des forts qu'ils appellent civilisation, il fallait cette sanction de la mort. Peut-être ont-ils obscurément pensé que cette mort, comme un refus de tricher, par sa gratuité même, par cette sorte de grâce de l'injustice, apprendrait aux vivants l'horreur de leurs mesures... On fait dire aux morts : « Nous sommes contents de vous. » Au lieu que leur souvenir nous hante de cette interrogation : « Avez-vous pris notre vie pour rien, ou avez-vous apporté aux hommes ce que vous nous aviez promis pour notre sacrifice? » Quel vivant oserait répondre à cette voix? Mais ce furent nous, les ressuscités, les plus coupables : ceux qui se sont crus des conquérants et ceux aussi qui se sont tus. Ah! petit, ajoutait-il avec son accent moqueur, tu croiras aussi à des choses trop grandes pour toi. Mais, sans elles, il faudrait vivre pour la jouissance. »

Plus tard, il reprit ce même sujet de pensées.

« Oui, voilà ce qu'ils ont fait de notre joie; et je leur en veux. Aucune pitié ne va à ceux qui ont profité, qui ont trahi les générosités pour lesquelles les autres s'étaient fait tuer; ou à ceux qui n'ont pas compris.

« Je me reproche d'avoir oublié les tâches de ceux qui pensent, d'avoir trop aimé mes désirs. On ne se comporte

pas toujours légèrement avec ses ordres. Mais peut-être sommes-nous encore condamnés. On parle de guerre depuis si longtemps que je ne puis me débarrasser de son fantôme comme d'une crainte. Oui, je crains la guerre parce qu'elle forcera notre silence — je pense à tous ceux qui savent, — qu'elle étouffera nos paroles, qu'elle anéantira, avec nos espérances, nos témoignages. Nous voulions attendre pour fortifier nos certitudes; mais la guerre nous prend jeunes pour nous mettre face à face avec notre impuissance et nous désespérer. Quel besoin de ces héros mutilés pour raconter ce qu'ils ont perdu? Les vingt années d'après-guerre nous ont désassurés qu'elle pouvait se grandir en victoire.

« Je ne crois rien dire ici qui ne soit évident pour chacun. Que la guerre ait été une nécessité, je ne peux pas le croire; soyez justes et reconnaissez qu'elle n'a point abouti, rien réglé, diminué aucune misère et aucune haine, désarmé aucune mauvaise foi. Pourtant on nous condamnerait à y retourner comme à un remède reconnu néfaste. Ah! comme je voudrais qu'à défaut de la haine des héros, on enseignât aux hommes la machination de la guerre, sa destinée sans courage, sans gloire, sans l'occasion d'aucune de ces qualités individuelles auxquelles (bien que poussées jusqu'à l'insouciance de l'équilibre de l'homme, mais à cause de la curiosité pour les monstres, à cause d'une certaine fausse valeur esthétique) certains intéressés, certains esprits vagues ou certaines foules reconnaissent encore leurs idoles! »

Alors la voix de mon compagnon venait frapper au plus creux de moi-même, à l'instant où je l'entendais avec une richesse profonde comme une joie.

« Dur, sais-tu, comment le serais-je? Je crois avoir raison; j'en suis sûr. Puis il y a aussi ce « pardon plus fort que le sang » : une aventure sentimentale avec le monde vient compliquer ma certitude; une promesse, mais peut-être seulement pour briser ma force... Des souvenirs m'envahissent de leur douceur quand un signe émeut leurs visages; et ils éclairent ma solitude. Si je dois mourir, pourquoi me bouleversent encore les tendres

soins, la tristesse, la vie étroite, victorieuse, des « miens »? Puisqu'ils me font du bien et du mal encore, c'est qu'il y a en eux ou dans mon sentiment pour eux quelque chose d'immortel. Ce rayonnement, cette musique, ces fleurs belles, je les appelle ma paix, comme d'autres disent « mes anges ». Mais cette paix est une puissance trop vaste, trop pitoyable, si tourmentée, orgueilleuse et triste qu'elle ne peut être aucun visage de dieu, mais la figure même des hommes.

« Vieillard, je ne peux plus rien perdre. On ne peut pas tout avoir et j'en ai souffert. Que te dirais-je de ceux que j'ai aimés? Que te dirais-je des choses que je ne connais pas, que j'attends; et je devine que je vais encore les aimer. Pendant la guerre, j'avais désiré la vie de toutes mes forces : le printemps, les fleurs, les femmes et leur douceur, leur grande douceur. Les hommes m'avaient condamné à mort par leur désordre, leur système d'abstraction et d'absurdités qui nous jugent, intelligents; nous, soucieux de comprendre et de juger vrai. Ah! non, ce ne sont pas des termes philosophiques : aux moments de ma vie menacée, j'ai su ce qui en moi était juste et ce qui était joué. Mais toi qui es jeune, toi qui commences, toi qui as assez longtemps adoré le manteau des Mages dont l'éclat, peint d'or, d'azur et de pourpres, cache l'indéfectible visage de foi et des mains qui ont les gestes des choses traversées, maintenant tu dois te pencher sur toi pour juger tes pensées et tes armes. »

Nous parvînmes sur le bord d'une plaine que nous dominions de la hauteur d'une crête. Les collines enserraient un lac d'ombre et de champs. Les feuillages de la vigne débordaient l'alignement des ceps, s'enroulaient autour des grappes pour les cacher, et celles-ci se gonflaient dans un air de nuit et de chaleur. Les alternances de vent et de soleil avaient rendu le ciel aussi fin que ceux des peintures. Les chemins, les maisons, les files de cyprès serrés se disposaient tranquillement suivant un partage naturel, chaque emplacement, chaque contour choisis involontairement de telle sorte que cette archi-

tecture des choses apparaissait immuable; inscrite comme la confiance des hommes. Les plus anciennes traces de construction, semées avec le roc, dictaient des emplacements immortels, des lieux sûrs pour la vie, comme marqués des signes du bonheur possible. Savait-on de même qui avait ramassé pour la première fois les plantes qui guérissent les malades : la digitale, les herbes douces, les poisons, les fleurs pour les yeux?

Oh! ces quelques notes hautes de la flûte entre deux chansons! et nos silences. C'était vrai. Il fallait choisir entre vivre et accomplir son œuvre. J'avais choisi de jouir et d'enfermer le monde comme une proie pour mes mains ou ma bouche. Puis est venue la dureté et le temps où, d'abord, il fallait chercher. Il y avait une voix, celle de ma victoire même, qui me l'a dit. J'ai laissé s'ouvrir mes mains.

III

LE VOYAGE EN PROVENCE.

Je quittai, sans m'y attacher, mon compagnon. J'étais las de l'amitié dont la douceur m'empêchait de tout comprendre, de participer à tout, d'avoir faim et mal à cause de ceux qui passent. Comme s'il ne suffisait pas d'épuiser son corps dans la marche, de vider ses forces dans le combat contre l'espace, de traverser les bornes de l'horizon le plus lointain que je découvrais au passage des crêtes; d'aller d'oiseau en oiseau escaladant ces formes ailées; de tomber de faim et de fatigue dans les villages et de sentir monter cette rumeur d'un chant dans la poitrine quand les vins et les viandes engraissent notre enthousiasme! Les visions de la pensée fondaient dans une gorge de flamme et ces jambes puissantes. Et la marche des fins de jour retrouvait l'allégresse du matin. Alors il semblait que cela suffît à tout mon cœur. Je frappais le sol rouge de mon bâton, je tirais sur l'attache du sac, je jouissais de cette mimique des sourcils qui m'identifiait à un démiurge.

Je n'avais pas décidé ces folies. Elles naissaient de mon désir de force. J'avais besoin de cette emphase. La route de ceux qui cherchent est traversée de surprises comme par l'éclatement d'un été sur la terre. Je me découvrais libre. Mon rire, mes pas agiles s'enfantaient d'eux-mêmes comme naît le rythme d'une danse. Ma joie venait de cette naissance. Je le savais. J'en jouissais comme de la plus émouvante certitude, comme du sort même de l'homme. C'était donc cela qui devait être justifié pour tous.

Je parlerais de la Provence sans lasser mon plaisir. Je n'y suis pas né mais je l'ai choisie. J'aspire à la connaître entière comme on connaît le corps d'une femme, comme je connais un massif de montagnes dont chaque apparence me livre la forme innombrable. J'en voudrais épuiser les contours, les aspects possibles. J'y suis entré par chaque porte. Leurs routes conduisent à la mer ou reviennent vers la montagne : là s'affrontent les vents du nord neigeux et la tiède brise d'Italie. Mes espoirs se sont nourris de ces conquêtes. Si je m'en suis enivré ce n'était pas avec la gloire d'un héros. Je n'ai nul orgueil de cette possession de la terre; mais ses formes reposent avec l'insistance d'un corps dont la chaleur est couchée près de la mienne. C'est un immense morceau vivant dans ma chair, piétiné d'hommes et enrichi de visions. J'ai souffert de ne pas pénétrer dans chaque maison. Partout j'ai cherché leurs visages et, à la faveur de mon déguisement d'errant, j'en ai connu qui m'ont dit leur histoire. Je ne peux plus rien sentir par moi seul et seulement pour moi.

La marche me construisit un corps intact et durcit mon désir. J'allai vers la mer. Je descendis le long du fleuve dont l'impétuosité pénètre des terres bouleversées. Ses méandres, ses courants, ses étranglements alternaient comme les phases d'une vibration. Il traçait sa vallée entre deux lignes de montagnes dont les crêtes, parfois creusées de gorges d'un bleu plus profond, accompagnaient sa course vers le sud. Les noms prenaient des

sonorités de coups de gongs; le feu du soleil marquait de rouge la terre, les pierres des monuments, le cuivre des visages. L'ombre et l'eau enfermaient dans leur douceur bruyante (places pleines de cris, fontaines ombrées de platanes) d'étroits villages offrant à la plaine brûlée de midi leurs maisons courbes aux murs aveugles. Les chemins allaient droit à travers des coteaux inépuisés de vignes, parmi les taches éclatantes de légumes énormes. Dans la poussière montait devant le soleil du matin la forme architecturale du Ventoux. La montagne dessinait ce paysage de richesse comme d'un doigt divin. Une seule ligne, finement bleue, prêtait au contour des choses une sorte d'intelligence d'elles-mêmes qui accentuait mon admiration ou mon bien-être et transformait l'agilité de ma marche en une plus secrète et presque sentimentale association. Inspiré, je détournai mon chemin vers cette cime dont j'approchais, rapidement, par des routes sinueuses et ombragées.

Très vite l'orage monta de la chaleur amassée depuis des jours. Le vent tournait en remous, chargé de sable, modelant les nuages énormes, noirs, affolés aux crêtes des montagnes. Mes pensées prenaient leur tumulte à ces flancs bouleversés. Je courus comme quelqu'un qui fuit. J'emportais les images ancrées dans ma chair comme un orgueil. Je n'avais pas trouvé ceux à qui ma joie pouvait servir et j'allais à travers le déchaînement de la terre en portant mon seul triomphe.

Du sol la poussière s'éleva en tourbillons. Une hâte animait les choses. La menace de l'air réveillait une terreur ancienne, livrait le voyageur nu que j'étais aux mouvements tourmentés de l'orage. La pluie venait comme une ombre sur les crêtes, les drapant de ses nuages tendus entre le ciel et le sol. Les éclairs rampaient sur la montagne, illuminaient une silhouette d'arbre, un toit, un roc émergeant du maquis; les bruits du tonnerre prenaient dans les gorges sinueuses et à travers les trous du calcaire une sonorité d'avalanche. Longtemps le vent a emporté la pluie avant de la laisser s'abattre; alors elle est tombée par larges gouttes et la

terre s'est mise à sentir une odeur de bête, une odeur vivante, presque comme un goût. Il fallait fermer les yeux devant cette grêle dont le froid, la dureté, blessaient les joues et la bouche; des sourcils, des cheveux, l'eau coulait sur mon visage. Je glissais dans des torrents mêlés de boue. Je me hâtais comme si j'eusse couru un véritable danger : on avait le sentiment qu'il fallait se sauver pour vivre.

L'orage tenait tout le ciel. La tristesse d'un monde battu de tempête, noyé de nuit humide, m'enchantait. Je ne luttais plus contre cette atmosphère de misère qui me semblait le climat même des vivants. Une bourrasque m'assaillit sur la crête où débouchait le ravin dont j'avais suivi les détours. Une pente en talus descendait lentement vers une petite plaine traversée d'ondulations. Le ciel, de ce côté, semblait une mer renversée où les courants, les écueils et les ombres font des taches, des scintillements et des teintes changeantes. C'était un univers vaste et visible : dans le col s'effilaient des nuées rapides; plus loin s'étageaient des masses immobiles comme des voiliers alourdis de calme; au large une bande d'or illuminait le bord de la plaine. Un vent plus sec soufflait, vif, à travers les étoffes, glaçant la poitrine, encerclant le ventre de son froid. Le spectacle figurait un immense enfantement; tous les pores du sol participaient à cette naissance par un mélange d'air et d'eau. Les chiens, mouillés, trottaient le long des villages, séchant leurs pattes et leurs poils.

J'allais gagner. Seulement mille désirs m'assaillaient. Je souffrais d'une aventure perdue; elle seule était belle. J'en approchais parfois avec l'émotion de l'amour. Mais elle était plus belle encore, étant tous les amours possibles. Je savais depuis longtemps la puissance de mes regrets. J'avais aimé qu'il faille d'innombrables rencontres pour construire une amitié, qu'il faille des envies de joie qui se perdent, des possibilités de plaisir qui restent sans réponse, comme la fécondité de la femme pour quelques œuvres et le gaspillage des champs de

blé. Je ne comprends plus cette loi des nombres. Une dignité individuelle l'empêchera d'être vraie toujours; chaque arbre, chaque homme se reproduiront dans leur puissance entière; chacun de nos actes, chacun de nos désirs aura une forme d'humanité. Sans cela la vie serait une défaite; elle ne ferait que passer; elle légitimerait nos jouissances, nos crimes, notre désordre. Rien ne se perdra plus, étant à tous.

Je fuyais les tâches qui eussent pu avoir une fin. Je n'adorais que l'abondance. Je voulais éternellement embrasser les mêmes choses pour éprouver ma patience. Je m'ajoutais chaque jour comme s'il tombait dans le secret de mon cœur.

Je m'éprenais aussi d'illusions qui se muaient en amertume. Sur les landes que le feu avait dévorées, j'imaginais une vie contente, assagie. Dans l'angle des champs surgissait une maison. Oh! peu de chose : un toit plus long que l'autre pour porter l'eau de la pluie dans une citerne sonore; la fraîcheur des murs épais et l'abri des cyprès contre le vent. Je goûtais mon repos parmi les chimères qu'enfante, dans ce pays, le profil pur des formes. Mais au lieu de la paix que j'imaginais, je fécondais de ma paresse même d'autres désirs. Leurs images, leur force m'emportaient. Le souffle de la musique que jouaient des garçons, aux portes des villages voisins, m'apprenait ma pauvreté. Sans doute je n'avais pas l'esprit assez pur pour croire que je participais à toutes choses en n'y conformant que mes méditations. Mes pensées, au seuil de ce temple, n'empêchaient pas que des flammes me brûlaient; je voyais des foules qui hurlaient, des corps de femmes dont le visage était détourné de mes yeux et des terres incendiées de soif.

Je ne détestais pas ces désirs qui préparaient mon bond. Sans eux, la joie serait impossible. Je me levai dans la chaleur d'une nuit sans souffle. On voyait toute l'architecture du ciel, presque blanc à force de lumière. L'aube s'annonçait par les chants de cette terre vibrante. Une douceur coulait entre les maisons comme un signe rassurant. Avant le jour j'étais parti.

J'escaladai les pentes, couronnées d'yeuses, du Lubéron. Je traversai les gorges qui se creusent dans cette face dont la plénitude semble inoffensive. Mais la montagne a de secrets détours avant la terrasse d'herbes et de sapins où les derniers arbres du nord touchent au ciel méridional. Je me hâtai vers la lumière de la mer; la couleur et la clarté de ses brumes berçaient déjà mon regard : derrière moi vingt plans de montagnes neigeuses isolées dans le brouillard du matin; devant moi l'illumination de la mer et l'émotion d'approcher son rivage.

Traversant jusqu'aux dernières heures du jour cette terre sèche coupée de falaises, éprouvant son exigence sous le poids de mon pas rapide, « oui, pensais-je, quelque chose de plus haut que l'amour. Est-ce là le motif de ma recherche? Peut-être n'y a-t-il pas de mystère, pas de joie; seulement nos étonnements et nos désirs ».

IV

GENEVIÈVE

J'arrivai dans la maison au bord de la mer. C'est là que la jeunesse vint vers moi avec le visage de Geneviève. Elle était brune et dorée. Elle me chantait ses sourires, ses chagrins, dans une langue étrangère dont la sonorité ajoutait un mystère à l'émerveillement dont mon cœur était empli. Les yeux de Geneviève étaient toute sagesse et elle me prenait contre elle pour chanter en laissant sa main dans mes cheveux. J'étais enfant dans ses bras. J'étais confiant en elle comme en une force qui endormirait mon amertume. Une joie ancienne, si pure, renaissait. C'était un cortège d'images tremblantes et timides, le sourire tourné encore vers une tendresse que j'avais laissée tue depuis trop longtemps; tendresse cachée, tendresse bonne, sûre, tendresse toute prête dans le fond de mon orgueil à ranimer mes sources de puissance. Mais Geneviève était infiniment plus touchante que ce combat de mon empire, de mes soins, de mon atti-

tude. Une richesse intime, inconnue à elle-même, suspendue dans l'âme de son mouvement, apaisait ma révolte; et sa démarche, son amour, ses paroles fines prenaient à cette force pacifiée leur allure admirable à l'impuissance de l'homme. Ses joues étaient pures comme les contours des amphores; son teint égal, chaud à mes lèvres, lisse aussi comme la forme d'un vase. Une vie coulait de son corps; le plaisir dont l'animait sa danse montait en feu à ses joues. Parfois, suspendue dans son bond, elle regardait la mer sereine des souffles de l'été comme une autre naissance de soi.

Elle adorait pénétrer ses vagues. Son corps s'étendait parallèlement aux crêtes d'écume qui le roulaient dans une même blancheur éblouissante. Sa force fondait en une intime caresse, souple comme l'étirement d'un amour apaisé. Puis, ramassée, joyeuse, une détente la jetait, droite, dans la vague, dressée comme un oiseau des mers prêt à revoler. Je rejoignais son rire sur la terre.

Nous promenions notre insouciance. Nous n'avions d'intérêt que pour les mille détails du monde qui ornaient notre aventure : les oiseaux bizarres, drôlement apeurés; le passage des barques, au large, quand nous regardions, debout, les vagues ruiner le pied des falaises; les pins saignés de résine. Au fond des après-midi chaudes, ce désert de pierrailles et de buissons était plein de l'odeur des landes; les formes puissantes de la terre élevaient leurs carènes tronquées comme des acropoles portant l'exigence du ciel; leur insoutenable beauté nous faisait défaillir quand nous courrions sur les crêtes, suivant la main serrée de l'autre.

Ah, défaite de l'emphase! Comment raconter nos plaisirs? Tout était tellement plus simple, plus facile, plus délicat. Nous reposions, après midi, dans un sommeil enfoncé dans le corps l'un de l'autre. Après l'amour, chastement allongés l'un près de l'autre, nous lisions des poèmes dont le pathétique vaincu s'accordait à notre souffle heureux. Nous rappelions-nous le rêve : « Il faut que j'habite ici »? C'était fait. Nous habitions où nous nous aimions; nous y habitions pour le temps sans fin

que durerait notre désir. Nous n'avions nul souci de nous construire une demeure, de nous attacher au choix d'une maison, tant nous sentions inutile cette diversion du jeu continu d'être ensemble.

Quelle œuvre eût été nécessaire, réclamée par l'âme, dans cette terre de ciel, de promesse et de tiédeur? Nous allions au hasard de nos ardeurs et de nos assoupissements tranquilles. Dans le plus profond repos nous savions qu'il suffirait d'ouvrir les yeux pour découvrir, à nos pieds, les mille scintillements du soleil traînant son sillage sur la mer. De grands navires, chargés, suivaient le cercle de l'horizon; puis le large les engloutissait. Nous n'avions d'autre envie de les suivre que le caprice de transporter notre présence : nulle nostalgie de terres inconnues plus belles que la nôtre. Geneviève rentrait, lasse, à mon bras, les yeux agrandis par un charme. Les mouvements de sa bouche livraient son secret, son caractère; la lèvre supérieure en était dessinée avec une jeunesse et une perfection inimitables.

Le village était serré entre la pente et le port. Ses rues étaient chaudes, étroites; des chats se cachaient à notre approche et les marches de pierre des seuils étaient incendiées de soleil. Un égal bourdonnement épaississait l'air. Les cheveux de Geneviève collaient un peu à ses tempes; son visage levé, doux, défait, m'émouvait encore comme une conquête. Je suivais de mes doigts, de mes baisers, ces parties fines qui se creusent autour des accents des traits : autour de la bouche, autour du nez, autour des yeux; ce cou pur et ces épaules petites qui entraient dans la paume d'une main.

Nous aimions particulièrement une maison dominant les méandres du rivage. De cet abri, la terre nous offrait le spectacle de ses dédales, ses champs jusqu'à l'horizon, des chemins pour notre allégresse quand nous serions las de nos matins immuablement éblouis de soleil et de tout le large du ciel. Nous nous asseyions sur le banc de pierre appuyé au mur, devant les mille présences d'une vie étincelante et prodigue. Près de moi Geneviève était heureuse. Nous éprouvions la douceur qui naissait

des délices, après les duretés de l'esprit, comme si l'horreur de l'injustice cédait à la paresse des jours.

Le plus vrai, c'étaient les fêtes de la terre. La poésie s'enfantait aux fables des hommes. C'était l'aventure des corps et leur voluptueuse ivresse. L'illusion du vin rejoignait celle de l'amour, celle de nos chants. La vie mimait les mythes qui nous représentent glorieux, éternels et adolescents.

Alors, flexible, Geneviève chantait : « Mais les Muses me sont amies... ». Le port, à nos yeux éblouis, ressemblait à un décor joyeux. Nous avions faim, soif, sommeil et des désirs larges comme ceux d'une proie immédiatement docile. D'autres fois nous restions sur le quai, assis autour des verres glacés ou cheminant à longs pas traînants entre le désordre des filets, des cordes et des socles de fer rouillé où s'enserrent les câbles des cargos.

Nous dînions encore dehors. La place était entourée d'ombre et des platanes aux branches lisses. Geneviève parlait. Je l'écoutais en souriant. Non, si un de ces barbares errants était venu troubler ce chant d'or, s'il m'avait reproché mon bonheur, je ne l'aurais pas entendu. J'aurais renié ce que j'avais si laborieusement pensé jusqu'à une véritable foi. Pourtant qu'y avait-il de changé à cause de cet « autre », à cause de Geneviève à qui je ne pouvais pas ne pas céder?

« J'ai envie de toi, d'abord, tu comprends, me disait-elle; et après je ne peux pas m'en passer. Toute vie est triste, mais aussi il y a ça. Le reste du temps on vit seul, on vit mal. Mais il y a un quartier pour la douceur. Je revois une femme maigrie, marchant vite, en noir, avec un air radieux; une vie triste où passe l'amour; sans cela les choses seraient trop difficiles, tu comprends? » Et elle disait aussi : « J'ai froid à la bouche quand tu m'as embrassée, quittée. Je me lève et il faut marcher seule. »

Que savais-je de cette aventure qui serait la mienne? Comme tous les hommes j'avais le sentiment d'appro-

cher (c'est approcher plus que saisir qui nous émeut). Je n'avais rien décidé; je cherchais des ordres. Je cherchais des maîtres dont les paroles, sans le vouloir, seraient ces ordres. Je ne trouvais que des signes. Le soleil sur le monde en était : l'existence d'une beauté et d'une joie versées à tous au point de faire rougir ceux qui possèdent. Le visage des enfants en était : la joie née dans le cœur de l'homme (il suffisait donc d'apprendre et de ne plus détruire). La musique en était : cette indifférence à être vaincu pour agir. Geneviève en était à cause de la douceur des femmes.

Tout cela était sûr.

DANIEL MAY.

NOCE CHINOISE

—

Et je tournai le bec de cane...

Certains jours, tout geste est magique.
Sur la vitre — couleur d'yeux pers — de la boutique
Etait écrit, au blanc d'Espagne :
« Le marchand est rentré de Chine... »
Je discernais, dans l'ombre mordorée
Qui sentait le jasmin et la térébenthine,
Toute une étonnante parade
De dieux d'ébène et de déesses dorées,
D'éléphants de cristal et de lotus de jade,
De coussins turcs et de coffrets en bois des Iles...

La route jaune étincelait d'automobiles.
La douceur des jardins tombait de la montagne.
Et des fleurs de bougainvilliers, des passiflores,
Jaillissant d'une grille et glissant sous les stores,
Venaient, parfois, frôler la vitre de l'échoppe,
Et tournaient, kaléidoscope...

— Entrez, monsieur, fit le vieil homme
A lunettes d'or et barbiche
De maïs, puisque vous lûtes mon affiche.
Sur la Côte-d'Azur on me surnomme
Sindbad-le-Marin. Voici mon temple.

Ses lunettes s'éteignent. Sa voix tremble.
Et pour lui tout seul il murmure :

— O matins d'outremonde, ô ports grouillants de jonques,
Qui jaillissez dans l'aurore musquée!

Villes tintantes de gongs, embusquées
Comme mon rêve au long des mers vermeilles!
Vous reverrai-je encore et vous sentirai-je oncques,
Odeur de poivre et de jungle, ô ma vie!...

Et, d'une haleine ravie,
Il souffle une buée au tain de ses besicles...

Dans la boutique,
Que flaire et toise
Ma rêverie éparse et circonspecte,
Parmi le pêle-mêle étrange des articles
De ménage et du panthéon bouddhique,
Vibre une musique d'insecte.

Et toute une noce chinoise
Surgit et luit sur une table,
Avec ses grelots, ses timbales dorées,
Ses palanquins, ses porteurs de lanternes
(Tous loués à forfait pour ce jour souhaitable).
Vingt-quatre lanterniers alternent
Avec des bannières décorées
De sentences morales
Et d'idéogrammes généalogiques.
Tous, en bel appareil, défilent et s'étalent
Comme un monôme de santons exotiques,
Ou comme ces bonshommes peints sur les optiques
Du XVIIIe.
Un reflet lointain de la mer sème,
Ecosse,
Des pois lumineux sur la noce.

Autour d'elle, ex-voto des plaisirs balnéaires,
Huile à brunir, colliers de liège,
Peignoirs royaux, slips capillaires,
Pendent, bariolés, sur le cortège...

Et la noce s'arrête, et les lanternes rondes
Se balancent. Le fifre s'apaise,
Sur un do *dièze.*

Un seigneur en robe cramoisie
S'incline et me cite un distique
De Confucius ou d'un poète millénaire.

Je réponds avec courtoisie
Par un madrigal débonnaire,
Et voici que je suis de la noce,
Avec un pantalon vert brodé de lunes,
Avec un bel idéogramme en ronde-bosse,
Cousu sur mon sarrau couleur prune.

Les sistres, les tambours, les crotales
Et les triangles et les flûtes
Exécutent
Des musiques grammaticales.

Un appariteur-chef dégaine
Selon le rite et la coutume
Une chandelle romaine
Et l'allume...

Et nous suivons une ville de Chine,
Pleine de toits cornus et d'oriflammes,
Et pleine d'âmes
Pareilles à toutes les âmes, en somme...
Nous suivons des maisons qui sentent
Le santal et l'huile chaude;
Une marmaille jaune rôde,
Fait partir des pétards, et danse.
Le cortège avance en cadence.
Des rires de femmes s'égrènent et passent
Derrière les persiennes de laque.

Dans les deux palanquins se prélassent
Sous leur étonnante casaque
Le seigneur beau-père et son gendre,
Figés dans un sourire canonique.
(La femme ne pouvant prétendre
Dans son gynécée et ses grilles
Aux honneurs virils en musique.)

★

— Je fais un prix si vous prenez toute la noce,
Car avec les exigences décevantes
De tous les clients et clientes
(Tel est le prosaïsme du négoce!)
Je vends plutôt des espadrilles,
Et, seul, mon rêve est inscrit sur la vitre,
Souffle une voix soudain surgie
Qui fait se condenser la noce et la magie.

Et je repars, dans le ciel de miel et de soie,
Avec deux coffrets verts sanglés de papier bistre.

Depuis, mon souvenir te cherche et se dévoie,
Et c'est pour te rejoindre et suivre ton cortège
O noce chinoise égarée
Dans la boutique au bord d'une route marine,

Que j'esquisse ce sortilège
D'ouvrir et d'éployer les ailes d'un poème
Pour survoler tout ce que j'aime,
Et d'enfiler ces vers à rimes féminines
En colliers cliquetants de regrets et de rêves...

ROGER DÉVIGNE.

MÉRIMÉE BIBLIOPHILE

VINGT-CINQ LETTRES INÉDITES

Faut-il, à propos de Mérimée, évoquer l'amateur de La Bruyère et « sa tannerie, qu'il appelle bibliothèque », ou Jules Lemaître et son charmant éloge des « vieux livres », ou le pittoresque Théodore, sous les traits duquel, avec une malicieuse indulgence, Nodier a peint *le Bibliomane?* Ce sera alors pour souligner les différences : Mérimée ne fut point de ces collectionneurs dont les livres fastueux méritent l'éloge décoché par Voltaire aux cantiques sacrés de Lefranc de Pompignan :

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Sa bibliothèque était surtout une bibliothèque de travail et il fut bibliophile au sens studieux du mot, ce qui, sans exclure le goût ni la curiosité des beaux livres, tempère cette curiosité et ce goût d'une sagesse qui s'accommode de ne les posséder point, ou de n'en posséder que peu, qui sont aimés d'autant.

C'est bien tard, sans doute, pour parler de Mérimée bibliophile, quand, depuis près de soixante ans, Maurice Tourneux en a dit — et non sans agrément — presque tout ce qu'il y avait à dire. A quoi bon refaire une étude excellente et courir le risque de la démarquer inconsciemment? Ou, si l'on désire apporter seulement quelques renseignements nouveaux, comment esquiver le péril de l'aride précision? Maurice Donnay, recevant à l'Académie un grave historien, lui disait plaisamment : « Vos ouvrages, Monsieur, fourmillent d'exactitudes. » *Si*

parva licet componere magnis, c'est un... compliment qu'un honnête commentateur de documents inédits ne doit pas trop redouter.

Du goût de Mérimée pour les livres, il suffirait de glaner dans ses lettres pour trouver plus de témoignages qu'on n'en pourrait citer. Que dans ses lettres à Clerc de Landresse il ne parle guère que d'acquisitions dans des ventes publiques, ou qu'il ne craigne pas, avec Pierre Jannet, d'entrer dans des détails techniques comme de lui reprocher que ses *chines* « soient trop courts et que les brocheuses y mettent trop de petits cailloux et de têtes de mouches », rien d'étonnant : Clerc de Landresse est bibliothécaire, et Pierre Jannet le savant libraire-éditeur de la Bibliothèque elzévirienne. Mais dans les quelques pages qui ont été publiées de sa correspondance avec Estebañez Calderon, il trouve la place d'entretenir le *Solitario* des ventes de la comtesse de Neuilly, de Walckenaer, de J.-J. De Bure, de Rodet, Bertin, Libri, de l'acquisition par le duc d'Aumale de l'incomparable collection Cigongne, qui « tenait tout entière dans cinq petites armoires » et que le duc « a achetée en bloc pour 400.000 francs ».

Et ce n'est pas un bibliophile badaud, celui qui, le 25 juillet 1842, écrit de Marseille à son ami Saulcy : « Si vous voyez ma mère, dites-lui que je me porte bien et que je lui recommande mes livres, surtout ceux de Capé. » Sur quoi Saulcy n'omet point de le rassurer : « Tous vos livres sont en parfait état, Capé et non Capé. »

Quand Michel Lévy imprime *les Faux Démétrius,* Mérimée lui recommande (4 septembre 1852) de ne pas oublier dans le tirage « quelques exemplaires sur vélin pour des Russes qui [l']ont fourni de livres et d'extraits de manuscrits ». Simple courtoisie? Mais cette courtoisie n'est pas d'un philistin. Et l'on connaît aussi tel exemplaire de *Don Pèdre* offert par Mérimée : relié en veau blond par Trautz-Bauzonnet, avec le prénom *Valentine* frappé en lettres anglaises sur le plat...

Les bibliophiles de son temps savaient que sa bibliothèque était estimable. Dès 1859, la *Revue anecdotique*

la mentionne : « Très bonne bibliothèque, nombreuse, bien choisie et bien reliée. Livres espagnols, russes, etc... » Dans l'*Annuaire du bibliophile, du bibliothécaire et de l'archiviste pour 1860,* Louis Lacour écrit, au chapitre des bibliothèques particulières et collections d'amateurs : « M. Prosper Mérimée. Le génie si varié de l'écrivain se reflète dans ses livres : érudition, roman, poésie, histoire, archéologie, théâtre, tout est là. Les littératures étrangères sont aussi représentées par de précieux monuments. » Après la mort de Mérimée, prononçant son éloge à la Société des bibliophiles françois, le baron Pichon évoque « l'intéressante bibliothèque de bons livres de travail » contenant « des livres espagnols rares » et où il avait vu « un joli exemplaire en maroquin vert, doublé de maroquin, des *Aventures de Foeneste* de 1729 ou 1731 ».

Félix Chambon, après Maurice Tourneux, a tenté de reconstituer l'inventaire de cette bibliothèque. On devine les lacunes d'un « essai », dont ce que l'on connaissait il y a trente-cinq ans de la correspondance de Mérimée est la seule source d'information. Cependant tous ses livres ne périrent pas dans l'incendie, un peu énigmatique, de sa maison, le 23 mai 1871, et l'on peut, à la liste dressée par Chambon, ajouter quelques titres : par exemple deux volumes, signalés par Lucien Pinvert, d'*Annotations illustrative of the Plays of Shakespeare,* qui appartiennent à la Bibliothèque de la Sorbonne; la « magnifique édition » d'Ayala, dont il parle à Mme de Montijo le 9 mai 1845 : *Cronicas de los reyes de Castilla,* Madrid, Sancha, 1779-1780, 2 vol. in-4°; les quatre volumes sur les antiquités égyptiennes publiées par Samuel Sharpe de 1836 à 1841 et qu'il offrit à Mérimée, dont nous avons la lettre de remerciement; *Deux ans en Espagne et en Portugal pendant la guerre civile* 1838-1840, par le baron Charles Dembowski, Paris, Gosselin, 1841, in-8° : lettres familières adressées d'Espagne et de Portugal par le fils de *Métilde* à ses amis Mérimée et... Stendhal; *Haldan de Knüden, manuscrit danois du* XVe *siècle,* Paris, Sautelet, 1829, in-12 : roman apocryphe dont l'auteur de la *Guzla* possé-

dait un exemplaire signalé par un récent catalogue de la librairie Meynial; l'*Histoire de la peinture en Italie,* avec un envoi de Stendhal, qui figurait en 1926 au catalogue de la vente De Backer; l'exemplaire des Fleurs du mal, offert à Mérimée par Baudelaire et décrit en 1932 dans le *Bulletin du bibliophile;* l'exemplaire de *Hernani,* avec un envoi de Hugo à Mérimée, que possédait Jules Claretie. En revanche on n'a pas retrouvé les précieuses *Orientales,* dont parle Joseph Bertrand, sur la première page desquelles on lisait : « A P. Mérimée, notre maître à tous. V. H. »

Le poète Edouard Grenier, qui y était reçu familièrement, nous a laissé une intéressante description de l'appartement de Mérimée rue de Lille (1) : « On traversait d'abord la salle à manger, qui était fort simple, quoique ornée de tableaux remarquables, presque tous espagnols, et l'on entrait dans un grand salon transformé en cabinet de travail, où se tenait Mérimée... Les parois de ce salon très élevé étaient tapissées jusqu'au plafond de rayons en vieux chêne, garnis de livres les plus rares; peu ou point de bibelots, sauf quelques souvenirs de voyages, et deux cornets du Japon superbes sur la cheminée; de vastes sièges, tout capitonnés, sans bois apparent, un divan dans le fond d'une espèce d'alcôve, une foule de coussins brodés dans tous les coins; au milieu, un bureau en bois de rose, style Louis XV, orné de cuivres fins et couvert de brochures, avec quelques presse-papiers, presque tous d'exquis objets d'art ou de curiosité, entre autres un bronze antique admirable, représentant un jeune faune se retournant à demi pour jouer avec sa queue. » (*Souvenirs littéraires,* 1894, p. 129.)

Voici une lettre inédite de Mérimée à son cousin Léonor Fresnel. Elle complète les souvenirs d'Edouard Grenier et on y verra l'ampleur, sinon l'importance, d'une bibliothèque qui, dès 1852, comptait 3.000 volumes, dont bon nombre de recueils de planches et d'ouvrages de

(1) Je crois que Maurice Tourneux qui a, lui aussi, décrit l'appartement de Mérimée, tenait ses renseignements d'Edouard Grenier. Cf. *Prosper Mérimée, ses portraits, ses dessins, sa bibliothèque,* 1879, p. 102-103.

grand format. Quand Mérimée habitait rue Jacob, il lui arrivait de gémir devant son « capharnaüm de brochures » : rue de Lille, il y a de l'ordre, il y a même un catalogue! On y verra aussi que Mérimée partageait les idées de son temps, qu'aujourd'hui nous jugeons fort blâmables, sur le rôle d'un éditeur... Mais nous savions déjà qu'il avait parfois « arrangé » les lettres de Stendhal et de Jacquemont. Pourquoi aurait-il traité avec moins de sollicitude son cousin, l'orientaliste Fulgence Fresnel?

Cannes, 28 janvier [1866]

Mon cher Léonor,

Plus 18°, pas un nuage, pas de vent. Voilà depuis près d'un mois le temps que nous avons.

Vous avez très bien fait de dire à Mr Dumont (2) de reporter sur Mendez Pinto les économies qu'il fera sur les autres volumes, mais d'après ce que j'entends dire de la vente Radziwill (3), je doute fort qu'il puisse l'accrocher. Enfin nous verrons.

Je ne savais pas avoir les lettres de Fulgence sur Bagdad. Mais le catalogue en sait plus long que moi. Voici la disposition de ma bibliothèque. Au-dessus de la table où je déjeune se trouve le corps de bibliothèque A; B est de l'autre côté de la cheminée; C dans le couloir menant à la salle à manger; D est le petit cabinet noir entre mon cabinet et le salon. E, F la chambre verte, espèce de second antichambre précédant le salon. Rentrant dans mon cabinet, vous trouverez en commençant par la gauche G, H, I, K, L, M, N.

Dans le salon l'armoire vitrée est Z et l'autre corps de bibliothèque X. Au reste, pour savoir la lettre d'un corps de bibliothèque, prenez-y un livre et ouvrez le catalogue.

S'il me souvient des lettres de Fulgence sur Bagdad, elles auraient en effet l'inconvénient des lamentations personnelles que remarquait M. Roulin; de plus, je crois que depuis

(2) Employé à la bibliothèque de l'Institut. Mérimée le chargeait de ses commissions dans les ventes.

(3) Les vacations de la vente de la célèbre bibliothèque du prince Sigismond Radziwill se succédèrent du 22 janvier au 6 mars 1866. Mérimée ne put « accrocher » le magnifique exemplaire, en maroquin rouge aux troisièmes armes de De Thou, des Voyages de Fernand Mendez Pinto, adjugé 900 francs et déjà vendu lorsque Mérimée écrit.

les travaux d'Oppert et surtout ceux de Layard et du colonel Rawlinson, elles offriront peu d'intérêt. En matière d'archéologie, les conjectures ne sont bonnes qu'à défaut de faits. Les faits sont venus et il me semble qu'ils n'ont pas trop confirmé les conjectures. Au reste Mr Mohl est le meilleur juge en cette matière. Si on publiait ces lettres, il faudrait supprimer d'abord tout ce qui n'est pas purement scientifique et cette partie devrait être annotée par Mr Mohl.

Les lettres sur les Arabes sont, je crois, la partie la plus intéressante des ouvrages de Fulgence. Il y a des traductions d'un vieux poète arabe antérieur à Mahomet qui sont excellentes. Seulement il y aurait peut-être des changements de mots à faire. Fulgence aimait les mots bizarres et les expressions recherchées. C'est ce qu'il faut éviter partout, surtout en poésie. Tous ces petits changements-là seraient faciles et avec l'assistance de Mr Mohl et la mienne, je pense qu'il en résulterait quelque chose de bien.

J'espère que l'épidémie de rougeole dont vous me parlez est terminée et que les filles de Mad. de Gravillon sont hors d'affaire. On me dit que vous avez à Paris un temps assez beau. Gardez-vous des rhumes. Je vous embrasse de cœur ainsi que Madame (4). P. M.

Le 27 janvier 1847 (5), Mérimée pose sa candidature à la Société des bibliophiles françois. Cette société, la plus ancienne en France, est assez connue pour qu'on se dispense d'en parler ici. Depuis 1844, elle était présidée par le baron Jérôme Pichon, bibliophile célèbre.

Monsieur le Président,

Je sollicite l'honneur de faire partie de la Société des Bibliophiles. Je serais heureux si vous vouliez bien proposer à cette société de m'admettre au nombre de ses membres.

Agréez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Pr MÉRIMÉE,
membre de l'Institut.

27 janvier 1847.

(4) Bibliothèque de l'Institut. Papiers Mohl. Mss 2981-218.
(5) Et non le 17, coquille de Georges Vicaire (*La Société des bibliophiles françois*, 1901) et des *Annuaires* même de la société.

Lettre de pure forme, puisqu'il fut élu le jour même, dans la séance où fut aussi élu Léon de Laborde. Et parmi les « bibliophiles françois » qui n'avaient sans doute pas manqué de voter pour eux, figuraient Benjamin Delessert et Mme Gabriel Delessert, élus l'année précédente. Il n'est pas indifférent de le noter, sans qu'il soit besoin de dire pourquoi.

La lettre qui suit n'est pas inédite. Mais l'historique de la *Société des bibliophiles françois,* où Georges Vicaire l'a insérée, étant rarissime, elle peut trouver place ici.

Monsieur et très honoré confrère (écrit Mérimée au baron Pichon), je suis aussi embarrassé pour accepter que pour refuser la mission que la Société a bien voulu me conférer. Il est vrai que dans ma jeunesse je me suis fait une certaine réputation parmi quelques amis pour un salmis qui porte encore mon nom, mais je me déclare tout à fait indigne d'organiser un dîner comme celui dont vous me parlez. Cependant, Monsieur, avec vos conseils peut-être pourrai-je faire quelque chose. Mieux que personne vous connaissez les ressources culinaires de Saint-Germain et vous voudrez bien me guider. Nous causerons de cette grosse affaire, mercredi s'il vous plaît. J'ai le regret de n'avoir pu assister à nos dernières réunions, une commission de l'Institut dont on m'a nommé membre me retient presque tous les mercredis. Je ferai cependant en sorte de m'échapper mercredi prochain et si vous persistez à vouloir de moi pour aide de cuisine, nous prendrons jour pour aller goûter les sauces de l'artiste patenté par la Société. Je crains bien que nous n'ayions (*sic*) pas nos deux sœurs en bibliophilie (6), c'est un grand voyage que celui de Saint-Germain par le temps qui court, en outre je crois que Mad. D^{t} ne sera pas encore à Paris le 27.

Veuillez agréer, Monsieur et très honoré confrère, l'expression de tous mes sentiments de haute considération.

Pr MÉRIMÉE.

17 juin 1848.

(6) La vicomtesse de Noailles, admise dans la Société des bibliophiles le 17 juin 1846, morte le 13 septembre 1851; et Mme Gabriel Delessert, admise le 22 juillet 1846, démissionnaire le 11 février 1862.

Six jours plus tard éclate l'insurrection. Elle est écrasée le 26. Entre tant, Mme Delessert est revenue de Londres. Mais c'est seulement le 8 juillet que Mérimée va à Saint-Germain « pour commander le dîner ».

J'ai trouvé, écrit-il à l'Inconnue le lendemain, un cuisinier très capable et, de plus, éloquent. Il m'a dit que c'était à tort que tant de gens se faisaient un fantôme des artichauts à la barigoule, et il a compris tout de suite les plats les plus fantastiques que je lui ai proposés. C'est dans le pavillon où Henri IV est né (*sic*) que demeure ce grand homme. On a, de là, la plus belle vue du monde...

Il ne dut pas s'acquitter trop mal de sa « mission » puisqu'à partir de cette date il semble avoir été l'un des organisateurs attitrés du dîner annuel des bibliophiles. Le 20 mars 1851, il écrit à Auguste Leprévost :

Mon cher maître,

La Société des Bibliophiles, qui regrette fort que vous n'assistiez pas à ses séances, me charge de vous dire qu'elle ne désespère pas que vous preniez part à son dîner annuel. Il aura lieu jeudi prochain 27 mars, à 7 heures précises, chez M. Pichon, son président. Si vous nous refusez, nous vous tiendrons pour bibliophile félon, et je demanderai qu'on invente quelque supplice à votre égard, comme de vous imprimer votre exemplaire sur papier gris, ou d'y insérer plus d'y que vos opinions ne comportent... Rien de nouveau de ce pays-ci. On y devient plus bête de jour en jour. M. et Mme d'Haussonville ont la petite vérole. La jeunesse actuelle n'a pas l'esprit de gagner la grosse. La politique est toujours déplorable (7)...

La lettre suivante au baron Pichon (elle peut être avec certitude datée de 1851, « la fête » étant celle de l'Ascension) nous apprend que M. de Lignerolles fut élu contre le gré du président! Car c'est le 28 mai 1851 que les « bibliophiles françois » l'admirent parmi eux. Le comte

(7) *Gazette anecdotique*, 3e année, tome I, 15 avril 1878, p. 193.

de Lignerolles, qui devait vivre presque aussi longtemps que le baron Pichon (il mourut en 1893) avait une magnifique bibliothèque, dont la dispersion constitua une des grandes ventes de la fin du siècle.

Jeudi soir 29 mai [1851].

Monsieur et cher confrère,

C'est avec grand plaisir que je me rendrai à votre aimable invitation. J'ai bien des excuses à vous faire de n'être pas venu voter mercredi, mais c'était jour d'Académie f^se, la séance d'aujourd'hui ayant été avancée à cause de la fête. Il y a eu contre l'usage une discussion très animée à l'occasion du rapport d'une commission dont j'étais, et bon gré mal gré il a fallu que je restasse pour défendre notre rapport. J'étais convaincu que notre élection aurait lieu *nemine contradicente,* et votre lettre me donne des remords puisque j'aurais pu changer la majorité et être utile à votre candidat. Veuillez en agréer toutes mes excuses ainsi que l'expression de mes sentiments dévoués.

Pr MÉRIMÉE.

Nouvelle lettre gastronomique :

Dimanche 8 mai [1853].

Mon cher Président,

Le dîner est commandé pour 14 personnes mais nous croyons que vous avez oublié M. Bérard et M. de Chabrol? Faut-il que Chevet apporte son matériel, je veux dire argenterie et autres bucoliques? M. Cigongne (7) me charge de prendre vos instructions à cet égard. Pour abréger, voulez-vous envoyer votre réponse à Chevet, sans négliger d'écrire en même temps à notre trésorier (que j'ai surpris ce matin avec une nièce très jolie).

Mille amitiés et compliments.

Pr MÉRIMÉE.

A celle qui suit, et dont un premier feuillet semble

(7) Auguste-Simon-Louis Bérard, l'un des fondateurs de la Société, démissionnaire le 27 mars 1858. — Comte Edouard de Chabrol, l'un des fondateurs, mort le 18 décembre 1883. — Armand Cigongne, admis le 3 mai 1843, mort le 20 mai 1859 : il était trésorier.

manquer, la bibliophilie permet d'assigner une date certaine, la célèbre bibliothèque d'Armand Bertin (le Bertin des *Débats*) ayant été dispersée du jeudi 4 mai 1854 au samedi 13 :

... Il se trouve malheureusement que nous avons demain séance extraordinaire à l'Académie pour le prix de poésie. Bien que je ne m'y connaisse pas, il faut cependant que je vote pour mes amis. Si la Société des B. désigne demain un jour pour son dîner, je suis à ses ordres et j'irai voir M. Collinet ou tout autre à qui elle donnera sa confiance. Je vous serais bien obligé de m'écrire un mot après la séance de demain pour me faire part de vos résolutions. J'espère et je crois que cette vilaine pluie ne durera pas. Mon choix est le vôtre quant au lieu du dîner. Pour les arrangements ultérieurs, j'aurai l'honneur de passer chez vous vendredi ou samedi, aussi bien j'ai un renseignement à vous demander. Il y a à la vente Bertin les deux Rothschilds qui enchérissent l'un sur l'autre en sorte que les gens qui ont moins de millions dans leur poche voient tout qui leur passe sous le nez.
Mille amitiés et compliments.

Pr MÉRIMÉE.

Mardi [9 mai 1854].

Par une lettre à son confrère en bibliophilie Auguste Bérard, nous savons que le dîner projeté eut lieu le 22 mai. L'avant-veille, lettre de Mérimée au baron Pichon (Vicaire l'a publiée, mais sans la dater) :

Monsieur et cher Président,

M. Cigongne ayant montré peu d'ardeur pour le voyage de Saint-Germain, je suis allé ce soir commander le dîner *tout seul*. Il y aura de quoi manger, mais rustiquement. M. Cigongne, inquiet des liquides, me charge de vous rappeler deux bouteilles de je ne sais quoi, qui, dit-il, sont déposées dans les archives de la Compagnie. Il sera à S^t^-G^n^ à 5 h^es^. Le dîner est commandé pour 6 1/2, heure militaire.
Mille amitiés et compliments.

Pr MÉRIMÉE.

Samedi 20 mai [1854].

Groupons quelques lettres où il n'est guère question que de dîner :

Mon cher Président,

Seriez-vous assez bon pour nous envoyer par un commissionnaire du Bordeaux et du Champagne, la commission ayant décidé que des bibliophiles ne pouvaient boire que le nectar de leur Président.

Nous pensons que la consommation probable sera de Champagne 6 bouteilles, Bordeaux 4 (?)

l'un et l'autre excellents.

Fait et délibéré au salon de Mr Ernouf (9) le 22 mai 1857 à 5 h. 1/2.

Pr MÉRIMÉE,
secrétaire quoique indigne.

§

Dimanche matin.

Monsieur et cher confrère,

Je suis bien désolé de ne pouvoir assister à notre dîner. Malheureusement je suis pris mercredi. Il y a un siècle que je veux aller vous voir et je suis toujours retenu dans mon quartier par mille embarras. Mais pourquoi m'avoir prévenu si tard! J'écris à M. Cigongne pour me mettre à ses ordres. Si je n'ai pas le plaisir de dîner avec vous, au moins je saurai ce que vous mangerez et je m'associerai mentalement à votre banquet. C'est une pauvre compensation.

Adieu, Monsieur, veuillez agréer l'expression de tous mes sentiments bien dévoués.

Pr MÉRIMÉE.

§

Cannes, 7 mars.

Cher Monsieur,

Je suis toujours ici fort souffrant et j'attends pour revenir à Paris que les rigueurs de votre hiver soient un peu appaisées [*sic*]. Je regrette bien de ne pouvoir assister au dîner

(9) Le baron Ernouf, admis à la Société des bibliophiles le 13 janvier 1847, démissionnaire le 24 avril 1861.

des bibliophiles et je vous prierai de vouloir bien leur faire agréer mes excuses.

Veuillez croire, cher Monsieur, à tous mes sentiments d'estime et d'amitié.

Pr MÉRIMÉE.

§

Le comte Foy ayant été élu le 21 février 1849 et Auguste Leprévost ayant donné sa démission le 12 décembre 1855, c'est entre ces deux dates que se place la lettre suivante :

Mon cher Président,

J'ai vu ce soir Mr Benjamin qui se rendra à notre dîner, mais il n'a pas reçu de lettres (dit-il). Il se pourrait que M. Foy n'en ait pas reçu non plus.

J'en ai ce soir une de M. Leprévot [*sic*] qui me charge de toutes ses tendresses pour la société et qui s'excuse sur la grippe, la crotte, Orderic Vital et tous les *fils* qui attachent un homme à un coin de terre. Veut-il parler d'enfants naturels qu'il aurait faits?

Je vous engage à vérifier les envois de lettres; il se pourrait que notre secrétaire, non content d'emporter nos menus, ait égaré les convocations.

Adieu, mon cher Président. Veuillez agréer l'expression de tous mes sentiments dévoués.

Pr MÉRIMÉE.

Mardi soir.

§

Jeudi soir.

Monsieur et cher Président,

J'aurai l'honneur de passer chez vous samedi après dîner si cela ne vous dérange pas. Je crains d'être obligé de courrir [*sic*] toute la matinée. Nous conviendrons de nos faits, et je crois que le baromètre qui monte nous permettra des projets de villégiature. Demain je suis confisqué au Luxembourg jusqu'à je ne sais quelle heure, voilà pourquoi je vous proposerai samedi.

Veillez agréer l'expression de tous mes sentiments dévoués.

Pr MÉRIMÉE.

§

Dernière lettre gastronomique, trop amusante pour qu'on ne nous pardonne pas de l'emprunter au livre déjà cité de Georges Vicaire :

Samedi.

Mon cher Président,

Quinze membres adhèrent
On dinera chez vous.
On prend vos vins
On vous enverra Chevet mardi matin,
à moins
que vous ne préfériez faire faire le dîner par vos gens. Dans ce cas il faudrait que nous en fussions avertis M[r] Cigongne et moi lundi matin au plus tard. Nous vous ferions part de la carte que nous aurions méditée. Nous comptons sur un mot de vous qui nous dira si nous devons ou non aller chez Chevet.

Voici notre élucubration :

Potage printannier [*sic*].
Turbot sauce Hollandaise. — id. aux crevettes.
Pommes de terre en chemise.
Selle de mouton haricots à la bretonne.
Poulet à la marengo.
Timballe [*sic*] à la portugaise.
Sorbets.
2 poulardes truffées.
Terrine de Nontron.
Asperges en branches.
Ecrevisses à la bordelaise.
Mousse bavaroise.
Gâteau à...

On dit que vous avez des ramifications avec des marchandes d'huitres d'Ostende, ce qui fait venir l'eau à la bouche.

Avez-vous besoin de domestiques? faut-il apporter des couverts (chacun le sien dans sa poche).

Le dessert à votre choix. On croit que la glace et du fro-

mage suffisent, inventez quelque chose pour le pittoresque.

Les écrevisses très recommandées avec poivre en suffisance avec lequel nous sommes vos très humbles commissaires.

Pr MÉRIMÉE.

La lettre suivante, en son post-scriptum, apporte un nouveau témoignage du soin avec lequel Mérimée annotait les *Aventures du baron de Fœneste,* d'Agrippa d'Aubigné, qu'il devait publier en juillet 1855 dans la Bibliothèque elzévirienne de Jannet.

Mercredi soir [22 novembre 1854?]

Mon cher Président,

Je me suis désaisi [*sic*] de mes bons billets hier. Je ne pense pas qu'à cette heure il soit possible d'en trouver à Paris. En voici deux mauvais, mais c'est tout ce qui me reste. Cela n'est bon que pour des gamins. Je les remets au domestique de Mad. de Guichen avec mes excuses.

J'ai appris avec beaucoup de plaisir le succès de Mr Dessalles (10) et ceux de mes confrères à qui j'en ai parlé disent qu'il était impossible de ne pas lui donner le prix.

A quand nos séances?

Mille amitiés et compliments.

Pr MÉRIMÉE.

Vous qui savez tout le 17e siècle sur le bout du doigt, ne pourriez-vous me dire quel était un personnage que les satyres du temps appellent *le petit tailleur,* et qui était Ecuyer, mercure ou tout autre chose au Maréchal d'Ancre? si ce nom vous a passé sous les yeux soyez assez bon pour m'en faire part.

Je suis encore fort en peine d'une d^lle *Caboche.* Tout cela se trouve dans Faeneste et doit être expliqué ce qui me rend très malheureux.

Pardon de vous transmettre ainsi mes misères.

(10) Jean-Léon Dessalles, archiviste de la Dordogne (1803-1878). On le retrouvera nommé dans la lettre du 22 juin 1856. Il avait publié dans le volume de *Mélanges* de la Société des bibliophiles, en 1850, une étude sur la Rançon du roi Jean. L'Institut venait de lui décerner le prix Volney pour ses études sur la formation du roman et de l'ancien français.

Le baron Pichon a-t-il pu le renseigner sur la demoiselle Caboche? C'est probable : en effet, page 127, l'édition de Mérimée contient une note sur cette personne de petite vertu. En revanche, il confesse, page 194, que le petit tailleur lui est inconnu. On ne saurait lui en faire grief, puisque M. Emile Magne, à qui va comme de cire le compliment décerné par Mérimée au baron Pichon, et qui comme ce dernier « sait tout le XVII[e] siècle sur le bout du doigt », n'a pu nous en dire davantage.

Littré définit le mot *consœur* sans en citer d'exemple. La lettre qui suit permet de combler cette lacune...

Paris, 52, rue de Lille.

28 novembre 1854.

Mon cher Président,

Ne me remerciez pas des détestables billets que j'ai envoyés. Je n'en avais pas d'autres malheureusement.

Je n'ai pas eu de nouvelles de M. de Saint-Aignan depuis bien longtemps. Je le soupçonne d'avoir 84 ou 85 ans, ce qui est grave et je craindrais qu'il ne fût pas trop assidu à nos séances.

Croyez que, bien qu'il y ait dans mon Foeneste des pages un peu lestes, il ne s'y trouve rien du genre des *Morfondus aux actes de Vénus*, dont vous me parlez. Je vous demanderai la permission, lorsque j'aurai achevé mon commentaire sur le dernier livre, de vous l'apporter et de vous consulter sur quelques passages.

Je crains bien de ne pouvoir assister à notre séance demain, cependant si je parviens à me débarrasser d'un engagement qui me tient, j'irai au moins signer le procès-verbal et vous serrer la main.

Pourquoi ne nous donneriez-vous pas un jour à Laborde et à moi pour aller conférer chez vous du ms. dont vous me parlez. A priori je suis contre les nouvelles des Jansénistes et des Molinistes, bien que cela redevienne à la mode. Pour mon usage, n'était le respect dû à nos consœurs, je préférerais réimprimer la boutade hazardeuse [*sic*] des deux morfondus. Mais cela donnerait une mauvaise opinion des membres de la société.

Adieu, mon cher Président, veuillez agréer l'expression de tous mes sentiments bien dévoués.

Pr MÉRIMÉE.

Le manuscrit dont Mérimée s'offre à aller conférer, en compagnie de Léon de Laborde, avec le baron Pichon, c'est celui, auquel on va voir qu'il ne ménage pas ses sarcasmes, d'une *Notice sur Madame la vicomtesse de Noailles,* par Mme Standish, née Noailles, consœur de Mérimée depuis 1852. Cette *Notice,* sans aucun doute amendée, a paru dans le volume de *Mélanges* publié par la Société des bibliophiles en 1856. Mérimée raconte à Mme de La Rochejacquelein (lettre XII, p. 47) comment, chargé selon les statuts de la société « de lire l'œuvre de Mme Standish pour voir s'il n'y avait rien qui pût choquer la morale et les principes des bibliophiles, les premières pages l'avaient fait sauter en l'air » et qu'ayant eu « la simplicité d'y faire quelques observations au crayon », ON dit alors qu'il était « un serpent, un aspic, etc... pour avoir censuré quelques phrases qui tenaient à la fois du jargon du monde et de l'enflure qu'on peut attraper dans la fréquentation irréfléchie de M. de Chateaubriand ». Mais enfin Mme Standish pardonna. Elle était cousine de Mme Delessert, chez qui elle mourut, en visite, d'une attaque d'apoplexie le 20 mars 1870.

Mon cher Président,

Quel jour de la semaine prochaine, avant la séance de notre société, pourriez-vous me donner audience? Je voudrais causer avec vous du ms. que vous m'avez remis et qui me fait dresser les cheveux sur la tête pour l'auteur et la société. Je crains que nous ne nous embarquions dans une mauvaise affaire par galanterie. Franchement et pour me servir d'une expression de l'auteur, cela est *parfois souvent impertinent.* Il y a des inconvenances qui eussent fait évanouir Mad. de N. et un mélange funeste de style de feuilleton, causeries de salon aristocratique, galimatias imité de Chateaubriand qui ne peut que nuire à notre société. J'en ai parlé hier à un bibliophile qui en a reçu la même impression. Je crains que,

si les petits journaux qui commencent à manquer de pâture, viennent à découvrir la chose, ils n'aient à s'égayer à nos dépens pendant un mois. Mais causons de tout cela en secret (avec Laborde si vous voulez) avant de porter la chose devant la société.

Mille amitiés et compliments.

Pr MÉRIMÉE.

Jeudi 21 décembre [1854].
52, rue de Lille.

Le même jour sans doute (la lettre que me signale M. Parturier est seulement datée *jeudi*) il écrit à un autre correspondant, sur le même sujet et avec une désinvolture qui aurait vivement choqué le « cher Président » : « Pour l'inconvenance, cela est prodigieux; pour la niaiserie, peut-être digne du recueil où on le destine. » Cependant on imprime le manuscrit :

Paris, 52, rue de Lille.
19 janvier 1855.

Mon cher Président,

Je viens de lire avec beaucoup d'attention les placards que vous m'avez communiqués et je vais vous en dire mon opinion en toute franchise; bien entendu que vous ne communiquerez mes observations qu'en les traduisant en langage courtois, *comme trop mieux sçavez faire*. Je vous les transmets sub rosa dans toute leur brutalité.

Ma première critique porte sur les dimensions. C'est un peu long pour nos mémoires et d'ailleurs je crois que la notice gagnerait à être accourcie. Très probablement l'auteur y fera quelques retranchements. En la lisant imprimée elle y trouvera des répétitions qu'on ne remarque pas sur le ms. Selon toute apparence ce morceau a été écrit pour un petit cercle ou même pour une famille; de là, un certain abandon à parler des choses qui intéressent particulièrement cette famille, et des éloges dont elle connaît la justice, mais qui pour le public plus ou moins malveillant, paraîtraient outrés. Lorsqu'on se présente à cet infâme public il ne faut lui parler

de soi et des siens qu'avec des précautions infinies. Rien n'empêcherait qu'on ne conservât pour quelques privilégiés des pages dont je proposerais la suppression par peur du vulgaire méchant.

2e obs^{on}. L'auteur écrit bien et avec esprit toutes les fois *qu'elle cause*. Mais de temps en temps elle a envie d'écrire et se rappelle soit M. de Chateaubriand soit les feuilletons dont les souvenirs nous assiègent tous en dépit de nos dents. Il paraît qu'une belle dame même n'est pas à l'abri de la contagion. Les romans, les journaux, les mauvais livres qu'on lit tous les jours, nous farcissent la tête d'une innombrable quantité de mauvaises locutions que nos grand'mères ne connaissaient pas. Ainsi elles n'auraient pas écrit que Léontine était portée *dans les flancs* d'un vaisseau et *bercée sur les flots* de l'océan.

Le crime de nous autres gens de lettres est grand. Nous désapprenons le français aux honnêtes gens, nous leur avons persuadé qu'un navire a des flancs et qu'on est bercé sur la mer. Toutes ces métaphores poétiques doivent être laissées aujourd'hui aux modistes qui écrivent à leurs amants.

Je ne ferai pas grâce non plus à certains mots que l'auteur emploie sans s'être bien rendu compte de leur signification. Exemple : Léontine représentait seule cette *filiation directe* que la *maternité* se plaît à prolonger indéfiniment dans *les horizons* de l'avenir. Une *filiation* ne peut être que *directe*. Filiation et maternité sont les mots du Code civil qui n'ont pas le sens que l'auteur a voulu leur donner. Les horizons de l'avenir ne se trouvent que dans les premiers-Paris du Constitutionnel.

Autre exemple : Chrysale l'eût trouvée fort savante sur le pourpoint et le haut de chausse. Un bibliophile ne doit pas faire de citations inexactes, et une belle demoiselle ne doit pas être savante en matière de culottes, car un haut de chausse est synonime [*sic*] de ce vilain mot.

Tout cela peut se corriger en une heure la plume à la main avec un ami honnête. L'observation la plus grave et pour laquelle vous devrez, je pense, employer votre éloquence persuasive auprès de l'auteur, c'est l'usage trop fréquent des

superlatifs à l'occasion des vertus de famille. On ne peut écrire pour le public ce qu'on dit dans son salon. Le Moi est odieux; après le moi, c'est le *mien* qui déplaît au peuple français, peuple assurément méprisable, mais qu'il faut ménager en considération de sa malice et de son irrévérence pour les choses les plus sacrées.

Adieu, mon cher Président, je vous apporterai bientôt les placards avec des notes au crayon aussi féroces que les critiques dont je viens de vous ennuyer. Veuillez en attendant agréer l'expression de tous mes sentiments dévoués.

Pr MÉRIMÉE.

P. S. Mad. S. n'est jamais allée en Espagne, je pense, et n'a jamais vu danser le fandango. Croyez que Mad. la V^sse de N. n'a pas dansé cette danse-là. Lorsque je débutais à Madrid et que je parlais du fandango à des personnes peu prudes, elles montraient le blanc de leurs yeux et se signaient. Je pense que cette danse était déjà blâmée du temps de Mad. d'Aulnoy et qu'elle était tout à fait blâmable au commencement de ce siècle.

Peut-être le billet suivant concerne-t-il aussi la malencontreuse notice sur Mme de Noailles?

Mon cher Président,

Je suis retenu chez moi par un travail pressé qu'on m'envoie. Veuillez m'excuser. Voici l'épreuve avec quelques notes, et des lignes de crayon que vous interpréterez facilement. Je crois qu'il y a des répétitions d'idées et que l'on devrait un peu abréger.

Mille amitiés et compliments.

Pr MÉRIMÉE.

Mercredi.

Fulgence Fresnel, l'orientaliste, cousin de Mérimée et dont on a vu tout à l'heure que celui-ci songea, en 1866, à publier les lettres, mourut à Bagdad le 30 novembre 1855. Est-il le parent dont parle la lettre suivante? Paulin Paris, que déjà l'affaire Libri avait dû rapprocher de Mérimée, allait devenir, deux mois plus tard, son con-

frère à la Société des bibliophiles. Quant au M. de Mourcin dont Mérimée parle cavalièrement (Jean-Joseph Théophile de Meymi-Lanaugarie de Mourcin, né en 1774 à Périgueux, où il devait mourir le 6 juin 1856), il avait publié dans l'*Echo de Vésone* du 8 novembre 1853, dans les *Annales agricoles et littéraires de la Dordogne*, tome XIV, p. 268, ailleurs encore, tant il en était satisfait, sous le titre *De trois lambeaux de parchemin trouvés dans un vieux mur de la cathédrale de Saint-Front*, la dissertation archéologique dont se gausse Mérimée.

Mon cher Président,

La mort d'un de mes parents qui m'a donné de tristes devoirs à remplir, m'a empêché de répondre plutôt [*sic*] à votre aimable lettre. Les petits morceaux de parchemin trouvés dans la cathédrale de Périgueux seraient fort à votre service, mais ils m'ont été seulement communiqués, et je ne puis en disposer. Je vous en apporterai une copie exacte et une traduction revue et corrigée par M. Paulin Paris. L'érudit de Périgueux, un M. de Mourcin, en avait fait une des plus drôles.

Je regrette que le Fœneste ne soit pas plus digne de vous. Il y a encore quelques brioches de mon fait et de celui de l'imprimeur, mais c'est encore après tout la meilleure édition; ce n'est pas beaucoup dire.

Veuillez agréer, mon cher Président, l'expression de tous mes sentiments bien dévoués.

Pr MÉRIMÉE.

15 janvier 1856.

Autre lettre sur le même sujet. On y entreverra aussi le duc d'Aumale, alors banni et qui ne fera partie de la Société des bibliophiles qu'en 1872, à son retour d'exil. Mais il était membre fondateur de la Philobiblôn Society de Londres et dans le deuxième volume des *Miscellaneous* de cette compagnie (1855-6) il avait publié des *Notes et documents relatifs à Jean, roi de France, et à sa captivité en Angleterre*, auxquels fait allusion Mérimée. Quant au grec des bibliophiles anglais, peut-être ne paraît-il diabolique à Mérimée que parce qu'il l'estropie.

Dimanche soir [22 juin 1856].

Mon cher Président,

Voilà quinze jours que je veux aller vous voir et toujours quelque accident vient contrarier mon projet. Je suis tout prêt à faire le bonheur de Mr Dessalles s'il veut s'adresser à M. Abadie qui m'a confié les petits bouts de parchemin et qui en est propriétaire. C'est l'architecte de Périgueux. J'ai eu l'envie quelque temps de garder ces mss. pour m'amuser aux dépens d'un archéologue de Périgueux qui les avait traduits de la façon la plus bouffonne. Mais je suis revenu à des sentiments plus humains et si M. Abadie n'y voit pas d'obstacle je vous remettrai cette périgourdinerie.

J'irai vous voir, si Dieu plaît et le grand référendaire qui me somme bien souvent de comparaître au Luxembourg — pour vous demander le volume de la société philobiblion [*sic*] où le duc d'Aumale a mis un article. Quel diable de grec ont-ils pris là, nos confrères!

Adieu, mon cher Président, veuillez agréer l'expression de tous mes sentiments bien dévoués.

Pr MÉRIMÉE.

Je suis par-dessus le marché [si] rhumatisé du bras gauche que je ne mets mon habit qu'en grinçant des dents.

§

Mon cher Président,

Je ne suis pas précisément en vendetta avec Mr Abatucci, mais en étiquette comme on dit chez lui. Nous nous saluons, mais nous ne nous parlons pas. Lorsqu'on voulait me mettre en prison, Mr A. a daigné écrire à Nieuwerkerke une lettre à ma louange qui est demeurée alta mente reposta (11). Je regrette bien de ne pouvoir être utile à votre ami dans son affaire. Au reste s'il a M. Baroche contre lui je crains fort qu'il ne soit évincé, Mad. de M. (12) ne réussirait même pas contre un si redoutable personnage.

Ne vous inquiétez pas du volume (13) que je lirai à mon

(11) « ...*manet alta mente repostum* | *Judicium Paridis* » (*Aen.*, I, 25).
(12) Mme de Montijo?
(13) Sans doute les *Mélanges de litt. et d'hist.* recueillis et publ. par la Société des bibl. fr. [Première partie], 1856.

retour. Je partirai vers le 15 pour l'Ecosse. J'y resterai le moins possible. En revenant je m'arrêterai quelques jours à Londres. Si vous y avez quelque commission je suis à vos ordres.

Adieu mon cher Président, mille regrets, amitiés et compliments,

Pr MÉRIMÉE.

Mardi 8 juillet [1856].

Mérimée quitte Paris le 16 juillet. Aux notes pittoresques sur ce voyage d'Ecosse, éparses dans sa correspondance et groupées par Félix Chambon dans son étude consciencieuse, mais déjà ancienne et donc parfois inexacte, sur *Mérimée et la société anglaise* (1922), on pourra joindre la réflexion dont il fait part, le jour même de son retour, au baron Pichon. Celui-ci lui avait annoncé que le *Plan de* Gomboust serait tiré sur vélin pour ceux des bibliophiles françois qui verseraient cent francs « à valoir »... Le *Plan de Paris dressé par Jacques Gomboust*, onze planches gravées grand in-folio et une notice in-12, ne parut qu'en 1858.

Paris, 52, rue de Lille.
2 septre [1856]

Mon cher Président,

J'arrive d'Ecosse et je trouve une lettre de vous de date ancienne, 13 août, au sujet de l'impression sur vélin du plan de Gomboust. Je vois que le délai pour se décider est passé, et j'en suis enchanté, mais je serais fâché que vous pussiez croire qu'à moins d'absence je laisse une lettre de vous sans réponse.

Je me suis fort amusé dans mon voyage. J'ai vu de bien beaux livres enfouis dans des châteaux d'où ils ne sortiront que lorsque le socialisme aura pris racine en Ecosse. Je crois ce moment encore éloigné.

Veuillez agréer, mon cher Président, l'expression de tous mes sentiments bien dévoués.

Pr MÉRIMÉE.

Au début de 1858, Mérimée travaille à son rapport sur la Bibliothèque impériale. Le 13 mars il est « dans le feu de la composition ». Le 27, il le remettra au ministre. Maurice Tourneux a fort bien marqué l'importance du rôle de Mérimée dans la réorganisation de la Bibliothèque. Combien il prit cette tâche à cœur (comme, à vrai dire, il les prenait toutes) et quelles peines lui causa la rédaction de son rapport, on le voit dans la Préface de M. Julien Cain au récent ouvrage de M. Ledos, *Histoire des catalogues des livres imprimés de la Bibliothèque nationale*, pp. XIII-XVI. D'ailleurs, lorsqu'il s'intéresse à la Bibliothèque, Mérimée chasse de race : Léonor Mérimée, qui avait longuement étudié la préparation des cuirs odorants imitant le cuir de Russie, ne s'était-il pas efforcé, les jugeant plus favorables à la conservation des livres, de les faire adopter par la Bibliothèque royale à la place du maroquin?

Mon cher Président,

Je regrette bien de m'être laissé engager pour jeudi prochain. Si je n'étais dans le feu de la composition, vous savez quelle composition! j'irais vous dire tous mes regrets et présenter mes excuses à Madame la baronne Pichon. Je serai j'espère un homme libre à la fin de la semaine prochaine et je pourrai remplir mes devoirs de bibliophile auprès de la société et surtout de son président. Je le prie de vouloir bien agréer mes excuses et l'expression de tous mes sentiments bien dévoués.

Pr MÉRIMÉE.

Samedi [13 mars 1858].

Son rapport remis au ministre Rouland, Mérimée va passer quelques semaines au British Museum, afin de compléter son information, car « il y a encore beaucoup à faire pour les détails » (lettre inédite à Panizzi). Parti le 18 avril, il rentre à Paris le 11 mai et trop d'affaires qui sans doute l'y attendent l'empêchent d'assister le 12 à la séance de la Société des bibliophiles. Séance mémorable dans les annales de cette compagnie, et qui vit se

dérouler le premier acte d'une pièce mi-burlesque, mi-odieuse, que Georges Vicaire évoque « brièvement » dans l'historique de la Société des bibliophiles françois et dont il ne souffle mot dans sa *Notice* sur le baron Pichon. Ce silence pieux n'est plus de mise et c'est au baron Pichon lui-même que nous demanderons de le rompre :

« Au plan de Gomboust », écrit-il dans son compte rendu des exercices 1854-1858 (imprimerie Lahure, in-8°, 15 p.) — et nous respecterons sa typographie indignée, — au plan de Gomboust devait succéder immédiatement la publication des *Mémoires de Jules de Gassot.* Cet ouvrage avait été proposé à la Société par M. Louis Lacour, ancien élève de l'Ecole des Chartes, et accepté par nous. J'avais entre les mains le texte des *Mémoires* et les notes de M. Lacour, que la commission de publication m'avait chargé de lire avant de les livrer à l'impression, lorsque dans la séance du 12 [mai], un membre de la société a apporté le prospectus de l'édition des Mémoires de Lauzun (Biron) donnée par M. Lacour, chez les sieurs Poulet-Malassis (14) et de Broise, et a lu à la Société, réunie au nombre de seize membres, la phrase suivante, que vous apprécierez : *Quoique, dans certains détails, ce livre n'ait rien à démêler avec les prix de vertu, il en ressort cependant une grande moralité, et l'on s'incline devant une Providence, lorsque l'on voit successivement tomber sous les coups de la révolution les têtes de pavot de la société corrompue au milieu de laquelle a vécu Lauzun, et que nous apprécions, grâce à lui, à sa juste valeur.*

Le livre lui-même est à la hauteur du prospectus. On y voit Louis XVI qualifié (d'après Mirabeau, dit-on), de *bambin;* la reine (LA REINE!) de *femmelette mi-précieuse, mi-bourgeoise* (*sic*). On y apprend qu'en 1789, on comptait les membres des hautes classes qui ne s'étaient pas souillés d'un inceste, etc., etc., etc.

On a demandé si un nom accolé à ces odieuses paroles pouvait figurer sur un volume publié par nous. La Société, à

(14) Ancien rédacteur du journal *La Canaille* [Note du baron Pichon]. — Le titre exact était : *L'Aimable faubourien, journal de la canaille.* Il eut cinq numéros, du 1er au 15 juin 1848.

l'unanimité (15), a décidé qu'elle ne voulait avoir rien de commun avec M. Lacour, qu'elle ne publierait pas les *Mémoires* de Gassot, et qu'elle faisait avec joie le sacrifice des avances faites jusqu'à ce jour à M. Lacour, pour éviter dans sa rupture tout retard, toute difficulté, toute négociation.

A quoi Lacour répliquera :

En prenant cette détermination, la Société des bibliophiles oubliait que le consentement de tous les intéressés est nécessaire à la résiliation d'un contrat. Néanmoins... par amour de la paix et par respect pour le plus grand nombre des membres de la Société, nous aurions renoncé à la publication des *Mémoires* de Gassot, si on nous eût rendu, en même temps que les notes, notre manuscrit sans lequel ces notes nous deviennent inutiles puisqu'elles s'y réfèrent...

Mais Lacour jouait de malheur : éditeur disgracié, il allait être, de plus, un locataire expulsé, — expulsé par le baron Pichon, à qui, dans ce magnifique hôtel de l'île Saint-Louis où logèrent aussi Baudelaire et Gautier, « il avait loué le droit de s'établir avec ses bouquins dans une mansarde de huit mètres de long sur autant de large et son unique désir était de vivre longtemps, le plus longtemps possible, à l'ombre de ces vieilles et paisibles murailles. En effet, point tapageur, rentrant sans bruit, se levant tôt, presque maître de ses passions, ennemi du cor de chasse, des pianos et des chiens, payant son terme avec une ponctualité rare et prêt à subir les augmentations d'usage, il se croyait toutes les qualités pour faire un excellent locataire ».

Or, quelques jours après l'anathème fulminé par les bibliophiles, Lacour recevait cette lettre étonnante :

Paris, 15 mai.

Monsieur,

En exécution des ordres de M. le baron Jérôme Pichon, il vous a été donné congé du petit appartement que vous occupez dans son hôtel. Ce congé a été signifié par Me Hiard,

(15) L'unanimité des seize membres présents...

huissier, rue de la Fontaine-Molière, n° 39 *bis*. La copie est entre mes mains.

Un passage du prospectus publié pour annoncer la mise en vente des Mémoires du duc de Lauzun a provoqué cette mesure...

Le gérant de l'hôtel,
F. PETIT.

Pas mal. Mais il y a mieux, et c'est la lettre confirmative du baron lui-même, datée du 21 mai, que décidément il faut renoncer à donner ici, mais que les curieux iront lire — ils ne le regretteront pas — avec les gloses railleuses dont Lacour l'a excellemment assaisonnée, dans les *Tribulations d'un éditeur*.

Annoncés dans la *Bibliographie de la France* le 29 mai, les *Mémoires* de Lauzun sont saisis, à la requête du parquet, pour outrages à la morale publique et aux bonnes mœurs. Non-lieu le 7 juillet; et succès inévitable. Une deuxième édition paraît en novembre, enrichie d'une préface vengeresse de Lacour (*Tribulations d'un éditeur*). Elle est saisie à la requête du baron Pichon, qui poursuit en diffamation son ancien locataire. Le prince Czartoriski, indigné que sa grand' mère ait aimé Lauzun, ou plutôt que Lauzun l'ait écrit et Lacour imprimé, dépose lui aussi une plainte contre le malheureux archiviste-paléographe. Et la justice enfin reprend le délit, précédemment objet d'un non-lieu! Sur le chef d'outrages à la morale publique, acquittement. Mais le 26 janvier 1859, la VIe chambre condamne Lacour à trois mois de prison et 100 francs d'amende, Poulet-Malassis et de Broise, éditeurs, à un mois et 500 francs. Appel. Confirmation (16).

Sur cette persécution assez laide d'un jeune érudit de vingt-six ans « pauvre et studieux », le mot juste, et si on lit bien, il est dur, a été dit par Sainte-Beuve qui, recueillant en volume un ancien article sur Lauzun, a tenu à y piquer cette note :

(16) Voir Pierre Dufay. *Autour de Baudelaire. Poulet-Malassis, l'éditeur et l'ami*. — Paris, Fort, 1931. In-8°, pages 57-62.

... Les *Mémoires* de Lauzun ont eu une suite d'aventures et ont causé maint désagrément à ceux qui s'en sont occupés. Publiés en mai 1858 d'une manière trop conforme au manuscrit par M. Louis Lacour, chez MM. Poulet-Malassis et de Broise, ils ont suscité des réclamations, des plaintes, un procès. La vertu des grandes dames de cette fin du XVIII[e] siècle a trouvé, d'autre part, de zélés chevaliers dans la Société des bibliophiles, et surtout dans le président de cette Société (M. Jérôme Pichon), antiquaire distingué et très vif dans son culte du passé; d'autre part, le petit-fils d'une des plus compromises parmi ces anciennes beautés, laquelle avait déjà été nommée en toutes lettres dans l'édition de 1822, n'a pas estimé qu'il y avait lieu à prescription, et n'a pas cru devoir être de l'avis de Boileau :

> Mais qui m'assurera qu'en ce long cercle d'ans,
> A leurs fameux époux vos aïeules fidèles
> Aux douceurs des galants furent toujours rebelles?

Il y a eu plainte portée devant la justice comme pour un fait qui n'est pas encore entré dans le vaste domaine de l'histoire, et, en conséquence, jugement et condamnation... L'ancien régime était plus coulant sur ces choses de mœurs, une fois divulguées, et, après un premier éclat de colère, il était convenu qu'on fermerait les yeux; les éditeurs de Bussy et d'Hamilton auraient eu, sans cela, trop de comptes à rendre. (*Causeries du Lundi*, IV, p. 307.)

Prison exceptée, Lacour n'eut heureusement pas trop à souffrir de cet épisode, qui ne l'empêcha pas de devenir bibliothécaire à Sainte-Geneviève et archiviste de l'Hérault. Mais une espèce d'interdit plana sur son *Lauzun :* l'honnête Brunet lui-même ne veut pas le connaître. Et M. Pierre Champion, dans l'édition vraiment bénédictine qu'il vient de donner du *Sommaire Memorial* de Jules Gassot, n'a pas cru devoir évoquer le souvenir d'un confrère qui, sans l'inglorieuse attaque du baron Pichon, eût été son prédécesseur.

Ses « tribulations » avaient instruit Lacour. Dans son *Annuaire du bibliophile,* ne pouvant sans ridicule passer

sous silence la bibliothèque du baron Pichon, sa malice se contente de le nommer, sans un mot de notice et en le dépouillant de son titre : « M. Jérôme Pichon », — sécheresse qui contraste avec l'article louangeux dont nous avons vu que le même *Annuaire* gratifiait Mérimée.

Mais que pensa-t-il, Mérimée, du vertueux combat livré par son « cher Président »? A n'en point douter, il se trouva dans un grand embarras. Il n'était point exactement l'ami de Lacour, mais il collaborait avec lui depuis plusieurs années. Il l'accueillait parfois à sa table. Il avait pu apprécier sa conscience et son dévouement. Et puis, il dut rire sous cape de l'indignation présidentielle contre un prospectus. L'expulsion de l'hôtel Pimodan ne lui plut pas, certainement, ni les trois mois de prison : qui sait s'il ne puisa pas dans ses souvenirs des consolations pour le condamné? Mais peut-être aussi trouva-t-il que Lacour avait été fort maladroit et que ses *Tribulations* tenaient plus du pamphlet que du plaidoyer. Et Lacour était sympathique, mais le baron Pichon ne l'était pas moins et les bibliophiles représentaient pour Mérimée un cercle de relations aimables... Et comme c'est lui qui avait présenté Lacour à la Société, cet incident devait lui être particulièrement désagréable.

Il semble n'avoir pas été tout de suite au courant. Ou il affecte de prendre à la légère les horrifiques révélations du compte rendu imprimé, daté du 6 juin.

[S. d., mais de la main du baron Pichon :
reçue à Evian le 23 juin 1858].

Mon cher Président,

Je suis allé me casser le nez à votre porte, vous veniez de vous envoler. Je vous écris au moment de m'envoler aussi pour la Suisse ou le Tyrol. Je voulais vous dire adieu et vous faire mes compliments sur votre lettre. Seulement elle contient une erreur. Vous dites que les membres ont reçu un double exemplaire des mémoires de la Société. L'humble soussigné n'en a reçu qu'*un seul*. Il n'a pas non plus l'autre exemplaire du plan de Gomboust, ce pourquoi il se recommande à vos bontés. Vous avez été bien sévère pour le petit

Lacour qui est étourdi mais non méchant. Au reste cela nous donne une bonne note de moralité et nous permettra de publier un de ces jours quelque bon mauvais livre.

Laborde m'a dit que vous aviez le projet d'aller en Suisse, je serais bien heureux de vous y rencontrer. Je resterai une quinzaine de jours dans l'Oberland.

Adieu, mon cher Président. Tenez-vous en joie et santé, et trouvez des Groslier [*sic*] à 10 fr. la pièce. C'est le vœu que forme votre tout dévoué s^r^.

Pr MÉRIMÉE.

Je vous écris à Paris, ne sachant pas votre adresse en Suisse. Je vous enverrai un de ces jours, dans un mois, mon ami Mr Viollet Leduc qui prendra mes exemplaires et si vous le permettez sera très heureux d'admirer quelques-unes de vos admirables merveilles. Dignus est.

Il est probable que le baron Pichon reprocha à Mérimée de méconnaître la gravité de l'affaire Lacour : « Mon cher Président, les bras m'en tombent... », lui répond celui-ci dans un billet de quelques lignes dont nous ne pouvons rien citer de plus.

Le 15 octobre, longue lettre, commençant par ces mots : « Mon cher Président, arrivé depuis hier... » et dont nous devons nous borner à citer le fragment publié par Georges Vicaire dans son *Manuel de l'amateur de livres du XIXe siècle* (tome V, col. 748) :

...Maintenant il faut que je vous explique comment nous sommes entrés en relations. J'avais fait les trois quarts d'un commentaire historique et littéraire sur Branthôme que Jannet me pressait de lui donner. Je lui répondis que, pour le publier, il faudrait revoir les textes, examiner les mss. et que je n'avais ni patience ni yeux pour ce faire. Là-dessus, il me proposa son ours, qui me parut pas trop bien léché, mais qui mit une extrême complaisance à faire toutes les recherches et toutes les vérifications que je lui demandais. Voilà tout ce que j'ai vu et su de lui. En partant, sur ce que Laborde m'avait dit, je recommandai à Jannet de revoir les épreuves avec soin et de ne rien permettre qui fût malsonnant. J'espère qu'il aura ponctuellement suivi mes instructions...

Enfin, le 3 novembre : « Mon cher Président, vous me demandez... » Nouvelle lettre sur le même sujet. Nous devons encore nous contenter du fragment publié par Vicaire :

Je dois vous dire comment je l'ai connu [Louis Lacour] et quelles ont été nos relations. L'envie m'ayant pris d'annoter Branthôme, il s'offrit pour faire des recherches auxquelles, faute de temps et d'yeux, je n'aurais pu me livrer. Il me paraissait pauvre et studieux; à ces deux titres, je pris intérêt à sa position et j'essayai même de lui faire obtenir une place d'archiviste. Je le voyais rarement...

Plutôt que Lacour, c'est lui-même que Mérimée donne ici l'impression de vouloir disculper. Et telle évocation qu'il fait d'une semonce par lui adressée à Lacour sanglotant n'aurait pas été du goût de son protégé. Mais il faut tenir compte de l'eutrapélie, dont Renan parle si joliment. Quoi qu'il en soit, bien loin de se plaindre de Mérimée, Louis Lacour dans ses *Tribulations* l'accable d'éloges d'où l'habileté n'est peut-être pas absente, mais où elle se mêle de reconnaissance sincère :

Peut-être, écrit Lacour, peut-être nos lecteurs s'expliqueront-ils difficilement que la présidence d'une société qui compte parmi ses membres des hommes de la valeur de MM. Prosper Mérimée et Léon de Laborde ait été donnée à M. Pichon...

Il invoque « la lo-gique, comme disait Beyle » : ce qui implique la lecture de *H. B.* ou de la *Correspondance inédite,* mais qui ne pouvait déplaire à Mérimée.

Et comme dans le même temps le premier volume de leur *Brantôme* venait de paraître :

L'auteur [Lacour lui-même] est précisément aujourd'hui le collaborateur de M. Prosper Mérimée, un des membres de la Société des bibliophiles, pour l'édition de Brantôme de la Bibliothèque elzévirienne de M. P. Jannet. Il est inutile d'ajouter qu'un esprit aussi élevé que M. Mérimée devait rester étranger aux petites passions qui se sont agitées autour

de la publication des *Mémoires* de Lauzun. M. Mérimée a continué de nous marquer le même intérêt qu'auparavant...

Et quand l'édition de Brantôme fut interrompue, Mérimée fit don à Lacour de ses notes et du manuscrit de sa préface : ce n'est pas inamical. Mais on aimerait à penser qu'il fit mieux et que, donnant suite à son projet, il aida à la nomination de Louis Lacour à la bibliothèque Sainte-Geneviève...

Les publications de la Société des bibliophiles sont l'objet des dernières lettres, sauf une, où l'on reconnaîtra le *leit-motiv* mélancolique des retours de Cannes.

Mon cher Président,

Mon confrère M[r] Flourens qui s'occupe de publier une nouvelle édition de Buffon, ayant appris que j'étais membre de la Société des bibliophiles, quoique indigne, me demande si je n'ai pas un petit recueil introuvable et publié par notre compagnie, contenant des lettres de Voltaire et de Buffon. Il y a douze ou quinze ans (17), dit-il, que cela a paru. Si vous aviez ledit ouvrage, voudriez-vous le lui prêter? Il rend les livres, ce qui est rare parmi les gens de lettres (17 *bis*).

Veuillez agréer, mon cher Président, l'expression de tous mes sentiments dévoués.

P[r] MÉRIMÉE.

Jeudi 16 décembre 1858.

« J'ai quitté Cannes au moment où la campagne était dans toute sa beauté, pour venir trouver ici la crotte et les pluies éternelles. Chaque fois que je reviens à Paris, il me semble plus humide et plus froid, mais enfin il faut que la chèvre broute là où elle est attachée », écrit-il le 23 février 1861 à Mme de Montijo. Et cette lettre au baron Pichon est de la veille :

(17) Ni 12, ni 15, mais 34 ans. C'est dans le tome II (1822-1824) des *Mélanges* publiés par la Soc. des bibl. fr. qu'on trouve, avec des lettres de Voltaire, trois lettres de Buffon à l'abbé Leblanc. Que ce « petit recueil » ait été « introuvable » en 1858, rien d'étonnant, puisqu'il n'avait été imprimé que pour les sociétaires.

(17 *bis*). Il arriva à Mérimée lui-même d'oublier deux ans dans un tiroir un livre emprunté à une bibliothèque... (Lettre inédite).

52, rue de Lille.
22 février [1861]

Mon cher Président,

Je suis arrivé hier en cet affreux pays de pluies et de brouillards, assez souffreteux et hors d'état de dîner. J'ai en outre un malade chez moi et pendant quelques jours je dois vivre en reclus. Dès que je serai acclimaté, j'irai vous porter mes excuses et mes regrets. Adieu mon cher Président, veuillez agréer l'expression de tous mes sentiments bien dévoués.

Pr MÉRIMÉE.

§

P M

12 juin 1864
52, rue de Lille.

Mon cher Président,

Je viens de m'apercevoir que je vous ai indûment emporté un volume du registre criminel du Châtelet (17 *ter*). Je vous le renvoie avec mes excuses et la nlle expression de tous mes sentiments bien dévoués.

Pr MÉRIMÉE.

§

52, rue de Lille.
27 mai [1865]

Mon cher Président,

J'étais tellement chargé de vos dons que j'en ai oublié un très important. C'est ma part du paquet de plumes que j'ai laissées sur la table à côté de votre curieuse urne. Veuillez me garder les plumes susdites que je viendrai vous réclamer un de ces jours en allant vous faire mes adieux avant votre départ pour la campagne.

Je viens de trouver que j'avais mon exemplaire sur vélin des blasons de Corrozet, ainsi ce n'est pas à moi que M. Didot a fait tort (18).

(17 *ter*) Registre criminel du Châtelet de Paris, du 6 septembre 1389 au 18 mai 1392, publié pour la première fois par la Soc. des bibl. fr., 1861-1864, 2 vol. In-8°.

(18) *Les Blasons domestiques* de Gilles Corrozet, p.p. la Soc. des b. fr. en 1865, édition procurée par Paulin Paris. — Ambroise Firmin-Didot, membre adjoint le 12 mai 1858, titulaire le 24 avril 1861, décédé le 22 février 1876.

Veuillez agréer, mon cher Président, l'expression de tous mes sentiments dévoués.

Pr MÉRIMÉE.

Enfin, cette lettre, qui n'est pas la moins intéressante et que nous croyons pouvoir donner ici, la publication qu'en a faite le baron Pichon, page 293 du *Voyage de Lister en France* n'étant ni tout à fait complète ni rigoureusement exacte, et ce volume au surplus n'étant guère accessible.

1er sept. 1869.

Mon cher Président,

Je viens de lire avec beaucoup d'intérêt votre excellent rapport (19). Je suis si misérable de santé qu'il m'a été impossible d'aller à nos réunions cette année et je serai en Provence quand elles recommenceront. J'approuve fort le *Voyage de Lister*. Je regrette qu'on ne l'ait pas fait précéder par la traduction du journal d'Evelyn (20). Evelyn est mort, je crois, sous Guillaume III. Il a été en France sous le règne de Ch^s I et est revenu sous Cromwell (peut-être sous Charles II encore). Il était jacobite mais homme de bon sens et de bonne compagnie. Cela pourrait faire une vingtaine de pages assez amusantes qui auraient pu être placées en tête du voyage de Lister.

Evelyn raconte entre autres choses comment à Paris on le mena voir donner la question (21), ce qui semble prouver que du temps de Racine un Dandin pouvait fort bien proposer à une dame cette partie de plaisir. Si vous n'avez pas *Evelyn's Diary* dans votre bibliothèque, vous avez tort. Il était très amateur d'art et de ce que les Anglais appellent vertu et contient de très bons renseignements sur tous les cabinets d'amateurs de France et d'Angleterre au 17e siècle.

(19) Compte rendu de l'exercice 1868-1869, daté du 31 juillet 1869, 8 p. in-8°, imprimé par Lahure. Il contient une page sur le *Voyage de Lister.*

(20) Le regret de Mérimée parut fondé. Voici le titre exact de l'ouvrage : *Le Voyage de Lister à Paris en MDCXCVIII, traduit pour la première fois, publié et annoté par la Société des bibliophiles françois.* On y a joint des extraits des ouvrages d'Evelyn de 1648 à 1661. — *Paris, pour la Société des bibliophiles,* 1873. Gr. in-8°.

(21) Pages 270-271 : Question donnée à un malfaiteur au Châtelet.

Je vous livre ma proposition et la mets sous votre protection.

Veuillez cher Président [*sic*] l'expression de tous mes sentiments dévoués.

Pr MÉRIMÉE.

Maurice Tourneux, dans son petit livre d'ailleurs si juste de ton, parle un peu dédaigneusement de Mérimée, membre de la Société des bibliophiles. Car il n'est pas exact que Mérimée « n'[ait] pris part que deux fois aux travaux de cette compagnie » : citer seulement le conseil, au surplus fort judicieux, qu'il donna pour l'édition de Lister, et sa notice, dans les *Mélanges* de 1850, sur le fragment d'un missel du xve siècle que lui avait communiqué son ami Jaubert de Passa, c'est donner une idée fausse de sa collaboration. Comptons pour rien le souci qu'il a pris de faire souvent bien dîner ses confrères. Mais lorsqu'en 1851 l'Imprimerie nationale se refuse à prêter ou à vendre aux Bibliophiles, pour leur édition de l'*Heptaméron,* une collection de matrices ou une fonte de caractères de la collection du Louvre, et que la Société recourt au ministre, c'est Mérimée qui suit la négociation et la fait aboutir « avec un zèle dont la Société lui est vivement reconnaissante ». En 1858, quand la Société, ayant décidé de distribuer des jetons de présence, a choisi un coin spécial à l'effigie de De Thou, « elle ne croit pouvoir mieux faire que de charger les membres de l'Académie des inscriptions qu'elle a l'honneur de compter dans ses rangs, de lui proposer un sujet de jeton » : et c'est Léon de Laborde, Paulin Paris et Mérimée. Précisions ingrates, empruntées aux comptes rendus du baron Pichon. Mérimée n'était pas, assurément, de la lignée des grands amateurs, Pixérécourt, Quentin-Bauchart ou le duc de Chartres, auxquels la Société des bibliophiles a consacré de luxueuses notices, comme à ceux de ses membres dont elle tire le plus de prestige. Mais lorsqu'il écrit en 1872 : « Mérimée était un excellent collègue et s'intéressait fort à nos travaux », le baron Pichon (dont on récusera d'autant moins le témoignage

que, bibliophile opulent et passionné, il était d'une autre... école que Mérimée) résume avec fidélité l'impression qui se dégage des lettres que l'on vient de lire. « Excellent collègue », Mérimée? On s'en doutait — mais aussi bibliophile à qui son intelligence, sa culture et son goût ont suggéré, entre plusieurs façons qu'il y a d'aimer les livres, la plus raisonnable peut-être et la plus consolante.

PIERRE JOSSERAND.

LE LIBAN

CENDRILLON DE L'ORIENT

—

Un coup d'œil sur la carte fait remarquer la position exceptionnelle du Liban. Situé à peu près à mi-hauteur de la côte orientale de la Méditerranée il commande à la fois les communautés entre l'Europe et l'Afrique, et entre l'Afrique et l'Asie. Il en est de même pour les communications entre l'Europe et l'Asie : le chemin le plus court pour aller à Damas, à Bagdad, à Téhéran, passe par Beyrouth. Le Liban est ainsi le point de passage obligatoire pour toutes les communications entre les trois continents du Vieux Monde.

Il est aussi unique au point de vue climatique qu'au point de vue géographique. Il fait doux d'y vivre : mer, montagne et plaine y sont harmonieusement réunies, et sa végétation va des edelweiss des sommets couverts de neiges immaculées aux bananiers et aux lauriers-roses des pays sub-tropicaux de la côte. Les hommes qui viennent des déserts environnants — et en été tous les pays environnants sont des déserts — avec les yeux encore emplis de ces immensités monotones, ont leurs cœurs enchantés par les vallons noyés de verdure et par les forêts ombrageuses, tandis que leurs oreilles se délectent au murmure des sources jaillissantes.

Seul en terre d'Islam, le Liban est un pays de sécurité pour les personnes et pour les biens, offrant, sans arbitraire gouvernemental ni xénophobie populaire, des possibilités de travail et d'affaires.

Eh bien, ce Liban qui mériterait d'être un paradis terrestre, et qui en aurait les moyens, se meurt lentement.

§

A entendre les fonctionnaires qui ont administré le pays, la faute en serait à ses habitants eux-mêmes. Leurs stériles luttes intestines et leurs âpres rivalités de personnes rendraient les gouvernements instables et entraveraient la normale activité économique et politique. D'autres, plus malveillants, insinuent que le Libanais, paresseux et vaniteux, est un parasite-né qui ne se complaît que dans le rôle d'intermédiaire et de spéculateur, fuyant tout travail directement et réellement productif.

Ces jugements, aussi sévères qu'ils sont injustes, confondent visiblement les effets avec les causes. Le peuple libanais est économe et travailleur : avec quelle farouche énergie ne se cramponne-t-il pas depuis des siècles, des millénaires même, à son aride Montagne! Seule oasis chrétienne au milieu d'un Océan musulman, il lutte depuis toujours héroïquement et victorieusement, à un contre cent. Quelles magnifiques qualités ne faut-il pas pour faire de la victoire un état continu! Ce peuple a une élite digne de lui : les Libanais se sont illustrés dans le monde entier; en Egypte, aux Amériques, en France. Au Liban même, on rencontre, à la tête du pays et des affaires, des hommes comparables en tous points aux plus représentatifs de la civilisation occidentale.

A la vérité, les défauts qu'on impute aux Libanais ne sont pas des défauts fonciers, mais les résultantes et les conséquences de la situation intenable dans laquelle leur pays se trouve. Car si le Liban jouit depuis longtemps d'une certaine autonomie, il n'a jamais été pleinement indépendant. Partie intégrante de l'Empire Ottoman dans le passé, il fait partie actuellement du système colonial français. Jamais il n'a été maître de ses destinées, jamais la chance ne lui a été donnée de prouver son aptitude à être seul responsable de son sort.

Ceux qui ont entravé son essor sont-ils fondés à lui reprocher ses entraves? Et peut-on le rendre responsable des conséquences d'une situation dont il est la victime et non l'auteur?

§

Loin de notre pensée de prendre à notre compte les critiques adressées à l'administration française de ce pays sous mandat. Il résulte d'une étude approfondie et objective faite sur place que si l'on mettait sur les deux fléaux de la balance, d'un côté les avantages que l'administration française a procurés au Liban, et sur l'autre les erreurs qu'elle y a commises, le plateau des avantages l'emporterait immédiatement. Le seul reproche, mais il est fondamental, s'adresse non à l'*administration,* mais à la *politique* française à l'égard du Liban.

A la dislocation de l'Empire Ottoman, le Liban eût été en droit de prétendre à la pleine souveraineté, car il n'est certainement pas inférieur à certains pays balkaniques, ou de l'Amérique Centrale ou du Sud. Pour écarter cette solution, on a invoqué implicitement la pauvreté du pays, sa faiblesse, l'instabilité de la situation dans un Orient où le pan-arabisme et le pan-islamisme creusent leurs sillons. Attitude négative qui eût été justifiée si elle avait été suivie par une attitude positive : si la France, après avoir comblé le Liban de ses bienfaits, lui avait trouvé une situation. Or, il n'en fut rien.

Depuis bientôt vingt ans, la politique française à l'égard du Liban oscille entre deux extrêmes : l'une, chimérique, de la totale assimilation, comme s'il était possible, à la fois de persuader au suicide national un peuple aussi ancien que le peuple libanais, et d'assurer, à travers une mer comme la Méditerranée, avec tous les appétits qui y rôdent, la défense efficace d'un territoire considéré comme parcelle du territoire métropolitain, — et l'autre, monstrueuse, de ne voir dans le Liban qu'un otage offert à l'arabisme musulman et qu'une rançon payée pour acheter une paix honteuse en Afrique du Nord. La conséquence de cette politique hésitante — qui est plutôt l'absence de toute politique — est le danger de perdre la confiance et l'affection libanaises, sans acquérir la reconnaissance musulmane.

La souveraineté pleine et entière à laquelle une politique de décision et de générosité eût conduit, n'eût pas fait sortir

le Liban de l'orbite française. Il n'y songe pas. Eût-il eu la téméraire folie d'y songer que la nécessité du concours français, irremplaçable pour plusieurs raisons, l'y eût ramené infailliblement. Indépendant, donc responsable lui-même de son avenir, le Liban eût été obligé de faire taire ses luttes intestines, de faire un effort financier, d'organiser la défense de ses frontières. Il eût ainsi constitué pour la France un allié, petit sans doute, mais résolu et fort par la qualité de ses habitants et par sa situation géographique privilégiée. De la souveraineté la France ne lui a laissé que l'apparence, non la substance. La dépendance de sa monnaie vis-à-vis du franc ôte au Liban son autonomie financière; le contrôle de sa politique étrangère l'empêche de trouver sur place les concours indispensables à son épanouissement, et la présence des troupes françaises ne lui donne, en contre-partie de sa sujétion, qu'une apparente garantie : tout Libanais sait que la France ne mobilisera pas ses paysans beaucerons ou nivernais pour défendre le Liban et l'intégrité de ses frontières...

Le traité est-il avantageux à la France? Economiquement, il ne donne rien. Politiquement, il ne vaut que des responsabilités. Militairement, il constitue un point vulnérable pour la France.

Sans doute, en Méditerranée Orientale, sur la route qui mène vers l'Asie Centrale, le Liban est un point d'appui précieux. Mais celui-ci n'eût-il pas été bien plus solide s'il était basé sur l'affection et l'intérêt des habitants, plutôt que sur la contrainte d'un protectorat?

Le traité entre la France et le Liban, dangereux pour celle-là, démoralisant pour celui-ci, n'est possible à expliquer que par la prétendue solidarité entre la Syrie et le Liban : le traité signé avec la Syrie a commandé le traité à conclure avec le Liban.

§

La Syrie et le Liban, a-t-on dit, sont organiquement liés. On ne peut pas les dissocier diplomatiquement en les désolidarisant politiquement. En séparant le Liban avec son million d'habitants, en majorité chrétiens, de la Syrie musulmane avec ses deux millions d'habitants, on risquerait de dresser

ceux-ci contre ceux-là. Cet outrage à la Syrie, dangereux au Liban, n'aurait-il pas été considéré comme un outrage à toutes les nations musulmanes dont la France a la garde et la responsabilité?

L'homme de la rue à qui on expose ce raisonnement s'exclame : *Comme c'est juste*, et se remplit d'admiration pour les profonds politiques dont les vues pénétrantes permettent de gouverner les races multiples placées sous la protection du drapeau tricolore. Mais l'adhésion des esprits simplistes, la conviction des primaires, sont-elles suffisantes pour faire adopter une politique dont les conséquences seront ressenties pendant des siècles? Cette politique soi-disant pro-arabe et pro-musulmane n'est-elle pas erronée dans ses prémisses et fallacieuse dans ses promesses?

La distinction entre musulmans et chrétiens est un fait capital : c'est sur elle qu'a été basée la politique de Gouraud créant la Syrie et le *Grand*-Liban. Affirmer maintenant le lien organique entre la Syrie et le Liban, n'est-ce pas nier et détruire toute l'œuvre de Gouraud? S'il y a solidarité complète entre le Liban et la Syrie, l'illustre soldat eût dû grouper dans une entité politique unique les deux millions et demi de musulmans d'un côté et le demi-million de chrétiens de l'autre, ceux-ci étant protégés contre les persécutions éventuelles de ceux-là par une simple autonomie administrative garantie par la France. La création du *Grand* Liban avec un million d'habitants, englobant un demi-million de musulmans, a été précisément la négation de cette solidarité organique des deux pays. Quels sont l'événement ou le fait ou la situation qui justifient ce démenti, ce reniement, cette palinodie, indignes de la France?

Aucun fait nouveau ne s'est produit qui justifie un tel renversement de politique. Les erreurs de l'ancienne conception n'ont pas apparu telles qu'il fallût brûler ce que l'on avait adoré, et adorer ce que l'on avait brûlé. C'est le contraire qui est vrai. La politique de Noguès au Maroc, distinguant les Berbères régis par leurs coutumes des Arabes régis par le Qoran, fait pendant à celle de Gouraud en Syrie et procède d'une continuité que tout commandait de respecter.

Mais, dira-t-on, économiquement et géographiquement, Syrie

et Liban font tout de même partie d'un ensemble enfermé dans les frontières d'une union douanière. Vue parfaitement juste, mais qui relève de la haute politique, domaine essentiellement international, et qui touche à tout le problème du regroupement des forces politiques dans le Proche Orient. Réservant cet aspect général de la question, dont seul l'avenir aura à connaître, il reste qu'il n'y a pas d'autre solidarité *locale* entre la Syrie et le Liban que celle qui se manifeste sous la forme des séquelles de l'administration commune du Haut-Commissariat, appelée à disparaître. Pour le surplus, la substance des deux pays, comme leurs orientations et leurs destinées, sont différentes et opposées.

L'un, le Liban, est tout tourné vers la mer et vers l'Occident. L'autre, la Syrie, est tourné vers le désert et vers l'Orient. L'un, le Liban, voit sa voie tracée, mais cherche la guérison économique. L'autre, la Syrie, est sain économiquement (1), mais ne sait pas encore s'il va s'encadrer dans une des formes existantes de la renaissance nationale arabe, ou s'il en cherchera une qui lui soit propre. La Syrie affirme avoir besoin d'une issue à la mer, mais tous les ports libanais, et notamment celui de Beyrouth, lui sont ouverts pour le peu qu'elle a à importer ou à exporter. Ses désirs « annexionnistes » procèdent d'une puérile mégalomanie, à moins qu'ils ne soient une habile diversion extérieure à ses innombrables difficultés intérieures...

§

La politique française à l'égard de la Syrie et du Liban donne l'impression d'une profonde méconnaissance des choses et des gens d'Orient. Les imposteurs sont pris pour des chefs, les nigauds considérés comme des meneurs, les phrases creuses mais sonores sont admises comme des définitions. Les trois se sont trouvés réunis le jour où un ministre français a publiquement adopté la thèse d'un imposteur doublé d'un nigaud : « Le monde musulman est une caisse de résonance... »

La vérité profonde et infiniment plus complexe est que

(1) Soixante jours de grève effective dans le commerce de détail à Damas, en 1936, n'ont pas provoqué une seule faillite.

l'Orient s'éveille à peine d'un sommeil plusieurs fois séculaire; tout est en lui encore un état de « suspension colloïdale ». Mais déjà les grands linéaments de l'avenir se dessinent, que les masses humaines, encore inconscientes, suivent. Des événements décisifs, comme la révolution iraquienne, ou, symptomatiques, comme le « phénicisme » libanais, — pendant du « pharaonisme » égyptien, — se sont produits, que pas plus à Paris qu'à Londres on n'a compris ou qu'on n'a négligés.

L'immense majorité des Egyptiens ont repoussé le panarabisme vague et creux, au bénéfice du « pharaonisme » dont le vocable signifie : autonomie du destin égyptien. Les Libanais, de langue et de civilisation arabes, contestent leur ethnicité arabe, mais, loin d'être des renégats, ils affirment leur attachement au Vieux Pays par leur « phénicisme ». Les Iraquiens, par le chef-d'œuvre à la fois intérieur et extérieur de leur révolution, ont exprimé leur désintéressement progressif à l'égard de la conception périmée de la communauté ethnique musulmane, pour chercher leur salut, en dehors des influences extérieures, dans un patriotisme étroitement territorial, celui-ci devant conduire, — quand le cycle de leur évolution aura été parcouru par les autres pays arabes, — à un nouveau regroupement où seules seront déterminantes les solidarités profondes, jaillissant du sol même, et les intérêts fonciers communs. Quant à l'inentamé Hedjaz, il regarde avec mépris les agitateurs professionnels nés de la guerre, que la candeur des Européens a hissés au rôle de tribuns. Et à l'arrière-fond de ce tableau se profile l'ombre de la Turquie, qui a son mot à dire, et qui l'aura de plus en plus, à propos de la renaissance de l'Orient et de son remembrement...

Placée ainsi dans son vrai cadre, la Syrie apparait comme s'engageant à peine dans la voie où l'Egypte marche depuis un demi-siècle et où l'Iraq l'a précédée de près de quatre lustres. Elle n'a pas encore eu le temps de se libérer de tous les éléments troubles, désormais inutiles et, partant, nocifs qui ont accompagné et peut-être déterminé en partie sa renaissance en tant qu'Etat. Mais déjà son gouvernement, où les hommes de valeur ne manquent pas, sent que la période

romantique et verbeuse est passée. Il sait que le pan-islamisme à la mode du mufti de Jérusalem cache derrière sa façade religieuse un simple appel aux fonds des riches musulmans — non-Arabes — des Indes, tout en étant un paravent pieux qui masque la frauduleuse et occulte gestion de cette véritable mainmorte musulmane que sont les Wakfs... Il sait aussi que l'agitation pan-arabe, à base de verbiage inoffensif et de subventions qui le sont moins, est nuisible au relèvement de l'Orient et est désapprouvée par les véritables patriotes arabes. Le gouvernement syrien sait que les réalités et les responsabilités de l'Etat exigent d'autres qualités et d'autres conceptions que celles qui sont suffisantes pour la commode attitude de l'opposition nationaliste. Le grandiose inconsistant s'évanouit devant l'humble mais substantielle réalité. La cristallisation ne peut se produire qu'autour de celle-ci.

§

Il y a une crise du Liban. Crise à la fois morale et économique. Le Libanais n'a plus confiance dans son pays, dans son avenir, dans sa destinée. Et ce drame se double d'un drame psychologique. Il y a des Libanais hors du Liban, comme il y a des Grecs hors de la Grèce. Le problème individuel peut être résolu pour eux : le problème collectif ne l'est pas. Ils ne se mêlent pas des luttes politiques intérieures du Liban, mais l'avenir même du pays est pour eux un problème capital : il s'agit de l'avenir et du statut de leurs enfants.

Le Liban est noyé dans une mer arabe musulmane, lui qui n'est pas arabe ni musulman. Le drame des Grecs orthodoxes qui ont tourné le dos à l'Occident il y a neuf siècles et qui ont vu, avec la disparition de la Sainte-Russie, disparaître leur dernier point d'appui, recommence pour eux avec une ampleur et une envergure insoupçonnables. A quoi se rattacher, à qui se raccrocher, à quoi adhérer, en qui croire?

Il fut un temps où le Liban était une oasis chrétienne chez les barbaresques. Il se sentait l'extrême-pointe d'une avant-garde suivie par une victorieuse armée. Il se croyait la tête de pont de la chrétienté en Asie. Y a-t-il encore une chrétienté? La schismatique a disparu. Celle qui pouvait pré-

tendre à l'universalité est battue en brèche par les tendances qui la nient au profit de la race ou la domestiquent au bénéfice de l'Etat. Enfin, la Réformée se révèle dissidente, par son étrange complaisance pour le pan-arabisme dont le confusionnisme lui permettrait, elle l'espère, de pêcher quelques âmes... Il n'y a plus de chrétienté, il n'y a donc plus d'Occident : le Liban se sent, se croit, se voit perdu.

La désespérance habite son âme. Peut-être sa démoralisation eût-elle été moins grande si le désastre économique n'était pas venu accentuer la catastrophe morale. Les deux à la fois l'ont accablé. Découragement et anémie pernicieuse, voilà les deux maux dont il souffre. Rendre le Liban indépendant n'est plus un remède : on ne peut pas l'écraser sous des responsabilités avant de l'avoir fortifié pour qu'il en puisse supporter le poids. Gouraud avait donné au Liban ses frontières naturelles : mais il aurait fallu encore faire circuler dans les veines du pays un sang plus abondant, plus riche. Les successeurs de Gouraud, hélas! ne l'ont pas compris. Maintenant, il faut soigner d'abord l'anémie. La renaissance économique résorbera la plaie du prolétariat intellectuel, qui assiège les avenues du pouvoir et de l'administration, au lieu de s'employer utilement dans le commerce et l'industrie : l'équilibre intérieur des forces, rétabli, aidera le pays à se reprendre.

§

La situation géographique du Liban en fait nécessairement et impérieusement un pays de transit et de tourisme. Pour lui la question vitale est la question des communications avec les pays voisins. Véritable plaque tournante du Proche Orient, il ne doit même pas se préoccuper de savoir combien coûtera leur établissement. Avec elles il est tout, sans elles il n'est rien. Voies de communication, c'est pour le Liban le *to be or not to be* (1).

Le Liban devrait être le débouché naturel de l'Iraq et de l'Iran sur la Méditerranée : il ne l'est pas. Il devrait permettre

(1) Il faut *dix* heures en chemin de fer pour franchir les 110 kilomètres qui séparent Beyrouth de Damas; il n'y a pas de communications directes entre Beyrouth et le Nord ni avec le Sud : le plus grand port de la Méditerranée Orientale est une enclave.

les échanges des produits agricoles de la Syrie contre les produits manufacturés de la Palestine et de l'Egypte : il ne le permet pas. Il devrait offrir ses estivages aux Egyptiens et autres Africains, assoiffés de fraîcheur pendant la canicule : il ne la leur offre pas. Le résultat est que le Liban se meurt. Tout est-il à créer? Non. Deux tronçons à construire, quelques tracés et profils à améliorer ou à corriger, des raccordements à faire, puis moderniser traction et matériel roulant. Le Liban a coûté à la France infiniment plus que ne coûtera ce qui reste à faire. Mais ce serait une abdication à la fois et une trahison que de ne pas faire — ou laisser faire — ce sans quoi le Liban est condamné.

Concluons. Il n'y a pas de solidarité foncière entre la Syrie et le Liban : il y a simplement voisinage géographique qui n'entraîne pas d'autres conséquences. La Syrie n'est pour le Liban, donc pour la France, qu'un immense glacis : l'on ne saurait subordonner la citadelle au glacis. C'est le glacis qui doit être subordonné à la citadelle.

Il faut à l'égard de la Syrie une politique de bienveillante expectative, afin de lui permettre, après l'actuelle fermentation, une clarification et une cristallisation intérieures. Le Liban, par contre, exige une immédiate politique de vigoureux redressement. Le prestige français et la paix en Orient sont à ce prix.

KADMI-COHEN.

LA PROTECTION DE LA MATERNITÉ AU DANEMARK

—

Alors que tant de nations s'efforcent vers un progrès incertain, vers un mieux-être hypothétique et un paradis difficilement accessible, dans le fracas des révolutions et les convulsions sanglantes des classes dressées face à face, il se trouve cependant des peuples, en ces temps troublés et dans le monde angoissé où nous vivons, qui, à l'écart de ce chaos, poursuivent dans le silence et la paix, avec persévérance et méthode, le chemin difficile du progrès social. Leur œuvre admirable pourrait presque passer inaperçue, tant ils répugnent aux éclats, aux brusques bouleversements, aux réclames tapageuses et au prosélytisme. Mais si l'on s'avise soudain de les regarder vivre, de mesurer la qualité de leurs institutions et le niveau de leur éducation civique, on reconnaîtra avec une respectueuse admiration qu'ils ont su dès longtemps résoudre bien des problèmes auxquels nous nous heurtons encore avec violence, et trouver cet équilibre social — certes imparfait encore — que nous cherchons tous. Tel est le sort heureux des pays scandinaves, et plus particulièrement, dans le cas présent, du Danemark.

C'est vers le milieu du siècle dernier que commença dans ce petit pays le mouvement de formation civique et d'évolution sociale qui devait l'amener au stade qu'il a atteint aujourd'hui. Il n'est pas exagéré de dire que les Ecoles populaires pour la jeunesse, fondées (la première en 1844) sur les grands principes de l'évêque Grundtvig, historien et poète religieux, sont à l'origine de ce mouve-

ment. En élevant le niveau moral et intellectuel du peuple, en donnant aux jeunes le sentiment profond des traditions nationales, en étant pour eux, en même temps qu'une école de vie, une école d'idéal, mais d'un idéal conscient des réalités, pour en faire avant tout « des hommes destinés à remplir leur mission humaine », elles ont entraîné la rapide ascension économique et sociale du pays, et par là rendu possible bien des réformes. Le Danemark, encore aujourd'hui, continue de vivre de leur bienfaisante influence à l'égard de la jeunesse.

Les premières dispositions de la nouvelle législation sociale remontent à 1890. Avec le XXe siècle, son développement s'accrut, et l'après-guerre a vu à cet égard se réaliser une œuvre considérable, dont la « Réforme sociale » de 1933 apparaît comme le couronnement.

Cette « Réforme », inscrite au programme du gouvernement social-démocrate de M. Stauning qui prit le pouvoir en 1929, est essentiellement l'œuvre d'un homme dont elle permet de mesurer la valeur, le ministre des Affaires sociales, — aujourd'hui ministre de la Justice, — M. Steincke.

Le même homme, ayant achevé cette œuvre capitale, ne pouvait qu'aborder inlassablement d'autres problèmes, se pencher encore sur d'autres maux sociaux pour s'efforcer, dans la mesure des possibilités humaines et sociales, d'y porter remède. Et c'est ainsi qu'il déposait, il y a seulement quelques semaines, sur le bureau du Rigsdag, un projet de loi, longuement mûri, sur l'avortement légal, — ou ce que l'on pourrait appeler ici d'un terme plus juste : *la protection de la maternité.*

§

Le Danemark n'est pas le premier pays ayant jugé nécessaire d'élargir en ce domaine une législation trop stricte autant que pratiquement inefficace. L'on sait que ce fut un des premiers actes des Soviets de proclamer en 1920, non sans fanfare, la liberté de l'avortement. Mais l'on sait moins peut-être que cette année même, une résolution du Comité central exécutif, en date du 25 mai, est venue in-

terdire désormais toute pratique d'avortement pour d'autres motifs que médicaux, c'est-à-dire de risques touchant la vie ou la santé de la mère, cas dans lesquels au surplus l'intervention doit être pratiquée dans un hôpital ou une clinique spéciale! Les regrettables conséquences de l'expérience russe, et le revirement actuel de la législation soviétique à cet égard, ne pouvaient constituer pour un autre peuple que de précieux avertissements des écueils à éviter.

C'est en 1932, devant le nombre croissant des avortements criminels, et sur la demande des médecins légistes, que fut nommée au Danemark une commission composée de médecins, de pasteurs, de sociologues, etc., chargée d'étudier le problème de l'avortement et de présenter au gouvernement le résultat de ses enquêtes et de ses délibérations. Elle déposait récemment ses conclusions. Se montrant d'accord avec quelques-unes de ses vues et en rejetant d'autres, le ministre de la Justice, M. Steincke, a exposé et soutenu devant les représentants du pays les dispositions du projet adopté par le gouvernement et destiné à remplacer la loi pénale existante.

Les statistiques établies par la Commission montrent que pour une période de cinq années, de 1928 à 1932, c'est-à-dire avant les adoucissements apportés à la loi, et sur une population de 3 millions et demi d'habitants, l'accusation d'avortement fut retenue contre 82 femmes, sur 91 poursuivies pour manœuvres criminelles. Parmi celles-ci, 53 étaient de Copenhague, les autres des différentes régions du Danemark; 64 étaient célibataires, 18 mariées, et, parmi ces dernières, 6 avaient un enfant, 2 deux enfants, 1 trois enfants et 1 quatre enfants.

Les motifs ayant inspiré l'acte de ces femmes, dont les situations sociales, assez différentes, étaient d'ordinaire modestes, — domestiques, femmes de ménage, ouvrières d'usine, vendeuses ou encore sans profession définie, et parmi les femmes mariées : femmes d'ouvriers, de commis-voyageurs, de vendeurs et d'employés de commerce, — n'ont pas toujours pu être déterminés avec exactitude, mais semblent, chez les célibataires, avoir été dans 17 cas

la contrainte, dans 6 l'abandon, dans 9 le chômage, dans 2 le refus des parents de consentir au mariage, dans 3 la peur de perdre sa place, dans 3 la peur de mettre au monde un enfant infirme, et dans 14 enfin la situation très malheureuse de la femme. Chez les femmes mariées, une situation économique précaire a déterminé 8 cas, la mésentente du ménage 5 cas, 4 la peur de l'accouchement ou de mettre au monde un enfant malade, 3 la crainte de perdre sa propre santé, enfin 3 le fait que l'enfant n'était pas du père légitime.

La plupart (53) avaient eu recours aux offices clandestins d'un avorteur professionnel.

Or, il se produisit ceci que, sur 15 accusées dont l'affaire vint devant le jury, toutes furent acquittées, à l'exception d'une seule (compte tenu d'un premier meurtre déjà commis sur la personne d'un enfant), — tandis que 4 femmes jugées par le Tribunal ordinaire étaient toutes condamnées!

Si donc l'on considère le verdict d'un jury comme l'expression du sentiment populaire le plus général, la constatation s'imposait de son indulgence toute spéciale à l'égard des faits d'avortement et sa réprobation tacite de toute sanction pénale à cet égard.

La même attitude pouvait être constatée de part et d'autre, à l'égard des *complices* de l'avortement, avec cependant une tendance du jury à plus de sévérité pour l'exécuteur que pour la « victime ».

Depuis les adoucissements apportés à la loi en 1932, il apparaît désormais comme très rare que les cas d'avortement fassent l'objet d'une action judiciaire, et la justice réserve ses sévérités aux seuls professionnels de l'avortement clandestin.

Mais, quoi qu'il en soit, il est une constatation qui résulte de l'enquête approfondie de la Commission et dont elle a souligné la gravité, c'est le développement croissant au cours des dernières années, surtout depuis 1928, de l'avortement criminel. Une estimation approximative évalue le nombre total des avortements à 70.000 pour la période de dix années 1922-32, soit environ 7.000

par an, parmi lesquels de 1.000 à 2.000 peuvent être considérés comme résultant de pratiques coupables, — soit 1 1/2 à 3 % du chiffre des naissances.

On observe d'autre part une augmentation croissante des avortements pratiqués pour raisons « médicales » ou soi-disant telles. Pendant la même période de dix années, on en compte 973 à Copenhague et 519 dans le reste du pays, soit un total de 1.492, avec progression constante d'année en année, et particulièrement après 1928. Qu'en conclure, sinon une tendance de plus en plus marquée de la part des médecins à « élargir » l'interprétation des indications dites médicales (1) ?

Si l'on considère maintenant les risques que comporte une intervention, même pratiquée dans les meilleures conditions, mais à plus forte raison dans l'officine suspecte d'un charlatan, ce qui est le cas le plus fréquent, auxquels viennent s'ajouter les craintes d'encourir une condamnation et de soulever le scandale, n'est-on pas conduit à penser qu'il faut aux femmes qui acceptent ces éventualités et qui en risquent l'enjeu, des motifs bien puissants, qui l'emportent sur toutes autres considérations?

La commission a donc été amenée à se demander quels pouvaient être ces motifs, et elle a pensé qu'il ne convenait pas d'attribuer au sentiment de honte de la faute commise, pas davantage aux instincts contre nature, ni à une foncière immoralité, un rôle déterminant, mais de donner la première place aux seules raisons d'ordre *économique* qu'imposent aux femmes chaque jour davantage

(1) Tout récemment — le 8 décembre 1936, — le Jury condamnait à des peines variant entre 8 mois et 40 jours de prison quatre médecins de Copenhague (le principal inculpé étant d'ailleurs de nationalité étrangère), poursuivis en même temps pour pratiques abortives ou complicité.

Il peut sembler quelque peu surprenant, au moment même où la loi actuellement en instance se propose précisément de donner une consécration juridique à l'interprétation élargie des « indications médicales », que l'un des plus notables inculpés, le docteur Leunbach, soit condamné pour des faits analogues à ceux qui, il y a quelques années, motivèrent son acquittement, à la suite d'un procès retentissant.

Il faut voir là sans doute la volonté très nettement exprimée par les juges populaires (jusqu'alors plutôt taxés de faiblesse) de mettre un terme aux abus, — ce qui sera aussi l'objet, par des mesures précises, de la nouvelle loi.

des conditions de plus en plus difficiles et plus pénibles dans la lutte pour la vie.

C'est la constatation de cet état de choses et de ses causes profondes, ainsi que l'ensemble des considérations qui précèdent, qui conduisit la commission à proposer comme solution du problème une extension de l'avortement légal pour des motifs d'un ordre particulier, dits *d'indication sociale.*

C'était un pas redoutable à franchir, mais la majorité de la Commission pensait ainsi, dans l'impuissance à empêcher par des moyens coercitifs la multiplication des avortements criminels, et, devant des considérations économiques tragiquement déterminantes, assurer au moins aux femmes non seulement l'impunité, mais des conditions de moindres risques par des interventions effectuées sous la responsabilité de médecins qualifiés. *C'était en somme l'idée de protection substituée à l'idée de répression.* Une pénalité resterait seulement réservée aux femmes faisant appel aux offices clandestins des charlatans, en dehors des motifs élargis prévus par la loi.

Ce n'est certes pas sans débats qu'on en était arrivé à cette résolution. Tandis que l'unanimité se faisait assez facilement sur les autres motifs pour lesquels il apparaissait souhaitable d'autoriser l'avortement — à savoir : risques relatifs à la santé ou à la vie de la mère, violation de sa liberté sexuelle, hérédité de l'enfant, — la notion un peu vague d'indication sociale s'avérait le point névralgique de la discussion. N'était-ce pas la porte ouverte désormais à toutes les licences, à tous les abus? Etait-ce bien aussi la vraie solution du problème?

Le ministre de la Justice en a pensé autrement. Et le projet qu'il présentait devant les Chambres le 4 novembre 1936 était inspiré par deux idées bien différentes : 1° Qu'il ne convenait pas d'autoriser l'avortement pour « indication sociale » comme l'aurait voulu la Commission, mais d'interpréter à la place, d'une manière plus large, les raisons médicales. 2° De prendre de nouvelles et énergiques mesures d'ordre social pour venir davantage en aide aux mères et aux enfants.

C'était là, on le voit, concevoir la solution du problème sur un tout autre plan, plus social et plus humain, — et sans doute aussi, l'avenir le dira, plus efficace.

On n'a pas été sans dire, par une confusion voulue ou non, que les raisons « médicales » élargies équivaudraient pratiquement à l'indication « sociale » que repoussait le gouvernement. M. Steincke a fait facilement justice de cette interprétation spécieuse, en s'appuyant sur la loi même dont le texte est précis : l'avortement sera permis « lorsqu'il sera nécessaire pour écarter des risques touchant *la vie ou la santé* de la femme, du fait de maladies ou *d'autres circonstances* ». En d'autres termes, une mère pourra légalement recourir à l'avortement lorsque le médecin, celui-ci étant seul juge, aura estimé que la naissance de son enfant doit non seulement mettre directement en danger sa vie ou sa santé, mais aussi lorsque celle-ci, du fait de la naissance, risquerait d'être indirectement ébranlée par les circonstances d'ordre *physique* ou *psychique* qui en découleraient, telles que la misère matérielle, le surmenage par grossesses répétées ou une forte dépression morale pouvant en résulter. Ce n'est donc pas pour le gouvernement une manière détournée d'admettre les motifs de caractère social qu'il semblait repousser d'autre part, puisque les raisons médicales restent, quoique élargies, très exactement délimitées, on le voit, et ne sauraient prêter aux interprétations abusives auxquelles, par contre, n'auraient pas manqué de donner lieu l'invocation d' « indication sociale ».

Celle-ci, en effet, qu'eût-elle été sinon, encore une fois, la porte ouverte à toutes les licences, une demi-mesure assez vaine sur le chemin qui aboutit logiquement à l'avortement libre?

Cette solution extrême, ni la Commission, ni le gouvernement n'ont été sans l'envisager. L'un et l'autre pourtant ont été d'accord pour la repousser, cela pour deux considérations : l'exemple russe et la faillite du gouvernement des Soviets à cet égard, d'une part, — les dangers sociaux que présentent l'avortement d'autre part. Accorder pleine et entière liberté en cette matière, n'est-ce pas, en effet, de

la part d'un gouvernement, inviter les individus à confondre ce qui n'est pas punissable avec ce qui est permis, ce qui est seulement toléré par la loi avec ce qui est bien et recommandable?

Et tout en reconnaissant l'action assez inefficace des lois pénales sur la morale individuelle, tout en constatant que de moins en moins, et sans dommage, les Etats ont recours aux menaces du code pour améliorer la morale des peuples, et en constatant en particulier qu'au Danemark la législation existante s'est montrée impuissante à endiguer le flot montant des avortements criminels, le ministre de la Justice s'est refusé à sanctionner par une déclaration d'impunité le caractère anti-naturel et antisocial de l'avortement, acte destructeur de vie.

Pour lui, le problème s'est posé autrement et le remède au mal lui est apparu d'une autre nature : économique et *social*. Ce sera, croyons-nous, son honneur de l'avoir ainsi envisagé.

Les dispositions essentielles de la proposition de loi déposée devant les Chambres le 4 novembre, et dont l'entrée en vigueur est prévue pour le 1er avril 1938, sont en définitive celles-ci :

Toute femme en état de grossesse sera désormais autorisée à se faire avorter :

1° Lorsque l'avortement est rendu nécessaire par des risques touchant la vie ou la santé de la femme, du fait de maladie ou *d'autres circonstances*. (Cette dernière clause ne figurait pas, rappelons-le, dans le texte proposé par la Commission.)

2° Lorsque la femme a été rendue enceinte contre son libre consentement.

3° Lorsqu'il y a risque immédiat, en raison de l'hérédité de l'enfant, que celui-ci ne naisse atteint d'une affection mentale, d'épilepsie ou de quelque autre maladie incurable. (Ces motifs sont les mêmes que ceux figurant dans la loi danoise sur la stérilisation (1).

(1) Un quatrième paragraphe, proposé par la Commission, rejeté par le ministre de la Justice, était ainsi conçu:
« Lorsque la grossesse ou la naissance de l'enfant présente des risques

La loi ajoute que, à moins d'une grave menace pour la vie ou la santé de la mère, l'avortement ne pourra normalement être pratiqué après le troisième mois de la grossesse.

En outre, des précautions complémentaires sont prévues dans le cas où les risques touchant la vie ou la santé ne seront pas fondés uniquement et directement sur la maladie, — indication médicale élargie — et l'avortement ne pourra alors avoir lieu que sous les conditions suivantes :

Si la femme est âgée de moins de 18 ans, ou en tutelle, le détenteur de l'autorité paternelle, en l'espèce le tuteur, devra donner son consentement à l'avortement.

Si la femme est âgée de plus de 18 ans, mais de moins de 21, le consentement du tuteur sera également requis. Mais au cas où elle désirerait ne pas recourir à l'assistance de son propre tuteur, le consentement pourra être demandé à un tuteur spécialement nommé par le Comité social.

Dans le cas d'une femme mariée et vivant avec son mari, ce dernier aura la faculté de se prononcer, surtout lorsque des circonstances particulières sembleront s'opposer à une intervention.

Enfin l'avortement ne pourra être pratiqué que par un médecin autorisé, après consultation avec un autre médecin, en général celui même de la femme, ou encore le médecin-conseil d'une des cliniques sociales prévues par la loi, et effectué seulement à l'hôpital ou dans une maison de santé recevant une subvention publique.

Une attestation sera toujours exigée, émanant d'une clinique sociale. De cette façon, aucun avortement ne pourra être légalement pratiqué dans une clinique privée, grâce à la complaisance coupable d'un médecin particulier.

d'amoindrissement grave et durable de la situation personnelle, familiale ou sociale de la femme et que ceux-ci ne peuvent être évités par d'autres moyens. »

C'étaient les motifs si litigieux dits d'indication sociale auxquels le gouvernement s'est refusé pour les raisons que nous avons vues, à souscrire.

Les cliniques spéciales désignées sous le nom de cliniques sociales (ou encore cliniques sexuelles), dont la nouvelle loi prévoit l'aménagement, — ceci est un des points importants de la réforme, — auront un double rôle médical et social.

Elles devront d'abord mettre à la disposition du public tous les renseignements et conseils désirables concernant l'hygiène sexuelle. Les femmes enceintes y trouveront des instructions relatives à leur état, ainsi que des indications sur les diverses sortes d'aide, matérielle et médicale, auxquelles elles peuvent recourir pendant et après leur grossesse, et les moyens d'assurer l'avenir de leur enfant.

D'autre part, toute personne se présentant à la clinique, dans l'intention de se faire avorter, sera, avant toute intervention, longuement informée des risques qu'elle peut courir et des suites possibles de l'opération. Il sera fait sur son cas une enquête et on lui représentera tous les arguments capables de la faire revenir sur sa détermination, notamment les secours qui peuvent lui permettre de mener à terme sa grossesse et d'élever son enfant.

Aux préfets revient la charge de veiller à la création de ces cliniques avant le 1er avril 1938.

Ces précautions étant prises, toute contravention à la loi sera passible de peines plus ou moins sévères. Celles-ci ont été extrêmement adoucies à l'égard de la femme elle-même qui, en aucun cas, ne pourra encourir plus de trois mois de prison. Par contre, la loi pénale est plus sévère à l'égard du médecin coupable, passible d'un maximum de quatre ans de la même peine, et réserve toute sa rigueur aux charlatans dont la peine peut aller jusqu'à huit ans. En outre, les affaires d'avortements criminels ne seront plus — sauf cas exceptionnels — portées devant un jury, *mais devant le tribunal.*

Cette loi nouvelle, avec tous les élargissements et adoucissements qu'elle comporte, ne constitue toutefois, dans l'esprit de ses auteurs, qu'un chaînon d'une plus vaste législation, dont les dispositions concernant l'aide à apporter aux femmes et aux enfants seront le fondement essentiel.

Un Comité, présidé par M. le professeur S. A. Gammeltoft, a été chargé de l'étude de cette vaste et difficile question, tandis qu'un autre, présidé par le député socialiste M. Hartvig Frish, s'occupera de la question connexe du travail des femmes.

Peut-on concevoir en effet que la Société s'érige en justicière à l'égard des femmes tombées dans cette situation malheureuse, avant d'avoir fait tout son devoir pour leur venir en aide? Car, faute de l'avoir fait dans toute la mesure du possible, ne lui revient-il pas une part de responsabilité dans l'accomplissement des actes qu'elle condamne? Et a-t-elle vraiment, comme l'ajoute M. Steincke, le droit de s'en « laver les mains » en laissant les victimes seules porter le poids du châtiment?

§

Avoir su discerner dans l'amélioration des conditions sociales de la femme, dans l'aide plus largement dispensée aux mères, le vrai remède à l'avortement criminel, et avoir vu là le vrai devoir aussi de la société à l'égard de certains de ces membres plus victimes que coupables, tel nous paraît être le mérite profond de la nouvelle loi danoise sur l'avortement légal et de son auteur principal, M. Steincke.

Le jour où le même problème sera posé chez nous devant l'opinion et où nos Pouvoirs publics seront appelés à le résoudre, peut-être ferons-nous bien de nous tourner vers ceux de ces pays qui, comme le Danemark, savent donner aux graves problèmes sociaux de notre temps des solutions empreintes de modération, de sagesse et de justice. Et nous pourrons méditer alors ces paroles mêmes de M. Steincke :

A vous tous, parents, familles, patrons, ou tous autres qui pouvez avoir quelque influence sur l'état des malheureuses mères en détresse, la loi parle un langage pressant en vous disant indirectement ceci : puisque c'est surtout à vos propres vœux que doit répondre la législation positive d'assistance en faveur des mères, montrez donc que vous pensez ce

que vous dites, et ne le pensez pas seulement pour être d'accord avec la loi que vous réclamez, mais assez pour, dans la vie quotidienne, vous abstenir de l'hypocrisie, des jugements téméraires et de la médisance, qui ont, à l'heure présente, une si large part dans les souffrances et les tourments que la future mère, malheureuse, abandonnée et pauvre, le plus souvent, doit supporter jusqu'à l'extrême durant la période déjà difficile qu'elle traverse.

Quand vous attachez vous-mêmes tant de prix à l'existence et faites preuve de tant de tendresse pour les petits êtres pleins de vie, pourquoi persécutez-vous et faites-vous souffrir ces mères futures pendant le temps où elles devraient le plus attendre de votre assistance?

Mettez en garde et éclairez la jeunesse, pendant qu'il en est temps encore, mais ne la repoussez pas dans l'abîme lorsque le « malheur » est arrivé; car, dans ce cas, vous êtes plus coupable qu'elle-même, que la froideur, l'indifférence et l'abandon contraignent à attenter à la loi éternelle de la nature et de la vie.

PIERRE VASSEUR.

SOMMES-NOUS ENCORE CORNÉLIENS?

—

La fin de 1936 ou le début de 1937 a vu la commémoration d'une date illustre, celle du tri-centenaire du *Cid*. Aussi les apologies de Corneille se sont-elles multipliées, au moins dans les feuilletons dramatiques et sur les scènes subventionnées. Le *Cid* à l'Odéon et au Français, dans des mises en scène nouvelles, *l'Illusion* montée au Français par Jouvet, avec une somptuosité inventive qui a été un éblouissement et peut-être une trahison, le festin est de choix, quoiqu'un peu maigre. « La France, écrit M. Henry Bidou, n'a pas fini d'honorer Corneille (1). »

Soit. Mais de quels honneurs, et pour quel Corneille? Si l'on songe aux manifestations officielles et aux traditions scolaires, elles ne sont, certes, pas éteintes. On n'a pas fini d'expliquer dans les classes et d'opposer l'un à l'autre, à la suite de La Bruyère et sans toujours y apporter les correctifs nécessaires, le poète qui est censé avoir peint les hommes « tels qu'ils devraient être » et celui qui les a peints « tels qu'ils sont ». On n'a pas fini d'évoquer dans les harangues dominicales l' « honneur cornélien » conjugué à l' « esprit cartésien ». (De quelle avalanche de niaiseries n'allons-nous pas être submergés, en cette année également anniversaire du tricentenaire du *Discours!*) Mais on sait ce que valent ces rites traditionnels; ils n'attestent pas plus un vrai cornélianisme que l'assistance aux offices et les pratiques mécaniques ne témoignent d'un vrai christianisme. Ce qu'il faudrait connaître, ce sont les sentiments réels des élèves et des maîtres, des discoureurs et du public, des fidèles et des

(1) *Le Temps*, 7 décembre 1936.

officiants. Peut-être alors constaterait-on quelque déchet (2).

D'autre part, que sait-on de Corneille? On cite toujours les quatre chefs-d'œuvre *ad usum delphini*, auxquels on ajoute *Nicomède* et *le Menteur* pour les candidats au baccalauréat. Mais ce n'est là qu'*un* Corneille. On en a découvert d'autres, et l'on reste ébloui par la diversité et la foisonnante richesse du créateur qu'on a coutume d'emprisonner dans une ou deux formules. Des travaux récents ont exploré ce Corneille inconnu, et mis au jour des filons qui conduisent dans des directions imprévues, du côté de Marivaux, par exemple, ou de Musset. « A s'aventurer par ces chemins peu fréquentés, on a l'étonnement du promeneur qui ne connaîtrait de Versailles que la vue du grand canal et qui s'émerveillerait de découvrir tant de jets d'eaux, de ronds-points, de statues, de stalles de verdure. » Ainsi s'exprime joliment M. Jean Schlumberger, qui vient de nous offrir, pour son plaisir et pour le nôtre, une « promenade anthologique » à travers l'œuvre de son grand compatriote normand, de la première pièce à la dernière (3). La surprise produite par la révélation de ces beautés est si vive que, le snobisme s'en mêlant, on risque de voir ces Corneille d'agrément faire oublier Corneille l'ancien, Corneille l'unique, et *Cinna* et *Polyeucte* éclipsés par une *Illusion* qui serait la bien nommée. Les modes littéraires ont de ces engouements.

§

Résistons-y, avec M. Jean Schlumberger lui-même, car l'auteur de *Saint-Saturnin*, en même temps qu'il cultive un goût scrupuleux de l'analyse morale, a le vif sentiment de la grandeur. Après avoir maudit les pédagogues stupides qui n'avaient su « que l'asseoir devant une perspective implacablement solennelle », il leur a été plus indulgent. Et même il a reconnu que s'ils « manquent de

(2) Dans un entretien tenu le 12 décembre 1936 à l' « Union pour la vérité », M. Jean Schlumberger, qui présentait les idées maîtresses de son livre, n'a pas trouvé beaucoup d'écho.
(3) Jean Schlumberger : *Plaisir à Corneille* (Gallimard).

curiosité et de sens des nuances... ils vont à l'essentiel ». Il faut toujours, à Versailles, « déboucher sur le grand miroir ». C'est bien « le grand massif des quatre tragédies centrales » qui est le cœur de la forêt cornélienne. Ce sont bien ces pièces exemplaires qui ont fait de Corneille « le grand éducateur civique, celui qui fournit les étalons du courage et de la noblesse ». L'honneur, l'héroïsme, la magnanimité, le sacrifice, voilà sans nul doute le grand héritage cornélien; s'il s'orne de grâces, d'artifices, de fantaisies, il n'en a que plus de prix.

Ce Corneille de la tradition, ne croyons pas d'ailleurs que le guide de cette promenade l'admire sans restrictions. Il avoue qu'au cours de son enquête son auteur l'a « trop souvent fait buter : cette grandiloquence insupportable qui fait tout ce qu'il faut pour rendre la grandeur suspecte, ces draperies encombrantes, ce ton d'Espagne, ces points d'honneur, ces ambitions sèches, cette immense absence de pitié, de bonté, de faiblesse, cet entêtement à proclamer qu'on a raison, cet art qui explique, ergote et sait si rarement parler à mi-voix »... Voilà qui n'est pas d'un laudateur fanatique. Pis encore, « les questions suprêmes, Corneille ne les pose pas, n'y répond pas ». Le « Père de la Tragédie » manque précisément de ce qui, pour ceux qui ont médité le théâtre grec et certains grands romans russes ou anglais, constitue le sentiment du tragique, à savoir « la lourde présence du destin ». Corneille n'est ni Shakespeare, ni Racine, ni Gœthe. « Nous retrouverons toujours dans Shakespeare une ouverture de regard, une variété de richesses, une connaissance de toutes les passions humaines, dont Corneille n'approche pas. Un vers de Racine soulèvera toujours des échos plus profonds, plus intimes que n'en susciteront les siens ». Et on ne trouve rien dans Corneille qui approche de la profondeur métaphysique des deux *Faust*. Corneille a ses limites, mais il garde une grandeur universelle dont Gœthe a été puissamment touché (1). Et « si l'on peut dire de quelqu'un qu'il a formé l'âme française, c'est bien de lui ».

(1) M. Jean Schlumberger cite, p. 78, un fragment de la première ver-

Il semblerait donc qu'il n'y ait qu'à continuer d'admirer Corneille, tout Corneille, plus que jamais le grand Corneille. Et que ce soit une admiration de tout repos. Mais attention! nous pourrions ici éprouver des surprises. Rien de moins certain que l'*authentique* ferveur actuelle du culte cornélien. M. Jean Schlumberger a précisément écrit son livre pour tirer Corneille du « gouffre d'indifférence » où il lui paraît que, comme Racine au temps du romantisme, l'auteur d'*Horace* est aujourd'hui tombé. Mésaventure passagère et sans doute près de sa fin. « Il en ressortira sain et sauf, comme son rival en est ressorti, et bien des indices donnent à penser que le temps de cette résurrection n'est pas loin ». Acceptons-en l'augure, mais quelles sont les causes de cette noyade? Il vaut la peine de nous y arrêter.

§

La première que signale M. Jean Schlumberger est, sinon la moins grave, au moins la plus banale et la moins spéciale à Corneille, car elle s'attaque à toutes les formes de la grandeur. C'est tout simplement le désir du bien-être, le « goût du confort et du laisser-aller », caractéristique de notre âge bourgeois au pire sens du terme. Cet appétit de jouissance, qui n'ose pas s'avouer, « cache sous d'hypocrites susceptibilités littéraires la gêne où (le met) toute œuvre puissamment gouvernée ». Il est plus facile et, croit-on, plus distingué de se dire choqué par telle outrance déclamatoire que de se reconnaître incapable de maîtrise de soi et de sacrifice. Ainsi déjà, au XVIIe siècle, les précieuses, les mondains et les gens d'Eglise bien rentés avaient été scandalisés par le zèle iconoclaste de Néarque et de Polyeucte, car en tout temps les tièdes sont offusqués par les militants. Il fut dès lors entendu que tout ce qui est sublime ou simplement fort n'est pas vrai; plus particulièrement « depuis cinquante ans l'on réserve le mot de « vérité » aux mouvements instinctifs qui font craquer les conventions de l'homme

sion de *Wilhelm Meister* où apparaît l'impression « splendide et extraordinaire » produite par *Cinna* sur Gœthe.

civilisé ». Il n'y aurait de « vrai » que le gorille féroce et lubrique, et l'on sait jusqu'où l'on est allé dans cette exploration de la bestialité.

Selon M. Schlumberger, on serait sur le point d'en revenir. « Maintenant que quelques vagues de barbarie ont déferlé sur le monde », nous recommençons à apprécier la valeur d'une civilisation menacée; « ce sont les instincts bruts qui commencent à nous sembler sommaires, uniformes, pauvres en surprises et en combinaisons... La pudeur s'est portée sur les parties hautes de l'homme... et l'on ne rougira peut-être plus longtemps de refaire place à un art qui ose en tenir compte ». A vrai dire on compte encore sur les doigts, dans la littérature d'aujourd'hui, les œuvres qui exaltent les parties supérieures. Encore « quelques bons raz de marée » et nous serons réveillés.

Une autre cause, en partie conséquence de la précédente, agit dans le même sens : c'est le goût de l'érotisme. Que faire quand on est délivré de tout souci matériel et qu'on ne s'intéresse profondément ni à son métier, ni aux problèmes sociaux, ni aux mystères de la nature et de la destinée, ni à aucune passion désintéressée qui vous arrache à vous-même? Il ne reste qu'à subtiliser sur les sentiments amoureux et c'est ce dont ne se prive pas notre littérature, qui est presque tout entière une littérature pour oisifs. Que cette exploration des passions soit, au moins pour quelques privilégiés, la marque d'une civilisation raffinée; qu'elle nous ait ouvert des perspectives insoupçonnées dans la connaissance du cœur et de ses abîmes, c'est ce dont témoigne, pour ne parler que de nos auteurs, le passage de Corneille à Racine et de Racine à Proust, dont l'œuvre, dit M. Schlumberger, « a marqué l'aboutissement extrême de ce que peuvent donner l'analyse et l'acceptation passive des caractères ». Est-ce à dire que l'érotisme soit « à bout de souffle »? On ne le dirait guère à lire nos œuvres à succès, qui semblent pour la plupart une littérature d'obsédés sexuels, et qui sont tellement peuplées de détraqués et d'anormaux de toute espèce que dans cette galerie ce sont les caractèrs éner-

giques, les honnêtes gens et les gens déplorablement sains qui paraissent des phénomènes. En quoi ils partagent l'infortune de Chimène, d'Auguste, de Pauline ou de Sévère, chez qui l'on ne saurait découvrir la moindre aberration sexuelle. Il est vrai qu'il y a chez Corneille une belle collection de monstres.

Quoi qu'il en soit M. Jean Schlumberger, là aussi, espère. Il voit dans nos lettres « l'approche d'un tournant ». De même que « la poésie redeviendra une simple et forte parole humaine... intelligible... capable d'émouvoir, chargée de sens », après les orgies de « poésie pure » et de « surréalisme » qui ont été, — pour des raisons bien semblables — une réaction légitime contre le règne de Hugo, de même, si l'art de demain veut répondre aux besoins des hommes, il faudra « qu'il recommence à leur proposer des buts et à leur fournir un dynamisme. C'est en ce sens que l'heure de Corneille s'annonce de nouveau ». Puisse M. Jean Schlumberger être entendu.

§

Goût du confort, raffinements sentimentaux ou sexuels, ce ne sont là que des cas particuliers d'une sorte de loi beaucoup plus générale, qui expliquerait le déclin de Corneille et sa prochaine résurrection. M. Jean Schlumberger l'indique tout au début de son livre, pour rendre sensible, afin de n'avoir pas à y revenir, l'alternance de succès entre Corneille et Racine.

Admirablement symbolisée par ces deux noms la lutte éternelle continue, avec des vicissitudes diverses, entre un art héroïque et un art de jouissance ou de connaissance pure, un art qui construit une image exemplaire de l'homme, et un art qui la défait par l'analyse et le raffinement. Dans les époques où la civilisation semble menacée, où il faut se ressaisir, vaincre des habitudes de mollesse, reconstituer une éthique, on réclame les fortes leçons des poètes affirmateurs. Au contraire, lorsque la sécurité est si bien établie qu'elle pèse aux esprits indépendants, et lorsque le patrimoine de culture est si riche qu'on peut s'en montrer prodigue, chacun se

tourne vers les dispensateurs de voluptés délicates ou vers ceux qui, scrutant minutieusement l'étrange phénomène humain et l'acceptant tel qu'il est, s'intéressent à toutes les manifestations de la vie plutôt qu'à leurs conséquences.

On a reconnu, appliquée à l'art, une variante de ce rythme pendulaire qui fait se succéder, sans jamais revenir au même point de départ, les actions et les réactions, les époques « organiques » et les périodes « critiques », la stabilité et l'inquiétude. La génération de Corneille était encore à beaucoup d'égards féodale, aventureuse, raisonneuse, — le *Cid* est contemporain du *Discours* — poussant le goût du chevaleresque jusqu'à l'héroïsme; mais la victoire de la monarchie absolue, en interdisant aux sujets toute activité politique, permit de donner au jeu des passions et à la réflexion critique le loisir qu'assure une vie policée. Racine est le fruit merveilleux de ce loisir, mais aussi les « rationaux », les « modernes », les « libertins », qui en plein règne de Louis XIV, comme l'a montré admirablement M. Paul Hazard, préparent le XVIIIe siècle (5). De la critique de l'ancien régime sont nés les principes de la Révolution française, qui ont dominé le XIXe siècle et une partie du XXe, et qui ont trouvé chez Hugo leur chantre épique.

Sommes-nous à la fin d'une nouvelle période critique qui appelle une nouvelle reconstruction? Car l'idéologie de 89 a subi à son tour de sévères atteintes. De l'extrême droite et de l'extrême gauche des attaques contradictoires, mais également passionnées, ont été et sont dirigées contre elle. Hugo, son puissant interprète, n'a pas été davantage épargné. Les hommes de droite ne lui pardonnent pas d'être la grande voix des temps nouveaux; les délicats — ou soi-disant tels — ne veulent plus avoir « les oreilles assourdies par le fracas du grand Niagara verbal ». Mais M. Jean Schlumberger, sans nier ce que peuvent avoir d'utile, de courageux même, dans les périodes de calme bourgeois, la critique même destructive

(5) Paul Hazard : *la Crise de la conscience européenne* (1685-1715) 2 vol. Boivin.

et les raffinements de l'art et des mœurs, estime que le temps en est passé. Nous subissons le « choc d'événements un peu sévères », qu'il va falloir dominer. Nous voyons, « dans les pays en voie de renaissance sociale, l'austérité reprendre le pas sur l'hédonisme et la volonté sur l'intelligence » ; sans les imiter servilement nous ne devrons pas nous laisser surprendre.

Que d'ailleurs M. Schlumberger ne parle pas en sectaire, c'est ce qu'il est superflu de souligner. Ce n'est pas seulement pour Corneille qu'il réclame audience, c'est pour tout ce qui est grand. C'est pour Hugo, le grand poète humanitaire, aussi bien que pour Claudel, le grand poète catholique. La présente gloire de ce dernier « prouve que notre époque n'est pas inguérissablement critique et que notre qualité de modernes ne nous a pas enlevé ces sortes de branchies par lesquelles l'humanité respirait à l'aise au fond des époques sans problèmes (6) ». Le temps est revenu des créateurs et des animateurs. « Il est temps que Claudel prenne enfin la place qui lui revient; il est temps que Hugo retrouve son rang, qui est le premier. Nous ne sommes pas encore de si débiles ombres que nous ne supportions plus le souffle d'une voix puissante. Et tout tranquillement, Corneille rentrera dans sa maison. »

§

Cet appel à la grandeur, M. Jean Schlumberger n'est pas seul à le proposer. On se souvient qu'avant la guerre Péguy avait magnifiquement commenté Corneille et Hugo, en qui l'évocateur de Jeanne d'Arc voyait les authentiques interprètes du peuple de France. Ses disciples ou amis n'étaient pas moins empressés à réveiller le sens de l'héroïsme dans une jeunesse qu'ils voulaient soustraire à l'action, selon eux dissolvante, du « parti intellectuel » et du socialisme parlementaire. M. Henri Massis vient de

(6) « Accès à Claudel », dans le numéro spécial que la N. R. F. consacre à la *Grandeur de Paul Claudel* (1er décembre). Notons à cet égard que M. Jacques Madaule vient de compléter le livre si compréhensif qu'il avait dédié au *Génie de Paul Claudel* par un non moins éclairant *Drame de Paul Claudel* (Desclée de Brouwer).

faire revivre, après Mme Henriette Psichari, la mâle et attachante figure du petit-fils de Renan, en qui l'héroïsme militaire, comme chez Péguy et à l'image de Polyeucte, se couronna d'un sacrifice mystique (7). Dans le même temps son irritable émule, Georges Sorel, pour sauver la classe ouvrière de ce qu'il appelait la dégénérescence démocratique, lui proposait le culte d'une violence héroïque et pure d'abominations, qui eût fait ressembler les révolutionnaires contemporains aux héros des Thermopyles (8). Par Péguy et par Sorel tout l'intuitionnisme bergsonien s'achevait en appel à l'action, à quoi tendait de son côté la culture barrésienne de l'énergie nationale.

L'action est venue, sous la double forme de la guerre et de la révolution. Et la guerre a été suivie d'une période de désaxement moral et d'excentricité de toute nature, pêle-mêle avec un besoin d'exploration véridique des régions les plus troubles de l'être et une acuité d'analyse dont l'œuvre de Proust et celle de Freud portent témoignage. Il semble maintenant qu'on désire autre chose. On aspire à refaire l'homme, après l'avoir exténué; or on ne le peut qu'en remettant au premier plan la volonté. « Les faiblesses, les abandons, les déchéances de l'homme » écrit André Gide en préfaçant un récit où éclate de la façon la plus admirable cette maîtrise de l'homme sur soi, « nous les connaissons de reste et la littérature de nos jours n'est que trop habile à les dénoncer; mais ce surpassement de soi qu'obtient la volonté tendue, c'est là ce que nous avons surtout besoin qu'on nous montre (9) »; telle est assurément la plus efficace des *Nourritures terrestres*. Plus encore que nietzschéenne, elle est purement cornélienne.

Les épopées réellement vécues devraient, plus que les œuvres imaginaires, exalter cet appétit d'héroïsme. Il en

(7) Henri Massis : *Notre ami Psichari* (Collection « Chefs de file »), Flammarion. — Henriette Psichari : *Ernest Psichari, mon frère*, Plon.

(8) Voir de M. Pierre Angel un intelligent et subtil *Essai sur Georges Sorel* qui sera continué (Marcel Rivière). — Les *Propos de Georges Sorel*, recueillis par M. Jean Variot (Gallimard) sont curieux, mais ne nous apportent rien de nouveau sur l'homme et la doctrine.

(9) André Gide, préface à *Vol de nuit* d'Antoine de Saint-Exupéry, N. R. F.

a été ainsi de la dernière guerre, au moins chez les grands cœurs qui, comme Péguy et ses pareils, étaient persuadés qu'ils s'immolaient à une cause digne de leur sacrifice : la patrie, le droit, la liberté, la fin des guerres. Quel contraste aujourd'hui entre leur rêve et l'amère réalité! Aussi plus personne, dans les pays libéraux, n'ose évoquer la mystique de la guerre. Les révolutions, peut-être parce qu'elles sont pour nous plus lointaines et qu'elles émeuvent plus directement les passions, ont davantage gardé leur pouvoir dynamique. La révolution communiste, tant dans sa période militante que dans son établissement constructif, a laissé, comme la française, le souvenir d'un puissant mythe et d'épisodes légendaires qui vivront longtemps dans la sensibilité populaire. Aux yeux de ses admirateurs elle garde l'immense mérite d'avoir, en brisant l'individualisme hérité du XVIIIe siècle, lié de nouveau l'homme à la collectivité qui l'entoure et restitué à l'individu ce que M. André Malraux appelle sa « fertilité » (10). Mais il apparaît dès maintenant que pas plus que les révolutions précédentes elle ne s'est intégralement réalisée; même si elle n'a pas été « trahie », comme le prétend Trotsky, le témoignage d'André Gide retour de l'U. R. S. S. accuse une déception d'autant plus émouvante qu'elle veut rester espérante (11). C'est peut-être ce sentiment poignant de l'impossibilité d'atteindre l'absolu qui donne à l'humanisme héroïque d'un André Malraux un accent presque désespéré, de même qu'il pousse au sacrifice presque sans espoir le Jacques Thibault de M. Roger Martin du Gard. Mais quelle parole cornélienne que celle-ci : « La mort consentie n'est pas abdication; elle est l'épanouissement d'une destinée (12) » !

Le communisme n'a pas le monopole de l'héroïsme. De quelque façon qu'on les juge il faut reconnaître que la révolution hitlérienne et la révolution fasciste ont fait naître, chez leurs fidèles, des passions aussi farouches, aussi absolues, bien qu'elles soient appelées elles aussi

(10) Préface du *Temps du mépris* (Gallimard).
(11) L. Trotsky : *La Révolution trahie* (Grasset). — André Gide : *Retour de l' U. R. S. S.* (Gallimard).
(12) Roger Martin du Gard : *L'été de 1914* (Gallimard).

(puissent-elles le faire avant qu'il soit trop tard) à se relativiser. Et nous pouvons voir s'affronter, dans la guerre d'Espagne, ces deux sensibilités ennemies. La voici dans son atroce grandeur — quelles que soient les ambitions politiques et les avidités mercantiles qui l'alimentent — la croisade des modernes religions dont on s'imaginait l'espèce humaine délivrée. Pour l'une et l'autre de ces « mystiques », dans le pays du *Cid* mais le débordant, des hommes et des femmes de tout âge et de tout pays savent encore s'offrir et mourir. Les uns célèbrent les cadets de l'Alcazar, qu'ils sont fiers d'opposer désormais aux marins de Cronstadt (13). Les autres ne peuvent détacher leurs yeux ni leur cœur du prolétariat espagnol, dernier défenseur d'une liberté qui agonise partout ailleurs (14). « Meurs ou tue ! » « Albe vous a nommé, je ne vous connais plus ! » — Oui, le cornélianisme ruisselle... en flots de sang.

§

Vivons-nous donc vraiment en plein cornélianisme? Ne nous laissons pas abuser par ces traits flamboyants, ils se détachent sur un fond beaucoup plus gris. En même temps que des héros continuent les gestes épiques, l'immense majorité de l'opinion, quand elle n'est pas artificiellement surchauffée, s'en détourne comme d'un fléau.

Les causes en sont d'abord celles indiquées par M. Jean Schlumberger, elles n'ont pas cessé de produire leur effet. Il est clair par exemple que le goût croissant du confort et du bien-être, qui se répand dans toutes les couches de la population, ne prédispose pas au sacrifice ni même au dévouement. Il en est de même des raffinements érotiques ou esthétiques, fruits des périodes de sécurité ou de détachement complet des grands problèmes de l'existence : qu'importe le destin de l'Etat, le souci même de sa destinée, pourvu qu'on puisse s'adonner tranquillement à ses affaires, à ses plaisirs ou à ses vices! Seront les

(13) Henri Massis et Robert Brasillach : *Les cadets de l'Alcazar* (Plon).
(14) Jean-Richard Bloch : *Espagne, Espagne!* (Editions sociales internationales).

dernières fondées à s'en plaindre les classes dites dirigeantes, qui n'auront su ni diriger ni donner l'exemple sinon de l'ascétisme, au moins de la tenue, de la discipline des passions et de la générosité sociale.

Il est clair d'autre part que la diffusion de l'esprit critique, quand elle n'est pas systématiquement étouffée par une Inquisition d'Etat, ne favorise pas l'éducation de l'héroïsme. Celle-ci présuppose un certain arrêt de la réflexion, un certain enchantement de l'esprit par des mythes dont la froide analyse met impitoyablement à nu les fondements parfois très contingents. C'est ainsi que la notion d'honneur ou de gloire, qui court à travers toute l'œuvre cornélienne, n'est plus conçue dans les démocraties modernes comme dans les sociétés féodales, aristocratiques et monarchiques. Nous osons regarder en face et refuser des croyances qui pour les sujets d'un souverain absolu, si raisonneurs fussent-ils, n'étaient pas mises en question. La religion elle-même, bien qu'elle se veuille transcendante à la raison, n'échappe pas plus à l'étamine que les simples philosophies; et le patriotisme, ciment des Etats contemporains, est à son tour menacé de désagrégation. La cause principale en est sans doute une transformation capitale survenue dans la technique de la guerre, qui passait jusqu'à présent pour le devoir suprême du patriotisme et pour la dernière raison des peuples et des rois.

Quel contraste, en effet, entre les exploits dont est pleine la littérature classique (y compris la romantique) et les destructions actuelles! Les personnages des tragédies n'engageaient, ne sacrifiaient qu'eux-mêmes. Quand c'étaient des chefs de guerre ils ne conduisaient que des bandes ou des armées dont les effectifs et l'armement nous font aujourd'hui sourire. « Nous partîmes cinq cents... » Heureux Rodrigue, qui s'enorgueillissait qu'un « prompt renfort » lui eût constitué un corps de trois mille hommes! Qu'eût dit le vieux poète des millions de victimes qu'a faites la dernière guerre, de celles plus nombreuses encore que coûterait la nouvelle (15)? Et

(15) « Au XVIII[e] siècle le maréchal de Puységur excluait qu'une armée

ces grands seigneurs, ces guerriers se battaient corps à corps, à armes égales, dans des engagements où la valeur personnelle avait des chances de l'emporter. En garde-t-elle encore dans nos guerres « scientifiques », où l'héroïsme ne consiste plus qu'à savoir mourir en masse, sous l'atroce asphyxie des gaz ou le crépitement des mitrailleuses? Plutarque est désormais traité de menteur. Si ce n'est pas toujours vrai il faut convenir que l'imitation de Plutarque a fait commettre bien des erreurs, et même bien des crimes.

§

Aussi les jugements des écrivains et des penseurs sur la guerre, au moins dans les pays occidentaux, sont-ils bien différents de ce qu'ils étaient jadis. Ce n'est pas que la guerre ait jamais été idyllique ni unanimement approuvée, il s'est toujours trouvé de libres esprits pour en flétrir les absurdes atrocités. Mais la possibilité de la limiter et de la réglementer l'avait fait accepter comme le moyen suprême de trancher les conflits, et il se trouvait, même dans les pays occidentaux, des philosophes pour justifier le droit de la force. Depuis le déchaînement de la guerre « absolue » on ne trouve plus, au moins dans les mêmes pays, d'apologistes à la Joseph de Maistre; les penseurs même qui en conçoivent la possibilité ne s'y résignent qu'à la dernière extrémité. Les lyriques seraient mal venus d'entonner à tout propos des hymnes guerriers; loin de passer pour la voix de la nation ils seraient considérés comme de néfastes agitateurs, dont le Démodocos de Jean Giraudoux est la sinistre caricature. Au lieu d'exciter aux conflits de peuples on ne cherche plus qu'à calmer, à minimiser, à négocier. Non que les mœurs se soient sensiblement adoucies, elles gardent un goût de sang dont témoigne la chronique des cours d'assises. Les polémiques ont atteint un tel degré de violence qu'elles ont provoqué des attentats ou des suicides et qu'elles ont

de 80.000 hommes pût servir : elle était trop grande pour être maniée. Le maréchal de Saxe disait qu'une armée de 42.000 hommes devait suffire à un bon général pour résoudre tous les problèmes politiques que son gouvernement lui proposait. » G. Ferrero : *la Fin des Aventures*, pp. 18-19.

fait envisager de nouvelles lois renforçant la responsabilité de la presse. Mais si agressifs que soient individuellement les publicistes, ils n'osent plus encourir la responsabilité de pousser à des guerres nouvelles; c'est au contraire de provoquer ces guerres qu'ils s'accusent mutuellement.

Même attitude dans la pensée spéculative. Les purs «clercs» ou qui se veulent tels, comme M. Julien Benda, refusent « de porter au sommet de l'échelle morale le courage », dont la prédication est d'ailleurs « une chose toute moderne » (16). Un philosophe, un autre Normand, Alain, cornélien certes à sa manière en ce qu'il est un maître de volonté, et qui a tenu à faire la guerre, ne cesse depuis *Mars* de s'élever contre la culture d'un héroïsme meurtrier chez une jeunesse qui ne demande qu'à s'en laisser séduire. Précisément parce que la jeunesse est, comme l'a dit Claudel, l'âge de l'héroïsme plus encore que l'âge du plaisir, il est criminel, dit Alain, de jouer avec une si belle générosité. « J'attends que l'opinion déshonore, en application des règles communes de l'honneur, ceux qui se battent par procuration. Un certain genre d'éloquence deviendrait impossible » (17). L'éloquence sans doute de don Diègue et du vieil Horace, celle aussi de Corneille lui-même, offrant ses fils au roi quand il ne pouvait plus servir en personne. Et celle au fond de tous les hommes d'Etat.

Même note enfin chez un historien philosophe comme M. Guglielmo Ferrero. Epouvanté des excès de la guerre « hyperbolique » déchaînée depuis la Révolution française, M. Ferrero réclame « la fin des aventures », c'est-à-dire sinon l'abolition totale des guerres, qui ne lui paraît pas possible, au moins leur limitation et le retour aux disci-

(16) L'humanisme du clerc (*Bulletin de l' « Union pour la vérité »*, juin-juillet 1936).

(17) *Feuillets libres*, 25 novembre 1936. Alain rejoint ici ce que Jules Romains fait écrire à son Jerphanion : « Les hommes vrais, dont je recueille la volonté, n'ont signé à leurs princes de tous les temps qu'une seule procuration : celle d'organiser au mieux la sécurité et la paix. L'héroïsme leur paraît être, comme la foi en Dieu, une affaire de conscience individuelle. Ils n'entendent pas qu'on le leur impose. » (Lettre de Jerphanion à Jalliez dans *Les Pouvoirs*, tome X des *Hommes de bonne volonté*.

plines en quoi consiste la civilisation, car celle-ci n'est qu'une lutte contre les abus de la force. Et pour que cette limitation puisse s'opérer il est sage, ajoute Ferrero, de ne pas croire à la justice absolue de sa cause, une telle conviction ne pouvant qu'enflammer des passions irréconciliables. Il faut « se contenter d'approximations et les considérer parfaites par convention », au moins pour un temps et même si on les sait très relatives (18). Tout arbitrage, même défectueux, vaut mieux qu'une bataille même gagnée, comme tout jugement, fût-il injuste, vaut mieux que la loi de la jungle. Nous sommes loin, assurément, de Rodrigue ou d'Horace. Mais sommes-nous très loin de Sévère, lequel est bien, lui aussi, un personnage cornélien?

§

Les hommes d'Etat n'ont d'ailleurs pas attendu l'approbation des « intellectuels » pour faire une politique pacifique, car celle-ci est la seule qui soit résolument exigée par les peuples qui peuvent encore s'exprimer librement. La paix, la paix! en faveur de cette fin suprême on multiplie les démonstrations, fussent-elles les plus incohérentes et les plus imprudentes. Plus de « croisades » pour quelque cause que ce soit. Non seulement on ne part plus en guerre pour délivrer le Saint Sépulcre, mais c'en est fini des guerres révolutionnaires pour la libération des peuples. Il se trouve toujours, pour l'honneur de l'espèce, des volontaires authentiques dont des démagogues moins admirables exploitent l'esprit de sacrifice; mais les gouvernements, appuyés sur l'immense majorité de l'opinion — laquelle n'est pas héroïque — s'en tiennent obstinément à la « neutralité » ou à la « non-intervention », et ferment non moins obstinément les yeux tant sur les injustices de cette attitude que sur les entorses multipliées par les puissances qui n'ont pas peur d'intervenir en fait. Se laisser bafouer de peur d'aggraver une situation lourde de périls, risquer de compromettre l'avenir

(18) G. Ferrero : *La fin des aventures* (éditions Rieder). — *Aventure* : Bonaparte en Italie (Librairie Plon).

pour sauver le présent, tel est le spectacle que donnent les démocraties libérales devant les violations répétées de la loi internationale. Il est assurément peu cornélien. Quelle terrible dégradation, eût dit naguère Péguy, de la « mystique » en politique! Mais nous ne savons pas ce que penserait aujourd'hui Péguy.

Une seule justification de la guerre paraît désormais acceptable : la lutte pour la défense du territoire. Encore celle-ci n'est-elle pas toujours incontestée ou entendue de même. A côté des révolutionnaires, qui ne jugent légitime que la guerre des classes, il se trouve, quoique peu nombreux, des pacifistes absolus pour préférer l'invasion à la guerre nationale. Mais ce qui est plus inattendu, et ce qui est bien caractéristique du désarroi de notre temps, c'est que des procédés révolutionnaires, comme l'objection de conscience et le refus de la guerre, commencent à être envisagés avec faveur, à l'autre extrémité de l'opinion, par les adversaires décidés de la révolution et les champions les plus résolus du nationalisme intégral. Le premier caractère de celui-ci était d'être absolu, d'impliquer l'obéissance sans réserve à l'ordre de mobilisation; or on a vu récemment subordonner cette obéissance, ce devoir d' « y aller », comme disait Curiace, à des conditions si limitatives que le patriotisme absolu se trouve transformé, dans un camp comme dans l'autre, en patriotisme conditionnel. On a même traité d'ennemis publics les partisans de l'ordre international, parce que la défense de cet ordre implique en effet un risque de guerre. Et sans doute les raisons ne manquent pas d'approuver dans un cas ce qu'on flétrit dans l'autre, mais comme ces raisons ne convainquent que leurs auteurs et leurs partisans on se trouve en présence du seul fait incontestable : l'interprétation du devoir militaire par le jugement personnel, la subordination de la discipline au sens propre.

La conséquence, c'est que les conventions sur lesquelles reposait l'Europe civilisée, le respect des traités et l'assistance mutuelle, n'étant plus assurées d'être sanctionnées, ont été successivement déchirées par les puissances qui

ne s'embarrassaient pas de tels scrupules, et que la force toute pure est redevenue la seule loi des Etats. Et cela parce que la sanction dernière de ces traités, c'est-à-dire la guerre, est devenue quelque chose de si épouvantable que, tant par humanité que par peur, les gouvernements des pays démocratiques n'en veulent plus considérer ou en reculent de plus en plus la perspective. Mais comme il se trouve des puissances qui, ayant paralysé sur leur territoire la libre expression des opinions, n'ont pas peur d'exalter la guerre, fût-ce au prix d'une nouvelle catastrophe, ni de prêcher des croisades idéologiques qui dissimulent leurs appétits territoriaux, ces puissances sont en fait les maîtresses du jeu. Elles peuvent le pousser jusqu'au point où, de concession en concession, les nations pacifiques, faute d'avoir su à temps être ensemble intelligentes, justes et énergiques, se verront réduites à l'abdication totale — une abdication à la Pertharite, la seule qu'on trouve dans Corneille et elle n'a pas porté bonheur à la pièce — ou au cornélianisme du « beau désespoir ». A moins qu'elles ne sachent encore pratiquer à temps le cornélianisme de la raison lucide et de la volonté.

§

D'admirables poussées d'héroïsme surgissant d'un immense besoin de paix, voilà ce que nous montre un examen complet de l'esprit public d'aujourd'hui. Achevons de faire le point et de nous interroger.

Une chose est certaine, c'est qu'on n'osera plus désormais, pour peu qu'on ait conscience de sa responsabilité, lancer à la légère des incitations belliqueuses. Sachant ce qu'elles coûtent on ne les considérera plus comme un inoffensif jeu oratoire. La pompe ou le panache des seigneurs féodaux, la boursouflure fracassante et couarde du Matamore, la frénésie du jeune Horace, la monstrueuse logique d'une Cléopâtre ou d'une Rodogune, l'inhumaine ambition qui n'hésite pas à précipiter des peuples les uns contre les autres, voilà un cornélianisme qu'on ne cultivera plus d'un cœur léger. Et il en est de

même d'un certain hugolisme dont on continuera d'ailleurs d'admirer l'incomparable souffle épique. Honneur, dignité, sacrifice, ces valeurs éternellement humaines, ces fruits d'une authentique grandeur, on ne les accueillera qu'après en avoir éprouvé en effet l'authenticité, on ne les confondra pas avec des gestes ostentatoires ou de criminels appétits individuels ou collectifs.

De même il n'est pas question, comme l'a bien dit M. Jean Schlumberger, de nous en tenir à la psychologie sommaire du héros cornélien, et de méconnaître les enrichissements que les dramaturges, les romanciers, les moralistes ont apportés à la connaissance des instincts et des passions. Racine est survenu, et Pascal, et les psychologues, et Proust, et les freudiens. Nous savons de reste que l'homme « fait la bête », et que son cœur est « plein d'ordure ». Nous avons repéré les larves de toute nature qui grouillent au fond de ce que les romantiques appelaient « le fond désolé du gouffre intérieur ». Une raison impeccable, l'empire d'une volonté toujours tendue sur des sentiments toujours matés, voilà encore un type de grandeur plus exemplaire que fréquemment réalisé, et qu'il ne faut guère espérer voir abonder dans une société qui s'abandonne.

Mais qu'on veuille bien y regarder de plus près, peut-être verra-t-on s'atténuer ces différences catégoriques qu'il est de tradition de découvrir. Les grandes passions, les passions fatales que peint Racine ne sont pas — heureusement pour l'espèce humaine — plus fréquentes que les prodiges de volonté proposés par Corneille. Les Hermiones et les Phèdres n'encombrent pas plus les foyers, ni même les salons, que les Emilies ou les Rodogunes. Et il ne serait pas plus exact de réduire Racine à la peinture des seuls excès passionnels que Corneille à celle des tensions surhumaines de la volonté : une Andromaque, une Bérénice, une Monime, si elles sont profondément déchirées, savent en définitive décider; et si les alternatives chez Corneille sont un peu trop appuyées, ni un Auguste ni un Polyeucte ne sont des personnages tout d'une pièce, exempts de nos troubles et de nos passions.

Ce qui est vrai, c'est qu'il y a chez l'un un sentiment plus tragique de la faiblesse et du péché, et de l'impossibilité de les surmonter sans une grâce surnaturelle (qui expliquent la prédilection d'un Mauriac) et chez l'autre une confiance plus robuste dans le pouvoir de la raison et de la volonté. Mais précisément, en un temps où nous sommes submergés par l'étalage de nos déchéances, ne serait-ce pas une heureuse nouveauté de voir réapparaître dans nos lettres, et plus encore dans nos mœurs, cette notion noble et pudique de l'amour, cette générosité du caractère, cette résolution de ne pas suivre à tout prix les impulsions de l'instinct ou les inventions de l'érotisme, de s'examiner, de se raisonner, même de se vaincre? Ce serait nouveau, certes; serait-ce moins humain, serait-ce moins vrai? On ne pourrait l'assurer qu'à la condition de ne voir de vérité humaine que dans ce qui est proprement déshumanisé.

Il en faut dire autant des choses de la cité. Nous sommes en garde contre les excès et les dangers d'un héroïsme verbal, d'une sonore jactance qui risque de s'achever en catastrophe, mais là non plus ne voyons pas Corneille à travers le seul Horace. La tragédie même qui porte ce nom orchestre tous les sentiments que peut inspirer le patriotisme, et Curiace est, comme Sévère, un caractère singulièrement nuancé. Ne nous hâtons pas, d'ailleurs, de prétendre qu'il ne s'agit dans ces tragédies que d'êtres d'exception. Il n'est pas besoin d'être empereur pour être maître de soi, ni fils d'un roitelet pour aimer la liberté, ni gendre de gouverneur pour se sacrifier à une cause. Comme il n'est pas besoin, d'une façon générale, d'être prince ou princesse, ou de noble extrace, pour penser fermement, délibérer, vouloir, être généreux, être raisonnable, être libre. C'est une des conventions du théâtre classique de n'accorder ces vertus qu'à l'aristocratie du « sang », mais il dépend de nous de transformer cette aristocratie du titre et de la fortune, qui dégénère parfois étrangement, en une aristocratie du mérite, et c'était au fond le vœu du poète (19). Il y aurait à dire,

(19) Se rappeler l'apostrophe de Géronte à Dorante : « Où le sang a

à cet égard, sur l'utilisation des classiques. Pour ce qui est en particulier de Corneille, sans méconnaître qu'il fut un loyal sujet du roi et qu'il a magnifiquement fait parler la majesté royale, on ne serait pas en peine de trouver dans son caractère fier, provincial, un peu sauvage, et dans les pièces ou les personnages pour lesquels il eut le plus d'amitié (20), l'exemple ou la peinture des plus essentielles vertus républicaines. Ce n'est d'ailleurs pas une des moindres raisons qui font qu'on se détourne de lui.

Et pour aller jusqu'au bout, si exigeants que nous soyons sur l'héroïsme et la grandeur, qui ne se mesurent pas à l'éclat de puissance, si résolus que nous nous montrions à accueillir toutes les procédures susceptibles d'écarter les périls, il peut arriver un moment où nous nous trouvions contraints de choisir, si tragique que soit le choix, entre l'abdication et la résistance, dont toutes les modalités ne sont pas épuisées. Si l'on s'arrête à ce dernier parti, si l'on tient que, tout compte fait, la vie ne vaut d'être vécue qu'à la condition d'incarner les valeurs suprêmes qui la dépassent, nous pourrons encore trouver non seulement plaisir, mais profit à Corneille. S'il n'en est pas ainsi, si nous sommes devenus, pour parler comme M. Jean Schlumberger, de trop débiles ombres, laissons errer cette grande ombre dépossédée de sa maison.

GEORGES GUY-GRAND.

manqué, si la vertu l'acquiert, Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd » (*Le Menteur*, V, 3). Se rappeler surtout le rôle de *Don Sanche d'Aragon*, que le grand Condé ne pardonna pas au grand Corneille.

(20) Par exemple *Nicomède*, et les trois pièces romaines, *Sertorius*, *Sophonisbe*, *Othon* que M. Jean Schlumberger nomme avec justice « l'âge d'argent du poète » et qui sont une apologie des libertés républicaines anéanties par le despotisme.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Georges Duhamel : *Défense des Lettres*, Mercure de France. — André Fontaine : *Verlaine homme de lettres*, Delagrave. — Emmanuel Aegerter : *Guillaume Apollinaire et les destins de la poésie*, Editions Haloua. — Henri Barbusse : *Lettres à sa femme, 1914-1917*, Flammarion. — Eugène Marsan : *Pâques 1934 (La réalité de Dieu)*, Le Divan.

Ne nous plaignons pas que la mariée soit trop belle! Dans cette **Défense des Lettres,** l'auteur nous donne plus que le titre ne semble promettre. M. Georges Duhamel est l'homme de beaucoup d'idées; attentif à la réalité de son temps et non moins attentif à la réalité humaine de toujours, il rencontre force questions sur son chemin. Sur chacune d'elles, il sait présenter ou insinuer, avec sa manière à la fois discrète et impérieuse, une vue qui porte toujours sa marque. Mais si M. Georges Duhamel jette un regard rapide et pénétrant sur les questions les plus diverses, il est d'abord et avant tout l'homme qui a choisi une question, qu'il juge la question capitale de notre temps, qu'il reprend sous les formes les plus diverses, et qui est devenue le thème dominant de son esprit et de son cœur; je veux dire le problème de la civilisation. Parler de la crise du Livre, c'est pour lui aborder sous un nouveau biais le problème de la civilisation, de sa vraie nature, des moyens qui la perpétuent et l'enrichissent. Et c'est aussi envisager les menaces qui, de nos jours, se lèvent de toutes parts et lui font courir un risque majeur. En sorte que ce livre modéré de ton est dans ses profondeurs un livre de lucidité et d'angoisse. Les aspects les plus menus et les plus pratiques du problème, M. Georges Duhamel les examine, mais dans l'ensemble quel sentiment d'appréhension! Sans doute il s'abstient des attitudes pathé-

tiques et convulsées; sans doute il rejette les allures du prophète orageux et ravagé, et cependant son livre ne cesse de dire au lecteur : homme de notre temps, accablé de maux entre les hommes de tous les temps, moins que jamais, tu n'as le droit de dormir; peut-être voyons-nous s'ouvrir l'une de ces périodes de malheur sans nom où toute l'œuvre de l'homme risque de sombrer pour longtemps! Que chacun s'occupe donc à conjurer la menace en lui-même! Le combat est d'abord chose à mener par l'individu dans la conduite de sa vie et le gouvernement de son esprit. On voit de quelle manière le combat pour le livre se raccorde dans l'esprit de M. Duhamel au combat pour la civilisation menacée. « Je ne me lasse pas de dire que, dans les conditions actuelles du monde humain, la destinée de notre civilisation est liée à la destinée du livre. »

J'aurais plaisir à signaler tout un monde de remarques capiteuses qui s'enroulent autour du thème central. Il ne faudrait pas que le thème capital du livre fît négliger au lecteur maintes observations de choix sur l'écrivain et sur les lettres. On est heureux de voir jaillir sous la plume de M. Duhamel des jugements d'un haut bon sens et qu'il faut rappeler aux hommes d'une époque qui, entre toutes, est livrée pieds et poings liés au génie de la confusion. Telle est la question que pose à propos des écrivains le mot *servir*. On a tant dit que le moment où nous vivons est assailli de problèmes pratiques urgents et angoissants que beaucoup d'esprits en arrivent à penser que le souci de l'art est pour un écrivain d'aujourd'hui une sorte de péché. On tend à croire que ses qualités de lutteur pour une noble cause définissent la valeur d'un écrivain. Méprisable, l'écrivain qui écoute chanter ses phrases et cède à la tentation de vouloir insérer dans ses mots la caresse futile d'une brise ou le sourire du soleil sur une source! A quoi M. Duhamel répond fort nettement : « Le premier devoir d'un maître est d'exceller dans son art. » Il ajoute avec un peu d'ironie : « les préoccupations techniques ou, si l'on préfère, les soucis du métier, les soins de l'art littéraire ne m'ont pas semblé venir au premier plan dans l'esprit de tous les jeunes écrivains. » Je relève encore ce passage caractéristique : « Un écrivain joue donc à mon

regard sa fonction sociale quand il nous aide à mieux comprendre l'homme et le monde, quand il est vraiment un découvreur, un inventeur, un détecteur, que cette propriété de détection s'exerce immédiatement sur les êtres, les événements, les phénomènes, ou médiatement sur les pensées et les ouvrages d'un homme, d'un peuple, d'une civilisation. » On ne saurait trop insister sur cette évidence : la première manière de servir pour un écrivain réside dans le souci de qualité apporté à la pratique de son art. Il est beau de dire : « La grandeur de l'écrivain tient toute aujourd'hui dans son courage de combattant, dans sa décision à prendre parti, dans son ardeur à faire triompher une cause. » Je veux bien, mais lorsqu'on invoque les enseignements de l'histoire, comme j'aimerais qu'on n'omît point tout à fait dans la contemplation de certaines époques orageuses, voire catastrophiques, le problème de la conservation et de la perte des techniques! Pour l'instant, j'omets bien entendu d'envisager l'opinion, bien plus répandue qu'on ne le croit au fond ténébreux des consciences, que le monde où nous vivons mérite d'être anéanti sans la moindre restriction.

Sur le genre dénommé roman, on écoute parler M. Duhamel avec la plus vive délectation. S'il se détourne visiblement de toutes les excentricités du style, de tout effet provocant, il n'en affirme pas moins que le style est chose qui compte dans le roman. Et par style il entend surtout une certaine qualité musicale. On aimerait citer beaucoup d'heureuses formules :

> La musique d'un style est à mon sens une condition essentielle de son empire sur les âmes. Un bon romancier est d'abord un homme qui connaît certains secrets de la vie. C'est aussi un homme qui, pour dire ce qu'il sait, produit naturellement une musique verbale qui est son signe, et la marque de son génie.

Une musique qui est avant tout « le son d'une âme ».

De façon captivante, M. Duhamel s'applique à définir ce réalisme familier qui est son domaine, cet art qui s'attache avec fermeté à la réalité quotidienne, mais qui est d'abord attention à l'âme, le « seul réalisme véritable » étant « celui de l'âme » ; un réalisme qui, s'installant dans le large courant de la vie, est cependant effort vers la découverte et l'in-

vention, mise à jour, de ce qui se cache sous les apparences immédiatement visibles de tous. J'ai tout particulièrement goûté cette affirmation qu'un roman qui compte recèle toujours de quelque manière un élément authentique de poésie et un élément authentique d'humour.

L'humour, dit M. Duhamel, consiste dans certaines variations de l'éclairage qui permettent de découvrir l'objet sous tous ses aspects, certains de ces aspects pouvant se trouver contradictoires et, par ce fait même, révélateurs...

Le livre est pour M. Duhamel le moyen capital de la civilisation parce qu'il s'adresse à l'homme séparé du troupeau, parce qu'il est un agent de méditation dans la solitude, parce qu'il incite son lecteur au tête-à-tête avec lui-même. Je crois que pour M. Duhamel, le destin de la civilisation et sa qualité même sont liés à l'intensité de vie intérieure qui est donnée à l'homme dans les moments où il s'écarte de la masse des autres hommes. Est-il besoin de dire que le goût du tête-à-tête de l'homme avec lui-même dans la solitude décline en même temps que le goût de la vraie lecture, car le regard hâtif sur les faits divers du journal quotidien et le tête-à-tête avec une page de Montaigne sont choses bien différentes. M. Duhamel vous brosse un tableau très riche de tout ce qui éloigne l'homme moderne de la vraie lecture qui est « la lecture soutenue » d'œuvres riches de suc, cela va sans dire. La matière est vaste! Problèmes de la radio et du cinéma; problèmes des loisirs et de la vie moderne qui exténue l'attention; problèmes de la condition de l'élite et du rôle des libraires; problèmes de la tyrannie des questions politiques et sociales qui dévorent l'homme moderne. Le problème du livre et de la lecture met donc en jeu toute la vie moderne.

Certaines phrases recèlent un accent secret de désespoir :

Il sera bientôt impossible d'imprimer les ouvrages de science, de philosophie et de documentation, faute de lecteurs. Les livres des vieux maîtres de la littérature s'épuisent et ne sont plus réédités car ils le seraient à perte.

Et encore : « Les rares esprits indépendants qui ne désespèrent pas d'entretenir leurs contemporains, sinon des

questions éternelles, du moins de grands problèmes de la science, de l'art, des lettres ou de la philosophie, ne tarderont pas à sentir que ces débats essentiels n'intéressent plus personne. » Admirable ironie : la liberté de pensée conquise après force luttes en arriverait en fin de compte au je m'en fichisme général des hommes en face de la pensée.

J'aurais souhaité que M. Duhamel fît parfois des distinctions plus nettes entre les différentes catégories de livres qui ne subissent pas tous la crise de la même manière et les différentes catégories de lecteurs pour qui le problème se pose de façon diverse. J'écrivais il y a quelques années que le livre négligé entre tous est celui « qui est au service de la volupté de haut style et des problèmes essentiels de l'homme ». La catégorie particulièrement expirante de livres me semblait celle qui s'adresse « à cette partie de l'homme qui commence au delà du technicien, au delà du citoyen, au delà de l'assoiffé de curiosités et de distractions ». Je distinguais soigneusement la « haute volupté » de la soif brouillonne de curiosités et de distractions. Aussi bien, M. Duhamel rencontre ce problème lorsqu'il écrit à la fin de son ouvrage : « l'humanisme contemporain est l'ensemble des notions qui ne semblent pas susceptibles d'application immédiate ». Mais comme par hasard, ce sont pareilles notions dont l'homme moderne ne veut plus se soucier!

J'avoue un souci très particulier pour le sort de certains livres nés d'âmes fort indépendantes, emportées par un esprit audacieux de recherche et dénués de public immédiat. Ces livres qui arrivaient sans bruit et sans écho, à compte d'auteur bien entendu, deviennent de plus en plus une impossibilité. Prix excessifs de l'édition, avoirs personnels des écrivains presque anéantis, ressources du second métier de plus en plus insuffisantes. Tous les ouvrages de Nietzsche ont été publiés à petit nombre et à ses frais en prélevant le prix de l'édition sur la mince pension que lui faisait l'Université de Bâle. En dépit de sa capacité infinie de renoncement, Nietzsche de nos jours aurait été mis en déroute par la vie et n'aurait pu faire imprimer ses livres. J'essayais cependant il y a quelques années de retrouver le chemin de l'optimisme : « Il faut souhaiter, disais-je, qu'un lot d'écrivains de qualité

soient acculés au désespoir. Ce qui compte est au delà du désespoir et le désespoir conduit une âme bien faite à l'indépendance absolue. » Formule excessive d'ailleurs! Quelques écrivains de qualité auront-ils la cruelle énergie d'écrire des livres à l'intention des sables du désert? Le temps est peut-être venu pour cette catégorie de livres et d'écrivains.

§

M. André Fontaine nous a déjà donné des ouvrages fort intéressants sur Verhaeren et sur Rimbaud. Les poètes l'attirent et l'attirent aussi les mystères de la poésie. Il aime s'abandonner aux sortilèges poétiques, mais il aime regarder avec une lucidité extrême l'âme réelle d'un poète et il aime expliquer autant que faire se peut les miracles les plus ensorcelants. En face de la déconcertante réussite de Rimbaud, il a cherché tenacement tout ce qui peut expliquer humainement cette précocité miraculeuse. Dans le mystère de Rimbaud, il a tenu à amincir la part du mystère.

Dans **Verlaine homme de lettres**, dit-il, comme dans *Génie de Rimbaud*, j'ai voulu appliquer strictement la méthode scientifique, quelles que fussent mes préférences littéraires et morales, à l'étude de deux extraordinaires poètes qui exercent sur la génération actuelle une influence sans cesse grandissante. Rationaliste j'ai été, rationaliste je reste parce que toute recherche historique et critique de ce nom suppose le rationalisme à sa base...

M. Fontaine a pu consulter une correspondance échangée en 1875 entre Verlaine et Delahaye au sujet de Rimbaud « d'où il ressort que ces deux amis devenus plus tard enthousiastes de l'auteur d'*Une Saison en enfer* le tournèrent alors en dérision et le considérèrent comme un fou destiné à être enfermé un jour ou l'autre ». Il est regrettable que M. Fontaine n'ait pu utiliser que « partiellement » cette curieuse correspondance. On ne s'étonnera pas de l'étonnement éprouvé par M. Fontaine en face du singulier caractère de Verlaine. A sa manière propre, il accuse la bizarre dualité de Verlaine. M. Porché a montré dans la vie de l'homme l'ange étrangement allié au pourceau. M. Fontaine montre dans la carrière du poète l'authentique poète lyrique allié non moins bizarrement à un homme de lettres plein de roublardises et

de roueries. Il va même, grands dieux! jusqu'à souligner force manœuvres de Verlaine qu'il convient de mettre sous le vocable de la stratégie littéraire! « Pourquoi fermer les yeux, dit-il, sur son ambition, sur son habileté à défendre ses intérêts, sur la sûreté (et parfois la maladresse) de ses manœuvres dans le milieu littéraire? » M. Fontaine étudie de près les années scolaires de Verlaine, il confronte les résultats de ses recherches aux témoignages du poète et il finit par écrire : « S'étant vanté à tort d'être un cancre, il s'est vanté contradictoirement et non moins à tort d'un génie par trop précoce. »

Sur la sincérité poétique de Verlaine si vantée par force admirateurs, M. Fontaine est amené dans certains cas à de très sérieuses réserves. Voilà ce qui nous vaut de fines et perspicaces remarques sur ce qu'on appelle sincérité dans les arts. Il arrive à M. Fontaine de substituer au compliment de sincérité parfaite adressé à Verlaine celui d'une louange à l'habileté technique qui consiste dans « la parfaite convenance de la musique du vers au sentiment, éprouvé ou non de façon profonde, qu'il lui a plu d'exprimer ».

Lorsqu'il examine *le Voyage en France par un Français*, M. Fontaine se voit contraint de penser que Verlaine s'est appliqué sciemment à un travail alimentaire où il a cherché à se mettre au niveau du lecteur de dernière catégorie. Toutes les volte-face de Verlaine à l'égard des Parnassiens et des symbolistes, M. Fontaine n'y voit pas toujours qu'ingénuité, inconscience et fantaisie. Il discerne une part de manœuvres où ne manquent point les roueries. Le *Voyage en France* mis à part, M. Fontaine convient cependant que, en dépit des gestes où le poussent le désir et le besoin d'argent, Verlaine songe à la qualité littéraire de ses œuvres : « Il n'a jamais traité que les sujets qu'il a lui-même choisis, et il les a traités en artiste, selon son goût, non celui qu'il suppose à la clientèle. » Mon dieu, voilà une réserve qui, à elle seule, est déjà chose qui compte et beaucoup! « Mais, ajoute aussitôt M. Fontaine, que la préoccupation alimentaire ait été absente de la composition de ses œuvres, quelles qu'elles fussent, dès qu'il eut son entrée dans les revues et un compte chez son éditeur, je ne crois pas qu'on puisse le soutenir impar-

tialement. » Et M. Fontaine d'aller jusqu'à dire que parfois Verlaine « en arrive aux procédés les moins défendables ».

Tout ce côté de Verlaine homme de lettres : manœuvres en vue du gain, tentatives diverses pour raccrocher la clientèle, M. Fontaine prétend qu'il faut le connaître pour « pénétrer le mystère de sa production littéraire, mystère singulièrement compliqué, mais tout à fait incompréhensible si on n'arrive pas à ces tristes précisions ». J'ai apprécié tout particulièrement dans ce livre le commentaire très pénétrant sur le fameux sonnet : « L'espoir luit comme un brin de paille » et aussi d'ingénieuses considérations sur la virtuosité technique de Verlaine (p. 131-132-133). Peut-être manque-t-il à ce livre perspicace et pénétrant de nous replacer suffisamment dans l'atmosphère cruelle de la vie de Verlaine qui par sa faute, celle des circonstances et celle de son destin, fut un pauvre homme aux abois qui se débattait gauchement sous le poids d'une condition effroyable. Alors, tout bien pesé, on ne songe plus qu'à lui être reconnaissant de ses meilleurs poèmes.

C'est un hommage fervent et pertinent que M. Emmanuel Aegerter rend à Guillaume Apollinaire : **Guillaume Apollinaire et les destins de la Poésie.** On ne peut souhaiter une étude plus lumineuse et plus compréhensive sur les principes et la poésie de celui dont Philippe Soupault a dit : « La vie, grâce à lui, n'était pas plate. » M. Aegerter nous donne une mise au point fort satisfaisante des rapports entre l'art de Guillaume Apollinaire et la peinture cubiste que M. Maurice Raynal nomma « une géométrie lyrique ».

Cette dissociation des éléments, nous dit M. Aegerter, fut certainement pour lui un trait de lumière. Le regroupement dans l'espace des éléments libérés, réalisé par le choix du peintre désireux de ne conserver que l'essentiel des choses, mais de le porter par ce regroupement à sa plus haute puissance d'expression, voilà ce qui frappa Guillaume Apollinaire. Dès ce moment, il s'éprit de cette idée, qui est davantage d'un peintre que d'un poète, que ce sont les artistes, les écrivains qui ont tiré du chaos une vision cohérente du monde et qui l'ont imposée. Le poète est un voyant, disait Rimbaud, c'est plus encore : un voyant qui impose sa vision aux hommes, à tous ceux qui n'ont ni la vigueur ni le temps ni peut-être le désir de coordonner les disparates et de donner un sens, un visage, un lien

aux forces élémentaires. Le cubisme révélait ainsi à Guillaume Apollinaire que la poésie ne doit pas être un art d'imitation, ne peut pas se proposer seulement d'exprimer le monde en l'embellissant, mais qu'elle doit être création... Le poète est celui qui s'exténue à modeler, à harmoniser, à colorer le monde toujours prêt sans lui à s'écrouler dans une confusion terne et morne. S'il veut renouveler la vision présente de l'Univers, le poète doit supprimer la logique qui présida jadis à l'aménagement des apparences. Il doit se passer de logique, ou découvrir une logique nouvelle.

Le parallèle entre les conceptions d'Apollinaire et celle des surréalistes n'est pas moins lumineux et perspicace. Un petit livre à lire avec attention.

Le recueil des **Lettres de Henri Barbusse à sa femme 1914-1917** est riche et souvent émouvant. On voit au jour le jour l'auteur du *Feu* accumuler les matériaux pour son grand livre, parmi les épreuves, la fatigue et les dégoûts. La lettre du 14 mai 1905 est vraiment saisissante où l'on voit le régiment de Barbusse chargé de creuser une tranchée en pleine nuit, dans une plaine de boue, alors que l'artillerie tonne avec acharnement des deux côtés, alors que les fusées composent un feu d'artifice infernal. Ces lettres, dans l'ensemble, entremêlent curieusement l'horrible et le familier.

C'était un esprit délicat et sensible que cet Eugène Marsan dont on nous donne un écrit posthume intitulé **Pâques 1934 (La réalité de Dieu)**. D'après cette brochure, on peut voir à quel point cet esprit élégant, très discret sur lui-même, peu porté à l'épanchement, possédait une sensibilité secrète, anxieuse devant le monde et son mystère. On voit cet esprit parti d'une impossibilité de croire « à la réalité de Dieu » caresser finalement l'idée d'une « éventuelle réalité de Dieu... » Le ton de secret frémissement révèle à lui seul la qualité d'une âme!

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Jules Romains : *L'Homme Blanc*, Flammarion.

C'est une tentative d'épopée rénovée que dans **l'Homme Blanc** nous apporte Jules Romains. A-t-il réussi? Sans doute, et selon ses desseins, je pense. Totalement? J'aimerais le

penser, car j'ai pour sa sagesse et son élan de poète une sympathie ancienne et fidèle. Je me souviens sans cesse avec une joie égale des morceaux grandioses ou, selon le cas, ardents, d'*Odes et Prières,* du *Voyage des Amants,* de l'*Etre en marche,* même, quoique souvent corrompus par une présence trop sensible de système, des passages les plus saisissants de *la Vie unanime.* Lorsqu'il écrit, par exemple :

Belles villes du matin, plus claires que l'eau du ciel,
Plus vives, chantant plus dru que l'eau qui sort de la roche,
Çà et là vous fleurissez sur un doux pli de l'Europe.
Un fleuve tordu circule entre vos palais baroques.
Des avenues gazonnées divisent les quartiers neufs.
Le marronnier de quinze ans suit les tilleuls centenaires.
Un carrefour laure au loin des trottoirs jeunes et nus.
Et sous la grappe de fruits qui pend au beau lampadaire,
De ses mains gantées de blanc, le casque blanc sur la tête,
Un policier cambré conduit la rue comme un orchestre...

il faudrait qu'on s'avouât aveugle et sourd à toute possibilité d'évocation lyrique, pour ne pas voir, pour ne pas sentir cette image ordonnée, précise et d'une couleur moderne si juste, pour ne pas s'enchanter de cette harmonie incantatoire. Et qu'on l'entende bien, je me suis arrêté, presque au hasard, à cet exemple, mais j'eusse pu élire n'importe où, au courant des cent quarante pages de ce poème, parmi les cinq chants qu'il comporte, après le prélude et y compris l'hymne en conclusion, de fort équivalentes beautés. Jules Romains ne procède pas par éclats, il sait où il marche, se maîtrise de propos délibéré, et procède d'allure égale sur le terrain qu'il se propose . Tout y est matériel ou réalisé en vision; tout y est souffle harmonieux, ou symphonie, et « toujours de la musique ». Ainsi les conditions fondamentales d'une réalisation poétique sont, d'un bout à l'autre du poème, parfaitement assurées. Je reprends, je relis. Ma joie n'est pas amoindrie, et pourtant, pourtant, il s'insinue en mon plaisir une sorte grêle d'inquiétude, quelque chose d'indéfini qui me fait perplexe : ma satisfaction, en un mot, n'est pas comblée. Pourquoi? Je l'ai longtemps cherché. D'une très pénétrante et sagace *Préface* Jules Romains fait précéder son poème, ou

recueil, c'est là que je découvrirai sans doute l'élément indice de ce qui justifie mes craintes. L'on voit, y ai-je lu, « des artistes caresser le rêve d'un art décidément affranchi, qui n'accepterait plus de règles extérieures au génie de l'artiste et capables de présenter une résistance quelconque aux caprices de l'inspiration ». Jules Romains, et avec lui j'insiste, dit bien : « *caresser le rêve...* » et c'est un rêve, mais forcément irréalisable, parce qu'il va à l'encontre de ce qui est, sinon tout l'essentiel, un élément essentiel de l'art. Il y a dans la pierre lorsque la pénètre de sa pensée l'architecte ou le sculpteur, une résistance de la matière, que l'artiste ne peut songer à éluder. Cela est si vrai, on le sait, que Michel-Ange, dans le plus fameux de ses admirables sonnets, voit d'avance que la figure ou le groupe qu'il conçoit s'y trouve enclos et inscrit; il dégage du bloc, c'est sa fonction ardue, pénible, hasardeuse et glorieuse, cette figure ou ce groupe; pour cela il faudra bien qu'il s'assujettisse aux exigences propres à la matière. Mais ce n'est pas pour lui une servitude, loin de là; c'est une découverte, une délivrance due à la révélation parfois inconsciente, et dont il se soucie peu, que la volonté de la pierre et le songe que le tailleur d'image porte en son cerveau et en son cœur, d'avance, coïncident; il s'agit de libérer le bloc d'un surplus où sa volonté étouffe, contrainte. Que l'effort soit considérable, à peu près surhumain, à coup sûr, et l'accomplir sans défaillance, dans la parfaite, l'exacte communion du dessein de la pierre et du désir de l'artiste est bien, je pense, ce qui constitue le génie. Transportons-nous dans un domaine strictement intellectuel; le conflit sera le même. Le code, plus ou moins justifié ou intangible des lois que la tradition a imposées à l'existence d'un poème, provient assurément d'une convention acceptée et reconnue nécessaire à l'expérience par des générations. Une convention peut être abolie et tomber dans l'oubli; un élément essentiel s'est effondré, l'art n'existe plus, puisque, nous l'avons vu, pour exister il est indispensable que la résistance d'une matière, véritable ou imaginaire, il n'importe pas, accepte, en y coïncidant exactement, le vouloir caché du cerveau humain. Si le cerveau humain ne se hausse à aucun vouloir, la pierre qui circonscrit une image ne sera pas cette image; mais aussi si

la pierre est absente, le cerveau humain aura beau vouloir, ses velléités inexprimées ne prendront pas d'existence réelle. Dans l'un comme dans l'autre cas, il n'y aura pas d'art, ni réalisé, ni réalisable. Or, c'est contre cette affirmation que prétendent s'élever les artistes qui, au dire de Jules Romains, « caressent le rêve d'un art décidément affranchi, qui n'accepterait plus de règles extérieures au génie de l'artiste et capables de présenter une résistance quelconque aux caprices de l'inspiration. » L'inspiration, à vrai dire, n'a pas de *caprices;* elle rencontre ou découvre des « occasions », les coïncidences dont je parlais plus haut, elle s'en saisit, elle se les assimile, ou bien elle les rejette et passe. C'est tout. Mais on ne crée pas un art qui ne rencontre pas de résistance. La création doit, prétend-on, être joie : oui, et sans doute une joie qui soit d'autant plus complète et haute qu'elle a maîtrisé plus de résistances, qu'elle a vaincu plus de résistances, et que cette lutte contre la résistance a été rude à l'intérieur du débat humain contre la matière, et longue et douloureuse.

Une joie n'est pas un plaisir facile qui, né avec aisance, s'évanouit et finit de même. La force et la durée d'une joie dépend de la force profonde, secrète ou non, de la douleur qu'on a subie à la conquérir. Comme incline à le penser Jules Romains en ce qui concerne la poésie moderne : « Après le prodigieux surmenage que les romantiques, Hugo surtout, avaient fait subir au vers traditionnel — en le modifiant à peine dans sa structure — il était trop compréhensible qu'on fût las chez nous de la prosodie classique, et impatient de s'en débarrasser, avant même d'avoir bien examiné par quoi on la remplacerait. La naissance du vers libre avait quelque chose d'inévitable... » J'accepte, sans contester rien, cette appréciation; mais je crois qu'il a été sage, peu à peu, d'arriver à comprendre que le vers libre, avec son charme parfois certain, ne constituait qu'un jeu d'exception, et ne remplissait qu'en partie les conditions foncières d'un poème entièrement réalisé. Pourquoi? Parce que pour le parfait artiste, ce qu'on appelle difficulté à vaincre n'est pas, ne saurait être une difficulté, surtout pas une difficulté invincible ou nuisible, et que, si difficulté il y a, ce ne saurait être qu'une difficulté plus qu'utile, plus que nécessaire, vitale et indispen-

sable. Je ne prétends pas que, à la longue, certaines règles ne se soient, ou pour un temps ou à jamais, usées, qu'il n'y en ait pas qui soient mal établies, purement factices, et bonnes à réformer; mais avec quelle prudence! Car il ne suffit pas qu'on soit las de la prosodie classique à la suite d'un surmenage que lui ont fait subir certains très hauts et savants ou très subtils poètes — il s'agit de se servir de l'instrument qu'ils nous ont légué, à notre tour, selon nos possibilités, de le plier, s'il est en nous, à de nouveaux usages, et en tous cas, de ne pas nous dérober aux difficultés accrues d'un métier qui est, doit rester — ou notre art disparaîtra — ce qu'il fut toujours, difficultés moindres ou accrues — l'expression puissante ou la plus délicate de nos impressions ou de nos songes, adaptée au rythme universel et conçue en images. Les vers de Jules Romains, solides et pleins, isolément, sont presque partout de sonorité et de couleur, mais, à cause d'une continuelle incertitude où l'on est tenu sur leur longueur, variant de 13 à 14 syllabes, alors même qu'on élide les *e* dits muets, et l'insistance à faire seulement allusion à la rime disparue, atténuée en assonance, en contre-assonance et en contre-rimes, l'exceptionnel, en vue d'effets passagers ou secondaires, se substitue à la règle primordiale; les yeux, les oreilles sont souvent surpris agréablement ou parfois déconcertés; il manque à l'effet à produire un centre d'apaisement ou de consentement auquel les lecteurs adhèrent, fût-ce par tradition et convenance; un fond certain, indiscutable, continu.

Me suis-je fait comprendre? Je n'entends pas faire le procès des moyens mis en œuvre par Jules Romains. Au contraire; j'admire sa franchise, sa netteté, la sûreté de son faire; simplement je redoute que, à abandonner toujours et dans une mesure constante les ressources admises universellement et, malgré l'abus qu'en ont pu faire plusieurs, inépuisables, il perde à la longue plus qu'il ne gagne. C'est un problème que je lui soumets, bien sûr que, s'il juge intéressant de s'y attacher, sa solution ne pourra être que la meilleure et qui convienne à son génie propre : il se peut, à mon âge, enchaîné à des habitudes invétérées, que j'aie tort, tout au moins en ce qui concerne l'attitude de certains de mes puînés. En tous

cas, si je leur soumets de tels scrupules, c'est que j'estime haut leur art; Jules Romains me comprendra.

Tout ce détour ne m'éloigne pas de mon propos. Je signale rapidement la construction solide, large et belle de *l'Homme Blanc,* envisagé et conduit depuis sa première apparition, horde de cavaliers nomades s'établissant parmi les roches, dans les vallées, au bord de la mer, se développant d'âge en âge, et, toujours le même, raffiné de plus en plus, poli par la culture, s'adaptant aux recherches qu'on appelle modernes et préparant l'avenir ou cherchant aussi à se soustraire à ses rigueurs redoutées. Et toujours à travers le tumulte industrieux de nos civilisations, le rappel de l'ancêtre et des temps primitifs :

> Homme blanc, souviens-toi de toi-même!
> Homme blanc, reprends-toi sur le monde;
> Rattrape ton sang qui se dérobe...
> . . . .
> Ressaisis ta lignée dans l'écheveau des peuples vils;
> Réveille un dieu dormant dessous la pierre la plus vieille.

La tâche de la race blanche est d'appeler à elle les autres races, de communier en une seule, indivisible humanité, et, reprenant les rêves immémoriaux et le grand songe hugolien, auquel nul n'oserait ne pas souscrire pour peu qu'il soit réalisable, de se joindre, tous les hommes, et de s'exalter aux bienfaits de la République Universelle. Mais, Jules Romains s'étonnera-t-il que je m'en étonne? il ranime les espérances périmées lorsque, par exemple, pour accomplir son magistral espoir, il a recours au dévouement, absolu, je l'admets et l'admire, de l'instituteur primaire, du maître d'école.

Malgré les faiblesses que je signale, l'œuvre de Jules Romains est noble, grande, solide, pleine d'élans magnanimes, et animée d'intentions humaines, plus que louables, à désirer fervemment, si les hommes étaient capables de s'émouvoir d'une idée généreuse, sans arrière-pensée, et convaincus qu'ils rejoindraient, en la réalisant, leur vrai destin. Après Hugo, Verhaeren, Whitman, René Ghil, quelques autres encore, puisse, en cela, Jules Romains avoir été le bon prophète, en même temps que le poète qu'on aime, excellent.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

André Fraigneau : *Camp volant*, Gallimard. — André Corthis : *La chouette écartelée*, A. Fayard et Cie. — Henry Champly : *La Bolchaïa (La grande)*, Tallandier. — Frédéric Urmatt : *La damnation de Georges Bruckner*, Grasset. — Paul de Courlande : *Le nid de vautours*, Denoël et Steele. — George André-Cuel : *L'amant passager*. Editions de France. — Luce Laurand : *Ma sœur Isabelle*, Editions Jean Crès. — Mémento.

Nous retrouvons le héros de *L'irrésistible*, Guillaume Francœur, dans le nouveau récit de M. André Fraigneau : **Camp volant.** Ce titre, M. Fraigneau prend soin de le dire, est celui d'un des premiers tableaux de Watteau. Je connais une reproduction de cette œuvre charmante où s'exprime, déjà, l'esprit de *L'Embarquement*. Au lieu d'une nef de rêve sur la mer, à l'arrière-plan, comme dans la toile célèbre, une marmite est, ici, sur le feu, au premier plan; et le cuisinier qui s'essuie les mains à son tablier, auprès de filles ou de femmes de cuisine, avec leur moutard, ressemble étrangement au Gilles du Louvre... On soupçonne, par là, le ton du livre de M. Fraigneau, réaliste, malicieux et poétique. Il est peu guerrier, ce livre, presque même pas *militaire* (par la trivialité des détails), quoique les protagonistes en soient des « bleus ». On n'y fait pas l'exercice, on n'y manie pas le fusil, et l'on y enseigne encore moins la théorie. Cela se passe au moment de l'occupation française en Rhénanie; et l'on n'y voit presque pas d'Allemands ni d'Allemandes... Qu'y trouve-t-on, mon Dieu? L'évocation d'une sorte de vie provinciale, vers la fin, et partout, surtout, Guillaume Francœur, qui tire la carotte ou plutôt qui « tire au flanc » et nous révèle, sous mille facettes, son aimable caractère — assez difficile. Ce jeune homme était le moins fait pour la vie en troupeau, nous nous en doutions. Parce qu'il aime la bonne compagnie, d'abord, où les rapports entre hommes sont le contraire de ceux d'une « compagnie »; parce qu'il aime à séduire, ensuite, et à déplaire quand cela lui chante. Or, les sautes d'humeur et les fantaisies sont interdites à qui n'est plus, parmi des unités anonymes, qu'un numéro... Aussi, *Camp Volant* est-il une satire, celle qu'un individualiste pouvait composer contre une des formes de la vulgarité des hommes et de leur lâcheté quand ils sont la foule. Tout devient prétexte à irritation, froissement, déception, pour Francœur, parmi ces garçons,

parfois gentils, pris séparément, mais qui font ensemble figure de plats conformistes. Son initiative lui avait permis d'entrer dans un rôle assez agréable, au début : il avait pris un pauvre bougre sous sa protection; mais il n'a plus guère, bientôt, l'occasion d'exercer sa sensibilité qu'à l'infirmerie, contre son gré, par la suite. Il est amené, de surcroît, à mentir à un brave homme de capitaine, aux yeux de qui il fait miroiter de fallacieuses relations pour se soustraire aux corvées. Il se méprise un peu de cette fourberie; il souffre surtout de se sentir inutile, et de ne pouvoir faire usage de ses dons. Tout cela est très fin, très délicat dans sa juvénilité — assez narcissien; mais sans béate complaisance envers soi-même, sans âpreté, non plus, dans la satire. J'ai trouvé le style de *Camp Volant* singulièrement en progrès sur celui de *l'Irrésistible*, c'est-à-dire allégé ou épuré. M. Fraigneau se dégage des influences qui étaient visibles dans son premier roman, et s'il s'accuse encore un tantinet précieux, c'est d'une façon qui lui est plus personnelle, avec une pointe agressive, parfois rageuse même; lyriquement aussi, en se gardant de toute affectation de virtuosité.

La victime d'un monde décadent... Ofelia de Posadas y Bara est cela, dont Mme André Corthis narre la dramatique aventure dans **La Chouette écartelée.** Cette chouette est symbolique. C'est, d'ailleurs, en voyant l'oiseau cloué sur un arbre, dans la propriété d'un jeune homme avec qui elle pourrait être heureuse, que l'énigmatique jeune fille se décide à écrire sa confession à l'adresse d'un ruffian qui lui fait la cour — mais pour la brûler aussitôt achevée... Noble de naissance, elle était pieuse, comme une vraie fille d'Espagne; elle a assisté aux premières convulsions qui ont secoué son pays, et le désordre des idées l'a préparée au crime que la sensualité lui a fait commettre : la dénonciation d'un innocent pour sauver la vie au révolutionnaire qui l'a conquise brutalement, violentée dans sa conscience, sinon violée dans son corps... De si brusques, de si complets retournements sont-ils possibles? Je le crois, et que rien ne se révèle plus contagieux que la folie qui s'empare des peuples aux heures de crise. La civilisation est un fruit, qui demande longtemps pour mûrir, mais que le contact de la corruption a tôt fait de gâter.

Mme André Corthis s'ingénie, d'ailleurs, à déceler les causes qui, dès l'enfance, ont préparé le terrain à la faute chez son héroïne. Elle nous montre la persistance de scrupules dans cette âme défaite; un discernement égal au mépris qui la détermine à s'enfoncer dans la honte... Réfugiée en France, elle rentrera dans sa patrie, pour achever de se perdre. Mme André Corthis a écrit son roman avant le déchaînement de la guerre civile proprement dite. A cet égard, il est prophétique. Les événements n'ont que trop justifié l'horreur qu'il fait pressentir. *La Chouette écartelée*, ce titre pourrait s'appliquer à l'Espagne tout entière. Rappelez-vous le poème de Victor Hugo, sur l'oiseau qu'il compare au Christ. La patrie du Cid, qui *fixa*, absorba l'invasion arabe, ne se sacrifie-t-elle pas pour le salut du monde, encore une fois?...

Un récit, brûlant comme glace, tel est **La Bolchaïa** (« La Grande ») par M. Henry Champly, récit dont l'action se déroule en Russie d'Asie. Nous sommes au temps où l'amiral Koltchak essayait de libérer l'ancien empire des tsars de la tyrannie bolchevique. Un sergent français, Antoine Heyrieux, Cévenol et protestant, qui a conservé, dans son cœur, la pureté des premiers chrétiens, et fait partie de la mission française, arrache à la mort une épave de la Révolution. C'est une créature admirable qu'exploite et bat comme plâtre un odieux Kirghiz. Heyrieux croit de son devoir de la sauver moralement, après lui avoir conservé la vie. A la vérité, il l'aime. Mais c'est une grande dame russe. Au rebours de l'héroïne de Mme André Corthis, celle-ci est reprise par l'esprit de caste, la tradition, les préjugés. Elle abandonne, bientôt, le plébéien, après lui avoir donné l'illusion — sans perfidie, d'ailleurs — qu'une union durable était entre eux possible... Une fatalité implacable pèse sur le roman de M. Champly, grand connaisseur de l'âme orientale, et qui accuse plus, ici, il me semble, l'irréductible incompatibilité des âmes que celle des conditions sociales ou des opinions — en dépit de Napoléon qui voyait dans la politique la figure même de la fatalité des anciens. La narration de *La Bolchaïa* est nerveuse, dramatique, un peu négligée de forme, peut-être, mais très évocatrice de la steppe sibérienne, très compréhensive du génie slave.

« Roman conjugal? Roman d'une conscience protestante? » se demande le prière d'insérer qui accompagne **La Damnation de Georges Bruckner,** le roman de M. Frédéric Ulmatt. Roman psychanalytique, dirai-je, puisque c'est un cas de refoulement qui en fait le thème. Faute d'avoir su libérer Janine Meyronnet, devenue sa femme, des images qui troublèrent son adolescence, Georges Bruckner aggrave la répugnance que la sensualité inspire à cette malheureuse obsédée. Comme le complexe d'Œdipe est complexe! Car, enfin, l'affection malsaine de son père — personnage assez répugnant au physique comme au moral — les gestes louches dont il souligna son incestueuse convoitise, n'ont inspiré que répulsion à Janine. N'importe, ils ont fait impression sur elle, éveillé en elle de troubles échos... L'homme s'impose plus à la femme qu'il ne la séduit... Pauvre Georges! Il est venu trop tard, et n'a pas su dissiper les fantômes. Un maladroit, un ignorant; on le plaint et Janine irrite. Les sentiments qu'éprouve le lecteur sont à porter à l'actif de l'art de M. Ulmatt. Art cruel, complaisant à la morbidité, sans doute, mais incontestable.

L'observation ni la couleur ne font défaut au roman de M. Paul de Courlande : **Le nid de vautours,** qui évoque un implacable industriel — un directeur d'usine pour préciser — dans le cadre de la terre basquaise. La dureté de cet homme, tendu vers la réussite, et qui sacrifie tout à son orgueil, s'enveloppe, comme d'un luxe, du mensonge de la philanthropie. La poésie? L'amour? Fariboles, pour ce réaliste. Mais les désastres accumulés sur ses pas, il entreverra Dieu, à l'instant de mourir, frappé d'apoplexie. M. de Courlande est réaliste, si une haute pensée l'inspire. On souhaiterait, seulement, plus de variété, de plus nerveuses cassures à sa phrase, un peu monotone, mais dont de vains enjolivements n'affadissent pas, du moins, la fermeté.

Le sujet de **L'Amant passager** est piquant. Il y est question, en effet, d'un homme qui, pour mieux jouir, en égoïste, de ses sensations fugitives, a élu domicile sur un paquebot. Il séduit une femme, à chaque voyage, entre le Havre et New-York. A-t-il le temps d'apprécier, de savourer ses conquêtes? Question oiseuse; et qu'il ne se pose pas. Aussi bien,

la psychologie du personnage est-elle assez superficielle — décorative. M. George André-Cuel a corsé son récit d'un crime dont on ne découvre l'auteur qu'au moment où le navire, qui porte don Juan, arrive au port...

Ma sœur Isabelle est la suite de *Fils d'or*, le joli roman que publia, naguère, Mme Luce Laurand. Nous y retrouvons, en effet, Aliette et Isabelle, les charmantes héroïnes dont nous avions vu la grâce s'épanouir avec la jeunesse. Pauvre Isabelle dont une « imprudence » a compromis le bonheur! Ce sera la tâche délicate d'Aliette de la protéger, de la guider, tant qu'elle n'aura pas « refait sa vie ». L'attrait de ce récit, assez proche de ceux de Mme Michel Davet, c'est de mêler quelque chose de féerique à la réalité la plus humble.

Mémento. — Les romans continuent de foisonner, nonobstant la crise du livre. Les uns font tort aux autres; et si diligent soit-on, on ne peut leur consacrer à tous une notice dans les limites restreintes de chroniques bi-mensuelles. Je mentionnerai, cependant, pour aujourd'hui : *Tortusson*, par M. Jean Mariabère (Le Rouge et le Noir), sorte d'examen moral et d'éducation sentimentale, pleins de probité, d'un jeune homme qui fut un enfant, pendant la guerre; *Provence, climat de bonheur* (Albert Messein), par Mme Anne Brandal, histoire émue, dont l'héroïne se veut insensible, mais qui révèle heureusement son vrai visage sous le masque qu'elle avait pris; *Dominica, fille du Danube*, enfin, par M. Louis-Charles Royer, (Les Editions de France) qui nous fait faire, en Roumanie, une promenade sentimentale, pittoresquement accidentée.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Electre, deux actes de J. Giraudoux au Théâtre de l'Athénée. — A propos des *Fausses Confidences*. — *Faust*, tableaux et un prologue de M. Ed. Fleg, d'après Gœthe, au Théâtre Montparnasse.

Si quelque revue avait dédié, comme c'était récemment encore la mode, un numéro exceptionnel à Jean Giraudoux et que l'on m'eût fait l'honneur de solliciter ma collaboration, l'étude que j'eusse écrite en cette occasion aurait eu pour titre : « L'usage du mot *Mot* chez cet auteur. »

Je ne serais pas surpris que, dans son lexique extrêmement copieux, le mot *mot* fût celui qui se montre le plus usité. Je viens d'ouvrir deux ou trois de ses pièces au hasard. Voici

ce qu'en moins de cinq minutes, j'ai pu relever : *Après le mot appréhension, toujours. — Jamais le mot neige n'a touché en France autant de neige qu'au Canada. — Vous comprendrez les mots archétype, les mots idée force, le mot ombilic. — Il y a, dans tes conversations les plus graves, des mots du vocabulaire infernal. — N'employez pas vous-même ce mot stupide : il n'y a point de fantôme. — Il peut n'avoir aucune occasion de prononcer les mots obélisque et pyramides.* Et je n'ai pas eu l'impression d'avoir réalisé toute la récolte qui eût été possible si j'avais prolongé mes recherches.

Que conclure de cela? Que les mots ont pour Giraudoux une réalité qu'ils n'ont pas pour tous les hommes et qu'au contraire de tant d'autres qui les poursuivent difficilement pour exprimer leurs idées, ils s'offrent à lui comme des fleurs diverses ou comme des papillons varicolores qui excitent heureusement sa machine intellectuelle. Ils lui font apercevoir, entre les notions qu'ils représentent, des liaisons imprévues, sinon hasardeuses. Il les aime pour leur forme, pour leur son, pour leur poids, pour ce qu'ils disent et ce qu'ils voilent. Il les cherche, les choie, les caresse, les fait chatoyer, il les pèse, les allège, se grise de leur musique, nous en grise nous-mêmes, mais quelquefois nous égare dans les lacets par lesquels il noue leurs rapports. On croirait qu'entre ses mains le mot se sépare de l'idée pour mener son existence propre. Ce qu'il voit par exemple dans la neige, c'est le mot par où elle se désigne; il le prive de son universalité, estime qu'il ne signifie pas la même chose, selon qu'il y a plus ou moins de neige. Si son humeur le veut aujourd'hui, il prétendra que le mot *neige* n'a tout son sens qu'au Canada où il y en a tant. Demain, il soutiendra qu'au contraire il a plus de vertu sous les Tropiques où on la rêve plus qu'on ne la connaît et où par conséquent le mot a une valeur de songe ou d'allusion abstraite. Mais il ne consent pas que sous toutes les latitudes le mot *neige* soit identique à lui-même comme un chiffre. Tandis que le mot et sa signification s'efforcent à demeurer joints comme les éléments d'un atome, il s'efforce, lui, à les dissocier. Or, il y réussit, et c'est ce qui est grave, car on n'oblige pas impunément les mots à divorcer avec les idées. Ils se mettent aussitôt à leur faire toute sorte d'espiègleries (Jean

Paulhan en a dénombré une grande variété dans une série d'ouvrages présents à toutes les mémoires), et il s'ensuit parfois que la pensée s'évapore et que l'intelligibilité se perd. C'est ce que l'on pourrait appeler les méfaits du verbalisme.

Jamais on ne les a vus ravager si cruellement une œuvre que la tragédie d'**Electre**, que Jean Giraudoux a fait représenter chez Jouvet en mai dernier. Je ne saurais le prouver au moyen de citations, n'ayant pas eu le texte en mains, et ne l'ayant entendue qu'une fois, ce qui est insuffisant pour en retenir de mémoire quelques fragments. Assurément cette unique audition permettait de saisir souvent au vol de ces beautés saisissantes qui ne sont jamais absentes de ce que compose ce grand écrivain, mais jamais ses idées ne parurent mises en fuite plus nettement par les mots. A peine les pouvait-on saisir. Il a fallu des pages de gloses pour que la pensée directrice de l'œuvre apparût avec évidence. On peut la résumer en disant qu'il ne faut pas réveiller les vieilles affaires qui peuvent empoisonner l'atmosphère d'un royaume. On ne doit pas réviser l'affaire Agamemnon. Il est utile d'éviter la vérité en marche et, quand les esprits sont apaisés, il n'est pas indiqué de les ranimer en élucidant la mort des conseillers qui en rencontrèrent une violente. L'Electre de Giraudoux se comporte au rebours. Périsse Argos plutôt que ne soit vengé le meurtre de son père! Oui certes. Et c'est précisément à cause de cette farouche exigence de l'absolu que l'on ne peut se défendre d'aimer quand même cette singulière créature, vibrante et prolixe.

§

Quelques personnes ont bien voulu remarquer ce que j'ai dit le 1er mai dernier sur **les Fausses Confidences.** Je ne suis pas suffisamment versé dans la question Marivaux pour savoir qu'il y avait là une réelle nouveauté. A supposer qu'il y en ait eu, je crois devoir signaler que, dans le temps où je formulais ces réflexions, elles venaient à l'esprit de Mme Marie-Jeanne Durry, la savante historienne de Chateaubriand, dont nos lecteurs se souviennent d'avoir lu ici-même de remarquables pages sur le poème en prose. Les idées sont

dans l'air, comme dit l'autre, et l'on n'est jamais seul à penser ce que l'on pense. Heureusement!

J'ai eu avec Mme Durry, sur le sujet qui nous intéresse, de nombreuses conversations qui n'ont pas manqué de confirmer ma manière de voir. Elle prépare en ce moment sur l'auteur du *Jeu de l'Amour et du Hasard*, un ouvrage où l'on verra présenté, avec la science rigoureuse et démonstrative où elle se reconnaît, ce qui, chez un chroniqueur tel que moi, n'est que légère et hasardeuse hypothèse.

§

Suivant la méthode qu'on lui connaît, M. Baty vient d'illustrer théâtralement le **Faust** de Gœthe. Ses vignettes sont plaisantes, pour la plupart, mais on ne saurait dire qu'elles restituent la grandeur de l'original. D'ailleurs le propre de M. Baty est plutôt de réduire ce dont il s'occupe que d'en accroître les proportions. Il n'a pas du tout, oh! mais pas du tout, la tête épique. Or, *Faust* est une sorte d'épopée métaphysique. Parce qu'elle est dialoguée, parce qu'on y voit l'indication : « prologue sur le théâtre », on se laisse aller à croire qu'elle peut en effet convenir à la scène. C'est une erreur et un piège. Dans ce foisonnant ouvrage, il n'y a que l'épisode de Marguerite qui puisse s'accommoder à la représentation, et l'on doit reconnaître que la meilleure adaptation, la meilleure transposition que l'on en ait réalisée, c'est celle que Jules Barbier exécuta pour l'opéra de Gounod. Il a conservé l'essentiel. Il s'est approché souvent fort près du *Faust* de Gœthe et, chose étrange, quoi qu'il ait donné à sa composition l'apparence d'un drame romantique, il n'est pas loin d'en avoir fait une tragédie classique. Si l'on pense à l'importance qu'a eue pour Gœthe l'idée classique, qui le conduisit à *Iphigénie*, on doit conclure que Jules Barbier l'a sans doute mieux servi que de plus ambitieux.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Etienne Rabaud : *Phénomène social et Sociétés animales*, Alcan. — Paul Marchal : *Les Trichogrammes*. Recherches sur la biologie et le développement des Hyménoptères parasites, Annales des Epiphyties.

Récemment, dans *L'Œuvre*, de la Fouchardière a commenté

l'accident tragique dont fut victime une fillette de 10 ans, mise en pièces par la meute des Chiens du Grand-Saint-Bernard. Un Chien isolé, un bon gros Chien sympathique, ne veut ordinairement de mal à personne; on a même l'illusion qu'il est prêt à tous les actes de dévouement. Mais la vie grégaire favoriserait le retour des instincts sauvages. Et ceci s'appliquerait à l'Homme lui-même.

Comme je l'ai montré, dans une conférence de la 3e semaine internationale de synthèse, consacrée à « la Foule », des faits de contagion de mouvements s'observent fréquemment chez les Oiseaux et les Mammifères; par exemple : tout à coup une Vache, faisant partie d'un troupeau dispersé, se met à dévaler rapidement une pente, aussitôt les autres suivent. J'ai insisté alors sur l'importance des « réactions inter-individuelles » dans la formation des « aggrégations » et des « sociétés ».

L'étude des « états présociaux » chez les animaux a donné lieu déjà à de très nombreuses publications, et j'ai eu déjà l'occasion ici de rendre compte de deux livres excellents, basés sur des observations personnelles, ceux de Wheeler et de François Picard. Etienne Rabaud vient de reprendre la question dans un ouvrage de la Bibliothèque de Philosophie contemporaine, **Phénomène social et Sociétés animales.** On y trouvera de longues et subtiles discussions qui certainement retiendront l'intérêt des philosophes et sociologues auxquels il est surtout destiné. Voici une des conclusions :

Les phénomènes « collectifs » si frappants des Sociétés d'Abeilles suggèrent l'hypothèse d'une coopération s'effectuant sous une direction commune, ce que l'on exprime parfois en parlant de l' « âme » ou de l' « esprit » de la ruche. Cette expression n'est-elle que littérature? Dissimule-t-elle un phénomène issu de la vie sociale, s'applique-t-elle à une simple cohabitation, effet de l'interattraction, sans la moindre conséquence quant au résultat? A ces questions, la réponse ne semble guère douteuse. Ni les Sociétés d'Arthropodes, ni les troupeaux de Vertébrés ne renferment rien qui ressemble, ni de près, ni de loin à un « gouvernement », à une direction quelconque. Souvent se produisent des mouvements d'ensemble; la simultanéité n'implique nulle coordination concertée; elle résulte de ce que des mouvements semblables s'effectuent de façon synchrone par l'effet d'un excitant externe ou d'une interattraction, de

sorte que, tout en paraissant travailler en équipe, chaque individu n'en exécute pas moins un travail isolé.

Etienne Rabaud s'efforce de montrer que « la vie en commun change peu de choses, et au vrai, ne change rien » aux réactions individuelles. Dans les Sociétés animales, l'individualisme règne à un degré très accusé, et cela également parmi les Hommes.

Ainsi le processus d'accumulation d'objets variés, inertes ou vivants, dans le nid des animaux sociaux, ne correspondrait nullement à un acte de prévoyance, et ne serait pas une conséquence de la vie sociale. On sait que le même mode d'activité existe, fréquemment, chez des animaux solitaires. L'Ecureil amasse des fruits et des graines aux environs immédiats de son nid et se comporte comme s'il constituait des « magasins ». De même, le Loir entasse dans son nid des provisions. Est-ce pour les manger en hiver? Evidemment non, car il dort pendant la mauvaise saison. Les Hamsters accumulent sans mesure; ils font des provisions énormes dépassant leurs besoins.

On parle souvent de « l'entr'aide », et on la considère comme une « coopération fondée sur la représentation des besoins communs d'un groupe ». Or, chez les Fourmis, Cornetz estime que l'entr'aide est un leurre. Chaque Fourmi agissant pour son compte, le transport d'un objet sera d'autant plus difficile que plusieurs individus s'y atteleront.

L'idée maîtresse d'Etienne Rabaud, si j'ai bien compris, est celle de l' « interattraction ». Qu'il s'agisse d'individus de même espèce ou d'espèces différentes, il semble que chacun d'eux crée autour de lui une « zone d'influence capable d'impressionner tous ceux qui l'approchent ». L'effet peut être nul, ou du moins nous paraître tel; il peut être positif (attraction), ou négatif (répulsion). L'interattraction, qui conduit à la vie grégaire, à la vie sociale, n'implique aucune conséquence utile. Voici quelques exemples d'interattraction. Deux enclos sont séparés par une haie : dans l'un une vache, dans l'autre quatre vaches; celles-ci broutent paisiblement; la bête isolée va et vient, paraît inquiète; finalement elle force la barrière. Certaines chenilles se réunissent en grand nombre sur une toile commune, dont chacune tisse une

partie; la réunion s'établit même entre chenilles provenant de pontes distinctes. A remarquer que chaque individu travaille pour soi, comme s'il était seul. Aux approches de la maturité, l'interattraction cesse de se manifester.

L'interattraction d'ailleurs avait déjà été reconnue par beaucoup d'auteurs. A. Comte parle de « l'action des individus les uns sur les autres ». Wheeler distingue les « aggrégations » des « sociétés », en ce que les premières seraient surtout fonction des réactions de l'individu vis-à-vis des stimulants du milieu, et les secondes, surtout fonction des réactions entre individus. On a invoqué souvent « l'affinité », « la sympathie », « l'appétition »; d'après Rabaud, ces mots n'expriment rien, ne sont vraiment que des « mots sans contenu ». Il préfère « interattraction », mais à la condition de découvrir la nature de l'excitant qui la détermine, les facteurs qui l'activent ou bien l'inhibent. Il tente de préciser les « modalités de l'inter-attraction », et signale entre autres le fait suivant : par vent du sud-est, les Brebis se serrent étroitement les unes contre les autres; or, un tel vent provoque une hypersensibilité marquée du système nerveux.

Il me semble que l'auteur aurait pu utiliser les résultats de certains travaux relatifs à la vie grégaire chez les animaux inférieurs, et qui se prêtent à des déductions intéressantes pour l'interprétation des phénomènes sociaux.

D'après Rabaud, les Sociétés humaines ne sont pas foncièrement différentes des Sociétés animales; « l'intervention des états de conscience produit des effets indubitables, mais qui ne sont peut-être pas des améliorations ».

§

Un fait très intéressant présenté par les Hyménoptères parasites, est celui de pondre dans les œufs d'autres Insectes et de poursuivre à l'intérieur de ces œufs leur développement larvaire et nymphal. Tel est le cas des **Trichogrammes,** minuscules Chalcidiens aux ailes antérieures bordées de soies, et qui déposent leurs œufs à l'intérieur des œufs de certains Papillons (Tortricides).

La ponte d'un Hyménoptère dans l'œuf d'un Lépidoptère est, dit-on, la manifestation d'un « instinct ». Mais, il y a sou-

vent des « erreurs de l'instinct », des « gestes dysharmoniques ». Le Trichogramme peut se tromper et pondre, non dans un œuf, mais dans une graine, ou dans une de ces *perlules* rejetées par les feuilles de certaines plantes, telles que le Gombo (*Hibiscus*). Les perlules sont de petites vésicules contenant un liquide riche en eau et en potassium; mais elles ne tardent pas à se dessécher et ne peuvent pas assurer le développement d'un œuf. Perlules, graines, œufs de Papillons, ont sensiblement la même forme et la même taille; d'où l'erreur. De même un Bernard l'Ermite, en présence d'un caillou aux contours arrondis, rappelant ceux d'une coquille, cherche en vain, sans se lasser, un orifice pour y introduire son abdomen mou. Mais les interactions entre le Trichogramme et les corps sphériques susceptibles de recevoir un œuf dépendent de plusieurs facteurs. Ainsi le fait d'avoir antérieurement pondu dans les œufs du Papillon diminue pour les Trichogrammes le pouvoir d'attraction exercé par les perlules, et entraîne, vis-à-vis de ces dernières, une désensibilisation des parasites. Le milieu extérieur exerce, d'autre part, une importante influence, qui se fait aussi sentir, lorsque la ponte s'effectue dans les œufs des hôtes normaux : suivant la température, l'heure de la journée, l'état électrique de l'atmosphère, les résultats sont variables. D'autre part toutes les perlules ne sont pas également attractives.

Tous ces faits sont susceptibles d'être interprétés, en admettant la réception par les antennes de l'insecte d'ondes vibratoires en rapport avec les phénomènes physico-chimiques qui se passent au niveau d'une membrane semi-perméable séparant du milieu extérieur le contenu fluide d'une vésicule organique (exhalations, échanges gazeux, radiations indéterminées ou de l'ordre de celles de Gurwitsch.

On ne peut qu'admirer les dons d'observation et d'esprit critique dont fait preuve Paul Marchal dans son analyse des faits et gestes des *Trichomonas*, sujet de son récent mémoire. Ses travaux d'ailleurs sur la biologie des Insectes lui ont assuré, depuis déjà longtemps, une réputation mondiale.

GEORGES BOHN.

FOLKLORE

Mort d'Edouard Hoffmann-Krayer. — Violet Alford et Rodney Gallop : *The traditional dance;* Londres, Methuen, in-18 XV-185 p. photos. — Joseph Needham : *The geographical distribution of english ceremonial dance traditions;* Journal of the English Folk-Dance and Song Society, t. III, fac. I, London, Cecil Sharp House. — Pierre Conté : *Arts et mouvement; le guide chorégraphique;* rev. trim.; in-8°, fondée en 1933, 16 nos parus, Niort. — Joseph Maublanc: *Danses, chansons et poésies bressanes; textes et reconstitutions;* Louhans, Groupe régionaliste bressan; 8°, 140 p., photos.

La mort, il y a plusieurs mois, d'**Edouard Hoffmann-Krayer,** professeur de *Volkskunde* à l'Université de Bâle, est une très grande perte pour le folklore international. Il n'a pas publié beaucoup d'ouvrages proprement dits, mais surtout de courts articles qui sont chacun d'une importance capitale tant pour la richesse de la documentation que pour la précision de l'exposé, la largeur des idées et la rigueur de la méthode. On lui doit aussi un petit volume, *Schweizer Volkskunde,* sorte de manuel de folklore suisse, où il a réussi à présenter sous une forme serrée et pourtant vivante, toutes les croyances et coutumes suisses, de la naissance à la mort et calendairement d'un bout de l'an à l'autre.

Mais c'est surtout comme fondateur et directeur des *Archives suisses des Traditions populaires,* puis, peu après-guerre, comme organisateur de la *Volkskundliche Bibliographie,* qu'il s'est acquis la reconnaissance des savants du monde entier. De telles œuvres, qui exigent du doigté, une patience inlassable, un savoir immense, une autorité réelle (car pour maintenir le niveau d'une revue il faut savoir imposer un choix), un don particulier à attirer les bonnes collaborations et à les conserver, passent inaperçues du grand public. Il faut du dévouement à la science pour les entreprendre et y persévérer pendant toute une vie. A ce même type d'hommes appartenait Richard Andree, qui fit en son temps de la revue *Globus* l'une des meilleures revues ethnographiques. Avec tous deux, j'ai été en relations pendant plus de vingt-cinq ans; d'un abord peut-être un peu froid, et volontiers autoritaires, ils étaient avec leurs confrères en science la bonhomie et la simplicité mêmes.

Comme Richard Andree, Hoffmann-Krayer possédait cette

tendance, qu'il faut bien appeler française, à la clarté de l'exposé analytique combinée au savoir encyclopédique correctement classé selon les degrés d'importance. Elle devient si rare, cette tendance, que j'y insiste. Et quant au savoir systématiquement encyclopédique, on le laisse submerger sous l'abondance des détails, tous situés sur un même plan. Hoffmann-Krayer a été un grand savant, maître de ces détails, les maniant à son gré et les classant pour ainsi dire sans effort. Ses *Archives* et sa *Bibliographie* le prouvent autant que ses articles et mémoires de doctrine.

A la même catégorie d'hommes appartenait Cecil Sharp, dont l'œuvre personnelle est considérable et dont l'impulsion reste vivante en Angleterre. C'est à lui que doit son existence l'English Folk-Dance and Song Society, logée dans la belle maison qu'il lui a léguée et dont les membres témoignent d'une vive activité. Deux d'entre eux, Miss Violet Alford et M. Rodney Gallop viennent de consacrer à la **Dance traditionnelle** un bon petit volume de vulgarisation. Par *traditionnelle* il semble qu'on doive entendre ici *rituelle* ou *cérémonielle;* car, en fait, toutes les danses, même les plus récentes et les plus artificielles, se transmettent des individus aux autres par *tradition* dès qu'elles sont sorties du cours de danse. Le point de départ de cette étude est la danse anglaise sous ses diverses formes dites country-dance, ou contredanse. Les auteurs décrivent rapidement les branles et les chaînes exécutés dans les divers pays européens et consacrent plusieurs chapitres à la danse des épées ou des bâtons, en Angleterre, *Morris Dances;* puis aux danses avec masques et déguisements. Le dernier chapitre traite des danses mimées.

Aux spécialistes en chorégraphie populaire cet ouvrage n'apprendra pas grand'chose; ils regretteront l'absence de références et de bibliographie. Mais je dois ajouter que beaucoup de descriptions sont originales, les auteurs ayant parcouru la majeure partie de l'Europe pour étudier de près les danses caractéristiques de chaque pays. Ils ont pris des photos dont plusieurs, reproduites dans ce livre, sont très intéressantes et bien nettes. Je crois bon aussi de rappeler que dans la littérature sur les danses populaires, en tous pays, il n'existait aucun ouvrage de ce genre; car le traité de

Curt Sachs est surtout historique; et les autres publications sont monographiques, mais rarement comparatives.

Comme monographie importante, il faut signaler celle que Joseph Needham vient de consacrer, dans le *Journal* de cette même société, à la **Répartition géographique des Traditions de la danse cérémonielle anglaise.** L'auteur a repris toute la littérature du sujet; il est allé sur place étudier de près les diverses variations des Morris dances, et a reporté sur carte, commune par commune, chacune d'elles, indiquée par un signe spécial. Cette carte permet de reconnaître des zones de répartition parfaitement nettes pour certains types. Ainsi la *Cotswold Morris* forme un groupe homogène dans le sud de la Mercie saxonne; la *Danse aux Longues Epées* un groupe, homogène aussi, dans le nord de la Mercie danoise et le sud de la Northumbrie. Quant aux *chevaux-frous* (*hobby-horses*), ils sont disséminés sans former de zone; ce qui prouve bien que, comme en France, il s'agit d'un accessoire non-typique, quoique à certains égards cérémoniel.

La dernière section de cette importante monographie est consacrée au problème des origines de la Morris dance. C'est dans une revue spéciale seulement qu'on pourrait discuter les conclusions de l'auteur.

A ces publications on peut reprocher, comme à bien d'autres sur les danses populaires, de ne jamais donner de précisions : 1° sur les pas; 2° sur les figures. Les descriptions sont toujours pittoresques et superficielles; on ne nous dit pas *comment* exécuter ces danses; bref, on ne se place pas au point de vue du « maître à danser ». Pour les danses populaires françaises surtout, cette lacune est grave, au point que même pour la bourrée et le rigodon, les folkloristes oublient le principal. Une réaction se dessine en ce moment grâce aux Archives internationales de la Danse, dont j'ai déjà parlé; grâce, pour la Bretagne, à Jos Le Doaré, qui m'annonce la publication prochaine d'un volume sur les diverses danses de son pays; et grâce pour le Poitou et le Limousin à Pierre Conté, qui, dans sa revue **Arts et Mouvements, guide chorégraphique,** donne avec précision, selon un système de notation qu'il a arrangé, la technique de plusieurs danses populaires typiques.

Ce système consiste à montrer d'abord la décomposition des gestes par des schémas; chaque geste important est muni d'un signe particulier. En reportant sur la portée musicale ordinaire ces divers signes, on peut lire les mouvements tout comme on lit la musique. Je renvoie aux quatre volumes du *Guide* pour les détails, en ne signalant ici que l'application du système Conté à une danse poitevine, la *Chasse à quatre* (t. IV, p. 94-95) et à une danse limousine, *Lou Paliran* (ib., p. 132-133). On s'habitue vite à lire en même temps les notes et les signes; et notre désir à tous est que Pierre Conté dresse au plus tôt, selon son système, un relevé de toutes les danses populaires de sa région. A l'aide de ce modèle, on pourra reprendre les problèmes de la chorégraphie populaire dans nos autres provinces (rigodons, farandoles, monferrines, etc.).

La critique que j'ai faite ci-dessus s'applique une fois de plus au recueil de Joseph Maublanc de **Danses, chansons et poésies bressanes**; comment danse-t-on la *Danse des quatre pertus*, le *rigodon Bardot*, les *branles bressans*, le *chiberli de Louhans?* Mais pour le reste, ce recueil est vraiment intéressant et très utile, à condition de prendre garde que l'auteur a mêlé des textes et chansons inventés à d'autres qui sont strictement populaires ou folkloriques. Les illustrations sont nombreuses, bonnes et bien choisies.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Claude Farrère, de l'Académie française : *Forces spirituelles de l'Orient*, Flammarion. — Paul Distelbarth : *France vivante*, Editions Alsatia. — Mémento.

Ancien officier de marine, on le sait, voyageur qui a parcouru le monde en tout sens, Claude Farrière est certainement l'un des hommes les mieux renseignés sur ce qui se passe à la surface du globe. Il nous emmène cette fois en **Orient,** le proche et le lointain, nous offrant un livre où les pensées se mêlent aux choses vues, — voyage spirituel, en somme, ainsi que l'indique son titre.

Dans l'Inde, Kipling est son guide et le nôtre. Le grand écrivain anglais, lucide observateur, ne se dissimule pas les défauts de l'organisation britannique entre le golfe du Ben-

gale et la mer d'Oman. Il nous parle avec admiration et pitié des nouvelles recrues expédiées chaque année au service civil des Indes, les *Civilians*.

Ou ces recrues-là meurent, ou elles se tuent de travail, ou bien on les use et on les abrutit. Mais elles ont protégé le pays contre la mort, la maladie, la famine et la guerre. Elles l'ont presque rendu capable de se tenir debout tout seul. Oh! il ne se tiendra jamais debout — il est asiatique. Mais la chimère est jolie, et je sais des gens qui sont prêts à mourir pour elle.

Que la moindre anicroche se produise, tout le blâme sera pour les fonctionnaires subalternes du service civil.

Car l'indulgence, exagérée par les imbéciles, a inculqué chez les indigènes une énorme force de conviction : ce pauvre diable se croit apte à marcher tout seul.

Farrère nous le rappelle, pareille situation existe aussi dans notre Indochine et notre Afrique du Nord. Sans être exagérément pessimiste, il faut bien savoir que ce n'est pas seulement la « paix anglaise », mais celle du monde, qui se trouve menacée par la complicité de quelques intellectuels européens avec d'ambitieux indigènes.

En Chine, que voyons-nous? L'anarchie devenue endémique : vingt gouvernements de brigands qui se battent entre Pékin et Canton.

Non que leurs soldats se fassent du mal entre eux : ils n'auraient garde! Ils se contentent de massacrer les neutres, c'est-à-dire le peuple. On tue là-bas comme on dit bonjour chez nous.

Tout au contraire l'ordre règne au Japon, où la morale est basée sur l'honneur. L'énergie nipponne, soigneusement canalisée, fait contraste avec la férocité chinoise. N'est-ce pas le vainqueur de Port-Arthur, le général Nogi, qui a dit : « Dans toute bataille quelconque, le vainqueur, toujours et partout, fut celui qui eut l'énergie de tenir un quart d'heure de plus que l'adversaire » ?

Revenu en Méditerranée, l'auteur de *L'homme qui assassina* s'attarde en Turquie pour y multiplier, de Constantinople à Angora, ses observations et ses réflexions.

Angora est peu connue, c'est qu'on n'y va pas pour son plaisir. « Choisir comme emplacement d'une nouvelle capi-

tale le site le plus stérile, le plus inhabitable de tout le pays, c'est une conception que des stratèges peuvent accepter, mais qui étonnera toujours les économistes », et ajoutons : les touristes. Mais Kémal Ataturk, se posant en rénovateur du peuple, a voulu régner sur le même farouche plateau où Tamerlan écrasa l'armée de Bayazid il y a plus de cinq siècles.

Au pied de trois collines, dont l'une porte la résidence du dictateur, Angora-le-neuf ou Yéni-Chéir s'étend sur deux lieues le long d'une avenue unique bordée par des bâtiments qui relèvent tous du style administratif : ministères, ambassades et consulats, banques, palais de l'Assemblée nationale, halles et hôpitaux, habitations privées, « celles-ci suffisamment analogues à nos villas les plus classiques de Bécon-les-Bruyères ou d'Aubervilliers », cités ouvrières enfin.

Farrère a trouvé l'ensemble « parfaitement laid », et il est retourné à Constantinople une fois sa moisson d'observations faite. Un beau soir d'hiver il l'a vue au clair de lune, sous la neige. Ah! l'émouvant spectacle, d'autant plus émouvant par comparaison!

Quand nous arrivâmes sur cet At-Médan, qui est l'antique Hippodrome de Byzance, et que l'immense mosquée de Sultan Ahmed dressa devant nous sa pyramide de coupoles agglomérées et ses six minarets, pareils à six longues lances blanches comme des cierges, nous avions beau connaître par cœur et jusque dans ses moindres détails tout ce décor splendide que la lune illuminait, nous n'en fûmes pas moins confondus par cette splendeur. C'était beau à ne pas essayer de décrire. La mosquée, toute de marbre gris, et coiffée de cette multitude de dômes dont les pointes de bronze doré scintillaient ni plus ni moins qu'au plein soleil, était devenue, sous le ciel glacé, d'une absolue blancheur. L'ensemble, minarets, coupoles et longues murailles qui encadraient le tout, et maintes ogives perçant les murailles, et maints grands cyprès noirs, hérissés çà et là, revêtait une incomparable noblesse, une pureté grave et religieuse qui parlait à l'âme. Cette cathédrale musulmane était comme une prière gigantesque, jetée par les hommes vers Dieu.

Mais Ataturk et ses séides ont déclaré la guerre à toute croyance, « au Prophète, à l'Islam, à Allah ». D'où l'épidémie de suicides signalée par Farrère; d'où, par contre-coup, la recrudescence de piété qu'il note également.

« Déraciner la religion d'un peuple tout proche encore de ses origines — conclut-il — et pour qui sa religion constitue l'essentiel de sa vie intérieure, je crois que c'est grave. »

§

Dans le livre que nous venons d'analyser, l'auteur de *La Bataille* émet encore cette opinion :

Si l'on veut parler des forces spirituelles d'un peuple, de n'importe quel peuple, il est évidemment indispensable d'étudier d'abord la terre sur laquelle vit ce peuple, et d'étudier ensuite ce peuple lui-même, c'est-à-dire son origine et ses ancêtres, ses habitats primitifs, etc.

C'est ce qu'a fait chez nous un Allemand cultivé; il en est résulté un ouvrage dont on a beaucoup parlé, et dont une traduction par l'auteur lui-même vient de paraître : **France vivante.**

M. Paul Distelbarth, ancien combattant, petit propriétaire terrien, chef d'une famille nombreuse, vit en Wurtemberg. Il est venu en France à maintes reprises, appelé notamment par les organisateurs du Cartel de la Paix à Dijon (1932) et de la Veillée de Verdun (1936).

Premier contact, il est accueilli à la gare de Dijon par une délégation de deux hommes :

L'un d'eux était un professeur de lycée pensionné, d'un type qui, en Allemagne, a depuis longtemps disparu, mais que l'on trouve encore en France : le précepteur type, à la jaquette noire, au regard pénétrant et incorruptible aiguisé par des lunettes, avec une barbiche blanche; même sans le vouloir, on se le représente le doigt levé. L'autre, un tourneur en fer, tout noir de cheveux et de barbe, qui pendant sa jeunesse avait travaillé en Allemagne et se rappelait quelques mots d'allemand. Ce dernier m'interpella. Tous les deux furent visiblement soulagés lorsqu'ils constatèrent que j'avais l'air d'un homme ordinaire, — pas « boche », — et que je m'exprimais passablement en français.

Pour qu'il connût le peuple de France dans sa complexe réalité, on avait prévu que M. Distelbarth prendrait chacun de ses repas dans une famille différente, chez des riches et des pauvres, chez des ouvriers et des patrons, chez des chrétiens, des juifs et des libres-penseurs. « Cela me semblait de-

voir être un peu pénible, a-t-il noté, de me rendre auprès de gens que je n'avais jamais vus, de monter les escaliers, de frapper aux portes comme un mendigot; mais partout je fus accueilli avec tant de cordialité que j'en ressentais au contraire un véritable bonheur. »

L'auteur de *France vivante* semble effectivement s'être trouvé heureux chez nous, tant à Paris, où il est tombé amoureux de l'île Saint-Louis (l'Ile enchantée), que dans les provinces où il a multiplié ses fructueux coups de sonde : après la Bourgogne, la Normandie, le Périgord, l'Auvergne, la Lorraine, la Touraine, la Provence, la Bretagne, la Champagne, etc. Il est entré en sympathie avec des Français de toute catégorie sociale, l'influence de notre cuisine et de notre vin y aidant. « Je n'ai jamais eu la tête lourde, reconnaît-il avec gratitude, même après des repas copieux arrosés des meilleurs vins. » Partout il est entré en conversation avec les gens rencontrés en chemin de fer ou sur la route, paysans et paysannes allant au marché, bergers de montagne, artisans. Un soir, à Poitiers, il cause longuement avec deux garçons de café amateurs de jardinage :

On a quelques plates-bandes avec des salades, des carottes, des radis, des poireaux, au milieu deux ou trois rosiers à haute tige, quelques dahlias, et le long des bordures des œillets, des pieds d'alouette, du persil et de la civette. Il ne suffit pas que ce soit utile, la vue et le nez demandent aussi leur petite satisfaction. « Et comment faites-vous en Allemagne? Et ceci? Et cela? Connaît-on cela chez vous? Mais c'est pareil comme chez nous! Comme c'est drôle! Au fond, si l'on savait la langue!... On est tous frères, mais on ne se comprend pas et c'est de cela que vient tout le malheur. »

M. Distelbarth a bien vu que l'amour de la famille et l'esprit religieux demeurent plus vivaces en France qu'on ne le croit communément : il a enregistré, par exemple, l'influence du cardinal Verdier, et visité les églises construites par lui en banlieue sur des terrains parfois concédés par des municipalités communistes. Mais il se mêle trop de notre politique intérieure, et, pour un étranger, prend trop facilement son parti des occupations d'usines et de magasins qu'il a vues. Il lui est arrivé aussi d'être trompé, par exemple quand il affirme sur la foi d'un receveur des finances que l'application

de l'impôt sur le revenu se heurte « aux résistances les plus opiniâtres » et que « toutes les misères de la France disparaîtraient si l'on osait appliquer rigoureusement cette loi ».

Dans l'ensemble, toutefois, son livre est un important document, propre à dissiper des préjugés entre la France et l'Allemagne, à servir la cause de la paix, par conséquent. Les Editions Alsatia ont donc fait œuvre utile en publiant *France vivante*. « J'ai souvent remarqué, dit l'auteur, que la question de l'entente franco-allemande tient particulièrement à cœur aux Alsaciens. Je les ai entendu souvent dire aux Français : « Vous ne pouvez comprendre la mentalité allemande, et nous, nous la comprenons très bien. » Ne pourraient-ils, en effet, servir de trait-d'union entre les deux cultures? »

Cette observation semble juste, et ce vœu est d'un homme de bonne volonté.

MÉMENTO. — Le général Weygand a préfacé un livre de Waddy, *Au pays de l'abondance*, où l'auteur s'efforce de nous persuader que « l'ère méditerranéenne est close, que celle de l'Atlantique est périmée, et que le centre de gravité du monde s'est désormais déplacé vers le Pacifique ». Intéressant voyage au Mandchoukuo et au Japon. (Picart.)

Odette de Puigaudeau, qui naguère traversa la Mauritanie à pied, décrit cette fois *La Grande foire des dattes* qui se tient sous les palmes au milieu des torrides montagnes de l'Adrar. (Plon.) Tout au contraire, M. Jean Gabus a vécu, lui, *Sous les tentes lapones*, parmi les « skolts » de l'Océan glacial. (Attinger.)

L'Empire des Serpents, par F. G. Carnochan et H. C. Adamson, est un livre qui nous fait connaître les mystérieux Hommes-Serpents du centre de l'Afrique, et nous apprend quelles guérisons sont parfois obtenues grâce au venin des plus dangereux reptiles. (Traduction de Germaine Delamain-Stock.)

Quant à l'ouvrage de M. Charles Jacquemin, *De la Cité des Corsaires au pays des Hurons*, il est historique autant que géographique, puisqu'il retrace les voyages de découverte accomplis par Jacques Cartier à la Nouvelle-France et au Canada. (Chez l'auteur, 13, quai George-V, au Havre.)

On peut dire, enfin, que les vivantes pages de Jean de Pange : *Comment se fait un roi*, nous emmènent à Londres et nous font assister dans la cathédrale de Westminster au couronnement de George VI.

A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

LES REVUES

Revue des Temps nouveaux : singulier appui publicitaire aux écornifleurs de la crédulité publique; hommage de M. Antoine à Henry Becque; portrait de l'auteur dramatique par lui-même. — *Les Nouvelles Lettres françaises :* du singulier à la simplicité. — *Le Bulletin des Lettres :* lettre inédite de Gérard de Nerval à Franz Liszt. — *Æsculape :* souvenirs sur Mounet-Sully; l'alimentation de l'acteur dramatique; le grand tragédien mangeait de 10 à 15 melons après avoir joué le rôle d'Œdipe qui le déshydratait. — Mémento.

Mme Jeanne Beauchamp vient de fonder — en mai — la **Revue des Temps Nouveaux,** 14, rue du Mont-Thabor, à Paris. Cette publication, mensuelle, n'a « d'autre but que de grouper ceux qui croient encore dans les vertus du Bien ». Voilà une tâche vaste et noble. Souhaitons à Mme Beauchamp une complète réussite. Si elle constate : « les origines de l'homme sont un mystère », elle a « souvent admiré » le matérialisme. Il ne lui « a jamais donné satisfaction ». C'est pourquoi, sans doute, ce premier numéro du naissant organe comporte « le coin de l'Astrologue » et deux pages d'annonces qui recommandent exclusivement — sauf une agence de publicité — treize officines de voyantes, plus un « professeur de sciences psychiques » qui « vous dévoilera votre AVENIR » et « VOUS GUIDERA EN TOUT » chaque jour « sauf jeudi et dimanche », mais « traite par correspondance à partir de 25 francs ». Le lot féminin offre au choix des inquiets une « voyante par hérédité sur photographies » et le « grand jeu complet des taches d'encre », tandis qu'une Mme X... interpelle, pour les secourir, les « esclaves de l'illusion et de l'erreur », ce que nous ne saurions nous empêcher de tenir pour un comble de l'ingéniosité appliquée au commerce.

Comment accorder le choix d'une telle spécialisation publicitaire avec cette déclaration de M. Georges Mouly, rédacteur en chef : « notre naissance est déjà la preuve de la confiance que nous avons dans le bon sens et l'honnêteté du grand public » ?

Celui-ci sera du moins reconnaissant à M. Henry Malherbe des lumières qui en illuminent un essai sur « La musique et le spiritualisme », et à M. André Antoine d'un généreux article sur « Henry Becque et son œuvre ». Cet article est à propos du centenaire du dramaturge, né le 18 avril 1837. La grande société des Auteurs n'y a point pris garde, insouciante en

vérité d'une belle mémoire, au lieu que l'on n'a pas laissé de ressentir quelque surprise à voir le centième anniversaire de naissance de feu M. Ernest Daudet célébré par la Société des Gens de Lettres? Pourquoi cet hommage exceptionnel au frère aîné d'Alphonse Daudet, — homme tout à fait moyen dans le roman, l'histoire et l'économie politique?

A la Clotilde de *La Parisienne* (diffamation, a-t-on dit, de la Française) M. Antoine oppose l'héroïne de *Les Honnêtes femmes* :

On passe sous silence, et peut-être volontairement, que l'un des témoignages les plus certains du culte de Becque pour la Française, fut ce personnage de madame Chevalier, dans « les Honnêtes Femmes », trop négligées, sans doute parce qu'elles ne comportent qu'un acte. Et cette grande bourgeoise est dessinée autrement plus vivante et plus émouvante que tant d'autres héroïnes des comédies de la même époque; de pure race, saine, équilibrée, spirituelle, cette femme est peut-être la plus grande et la plus séduisante figure du Théâtre de Becque. On l'a rapprochée de celles des plus connues de Balzac, de Dumas fils ou de Flaubert. Elle n'est cependant ni Madame Bovary, ni Madame Marneffe, malgré un cousinage plus apparent que réel; à son apparition on en chercherait inutilement de pareilles dans notre théâtre. Evidemment, les petits événements au milieu desquels elle évolue ne sont que la vie toute plate, sans littérature et sans romantisme. C'est simplement, mais avec quel relief! l'étude d'un caractère et d'un tempérament de femme qui ne lutte contre rien et s'agite simplement pour conquérir une place de chef de bureau à son mari.

Sur l'homme même que fut Becque, M. Antoine apporte son témoignage pour récuser une calomnie persistante :

Une autre tenace légende s'est formée, celle de son caractère intraitable, de ses dangereuses boutades contre certains de ses adversaires. En vain, ses amis ont toujours réagi, montrant l'homme le plus droit, le plus juste qui m'a souvent fait songer à Alceste, qui ne se courba jamais sous la dureté d'une existence qui reste le remords et la honte de ses contemporains. Henry Becque, en effet, qui n'avait pris la carrière d'auteur dramatique qu'assez tard, après quarante-cinq ans, à la suite d'avatars différents, à la Bourse et ailleurs, ne travailla jamais qu'avec l'unique souci de se satisfaire d'abord lui-même. Par surcroît, la hardiesse de son œuvre effrayait les Directeurs, et il lui fallut attendre longtemps que « la Pari-

sienne » fut accueillie à la Renaissance par un jeune, Fernand Samuel, et « les Corbeaux » à la Comédie. Becque, qui ne disposait d'aucun patrimoine personnel, mena donc l'existence la plus précaire et la plus incertaine, allant de logis en logis et, avec une fierté qui lui interdisait d'avouer sa détresse. Et, à l'heure où la réussite de ses deux chefs-d'œuvre aurait pu lui adoucir l'existence, il succombait terrassé par une vie difficile; il fallut que ses amis intervinssent pour assurer ses derniers jours. La liquidation de ses affaires par l'Agent Général de la Société des Auteurs est un document d'une indicible tristesse. Il laissait une trentaine de mille francs de dettes, éteintes par la suite avec ses droits d'auteur posthumes. Et quelles pauvres dettes! qui en disent long sur sa misère! De petites sommes, des deux cents, des trois cents, des billets non payés, content les angoisses du grand écrivain.

La légende de la cruauté de Becque est donc l'une de celles contre lesquelles ses fidèles ont le plus à cœur de réagir. Et voici un document qui montre ce que fut l'homme, sa fierté et sa noblesse. Il rimait volontiers et l'on a retrouvé quelques-unes de ses pièces de vers dispersées et demeurées presque toujours inconnues. Voici l'une des dernières où l'homme se révèle tout entier :

J'ai fait en vieillissant le rêve d'être heureux;
J'ai quitté mes amis et je n'ai plus de chaîne;
Je regarde passer la comédie humaine
Et tous ces scélérats se dévorant entre eux.

Je vis sur les Corbeaux et sur la Parisienne.
Artiste indépendant, sincère et rigoureux,
J'ai fait preuve parfois d'un talent vigoureux
Et j'ai parlé toujours la langue la plus saine.

J'ai toujours méprisé la critique, œuvre vaine,
Les plumes de rebuts, les encriers boueux.
Je ne sais plus les noms de trois ou quatre gueux.
Je mange et je bois bien. Je suis fort comme un chêne.

Je n'ai plus d'espérance et je n'ai plus de haine.
Le temps s'est écoulé sur les deuils douloureux;
Je passe pour un homme amer, brutal, affreux;
Je vis dans une paix recueillie et sereine.

Il n'est pas inutile d'avoir relu ces vers très connus du grand auteur dramatique qui fut un brave homme.

§

MM. Jean Le Louët et Roger Lannes datent « avril-mai 1937 » le premier numéro de **Les nouvelles Lettres Françaises**, « revue trimestrielle de littérature ». Ils s'abstiennent de programme.

En tête du sommaire, s'inscrit M. Jean de Bosschère, avec « Le Poison de Diane », une œuvre à coup sûr d'imagination puisque nous y avons rencontré cette phrase curieuse, même pour qui n'a que des notions élémentaires d'anatomie :

Cent incidents aussi classiques étaient chuchotés par des bouches scandalisées où les viscères avides mêlaient des baves voluptueuses.

Cette prose abonde en singularités faciles : « les hérissons du stupre de province » signifient plus, pour l'auteur, qu'à l'esprit du lecteur habitué même aux excès d'un Lautréamont. Il est moins rare d'appeler « les jeunes asperges » des jeunes filles peu après changées plus banalement encore en « boutons de roses ». Mais, on ne saurait douter de l'exactitude du portrait que voici :

Cette femme était une machine onctueuse, aux rouages bien huilés, une construction uniquement faite de baromètres, de thermomètres, d'hygromètres, de boussoles, de tous les appareils qui, sans faiblir, répondent mathématiquement, encore que relativement, aux questions des hommes fortunés qui s'ennuient et à tous les hommes des champs qui dépendent des pluies, de la chaleur et des tempêtes.

Dans « Argelès » — un roman aussi — M. Roger Lannes note « le luisant murmure de la chaleur » et qualifie une aube : « déplumée, véloce et nue ». « La nuit m'écoute », poème de M. J. Nielloux, « Le livre des paroles » de M. Jean Le Louët, un « Bacchus » de M. Marius Richard qui se calomnie, écrivant : « mes pensées sont des mégots », « L'épicerie d'enfance » de M. Jean Follain, « Une oreille de plâtre » de M. Jean Fraysse, composent un ensemble qui, pour le juger, rappelle le fameux : « tout le reste est littérature » de l'art poétique verlainien. Ce reste sursature ces prémices. Les meilleurs de ceux qui les signent aujourd'hui reviendront vite à la simplicité où les véritables grands écrivains ont trouvé leur style.

§

M. L. Guichard rendant compte d'un ouvrage sur Gérard de Nerval dans **Le Bulletin des Lettres** (25 mai), publie une lettre inédite du poète à Franz Liszt. Il la présente comme on va lire et l'accompagne des notes reproduites ci-dessous.

Elle est datée du 10 octobre 1854, environ deux mois avant la mort de Gérard de Nerval, qui se trouvaît depuis le 6 août dans la maison de santé du docteur Emile Blanche, à Passy. L'écriture manque un peu de fermeté, mais elle est parfaitement élégante et nette. Les consonnes initiales des mots « trois rois mages » et le b de « Labrunie » sont soulignés de deux traits courts et précis. On remarquera la mention que fait Gérard de l'*étoile*.

Passy-lès-Paris.

Mon cher Liszt,

Je profite du voyage que fait à Weimar mon ami Auguste de Belloy (1) pour vous donner de mes nouvelles. Je vais tout à fait bien depuis que je vous ai quitté (2). J'avance dans la conclusion de mon livre qui va paraître le mois prochain dans la *Revue de Paris* (3). Je vais probablement faire une tournée en Hollande, mais je ne vous promets pas de revenir à Weimar cette année. Remerciez pour moi les deux personnes qui ont bien voulu être si indulgentes chez vous pour un voyageur assez triste dans ce moment-là. J'ai encore souffert, moralement, plus de deux mois dans la maison de santé Blanche, où l'on était parvenu à me réintégrer. Je crois bien qu'il doit y en avoir une aussi sévère en Autriche. J'ai aperçu cela je crois dans la vallée de Salzbourg. Mon origine allemande — que certains généalogistes font remonter au règne d'Othon II (4), n'est pas, je suppose, un motif à ce que je sois si mal traité en France. Pourtant je reconnais que l'on m'a rendu grand service en m'enseignant la dignité et j'en sais gré au bon docteur Blanche, dont la lettre reçue devant vous à Weimar m'avait un peu découragé (5).

Pardon de quelques bizarreries que vous n'aurez pu vous expli-

(1) Poète et auteur dramatique, il a laissé des *Portraits et souvenirs* où il est question de Gérard de Nerval.

(2) Liszt avait reçu Gérard de Nelval à Weimar, lors du dernier voyage de Gérard en Allemagne, au début de juillet 1854, mais il avait dû partir pour Rotterdam, et Gérard n'avait pas prolongé son séjour.

(3) Il s'agit d'*Aurelia ou le rêve et la vie*, qui parut en effet dans la *Revue de Paris*, aux livraisons de janvier et de février 1855.

(4) « Trois Labrunie ou Brunyer de la Brunie, chevaliers d'Othon, empereur d'Allemagne, devenus les chefs de trois familles... » note Gérard « d'après les renseignements pris à Francfort... vers 1822 ». Il prétendait descendre de la branche de Périgord.

(5) De Weimar, dans les premiers jours de juillet, nous dit M. Marie, Nerval écrivait au docteur Blanche, qui avait dû lui faire quelques remontrances : « Votre dernière lettre a été pour moi un reproche bien sensible et m'a troublé au moment où j'espérais beaucoup de plaisir de mon voyage à Weimar, d'autant que je l'ai ouverte en présence de Liszt qui m'avait accompagné à la poste. »

quer dans ma conduite (6). Tout cela est éclairci pour moi et le sera pour vous. Je vous écrirai en vous envoyant des livres. J'ai vu avec intérêt, en passant à Mayence (7), le tombeau des Trois Rois Mages. Je vous fais compliment de votre ressemblance avec l'un d'eux. J'ai vu aussi *l'étoile* briller au ciel et je me suis souvenu.

Je n'ai pas besoin de vous recommander le Marquis de Belloy, qui est un de nos meilleurs poètes et un de nos plus charmants gentilshommes, il a beaucoup de cet esprit tout français que je montrais dans ma jeunesse et que j'espère retrouver chez vous en y retournant. Ce ne sera plus le voyage d'Astolfe et vous m'excuserez de ce *moi* éternel qui dans ma bouche a été de plusieurs syllabes... Et j'étais si modeste à Vienne, vous l'avez bien vu!...

Ce 10 octobre 1854. Votre affectionné

G. LABRUNIE DE NERVAL.

§

Un collaborateur d'**Æsculape** (mai), M. Jean-Marcel Paul, « masseur médical », qui semble avoir bien connu Mounet-Sully, le tragédien, publie sur l'Œdipe incomparable les étonnants souvenirs que voici :

Quel triomphe pour l'illustre « doyen » chaque fois qu'il jouait cette scène d'une si poignante horreur, où le héros antique, les yeux crevés, la face sanglante, clame superbement sa douleur.

Orgueilleux de sa création, Mounet-Sully apportait une application toute particulière à « faire sa tête ».

Sa loge grave et sombre, avec ses murs d'un vert presque noir, où l'épée d'Hamlet voisinait avec le sceptre d'Œdipe, était accueillante à ses admirateurs qui devenaient aussi ses amis. Ce qui donnait à la pièce son aspect le plus curieux, c'était l'entassement des fleurs séchées, jetées à l'artiste sur la scène par ses admiratrices. Durant trente ans, à chaque reprise d'*Œdipe*, il reçut l'hommage discret de trois violettes anonymes qui lui parvenaient dans une enveloppe. Il en tirait quelque vanité.

Mounet-Sully était un conteur discret, spirituel et d'un grand charme. Resté très méridional il aimait se confier. La question de l'alimentation, disait-il de sa belle voix grave, n'est pas indiffé-

(6) Ces « bizarreries de conduite », et l'inquiétude qui les suivait, étaient fréquentes en Gérard de Nerval. Voir les lettres au docteur Blanche, de Baden, en 1853, et de Francfort le 15 juillet 1854, publiées dans son livre par M. Marie.

(7) Le passage de Gérard à Mayence, que ne mentionne pas la biographie de M. Marie, ne peut se placer qu'entre le 15, où Gérard était à Francfort, et le 18 juillet 1854, où il était à Forbach.

rente pour un acteur dramatique. « Aussi faut-il choisir, autant que possible, une nourriture et une boisson congruantes au rôle. Les soirs où je dois jouer le rôle lyrique et véhément d'Œdipe, j'assaisonne mon repas d'une demi-bouteille de vin blanc. Avant d'entrer en scène, j'ai l'habitude de prendre une gorgée d'eau que j'avale goutte à goutte en une minute. Je dîne toujours quatre heures avant de me rendre au théâtre; il faut toujours avoir l'estomac libre pour bien jouer. »

Son jeu passionné dans *Œdipe* laissait Mounet-Sully littéralement « déshydraté ».

Mlle Yvonne Ducos, qui fut son élève affectionnée, conte encore aujourd'hui avec stupéfaction la cadence à laquelle il engloutissait des melons, 10, 12, 15 dans une soirée! Jamais « la Régence » n'aligna semblables additions.

Mémento. — *Les Amitiés* (avril-mai) : « Corbières », par M. Jean Lebrau. — « Terre d'Auvergne », par M. P. Leprohon. — Poème de Valère Bernard : « Vers le Très-Haut » dans sa double forme provençale et française.

Le Génie français (juin) : Poèmes de MM. Emile Vitta et A. Cazamian. — « Balzac à Venise en 1837 », par M. Henri Gambier.

Corymbe (mars-avril) publie d'importants extraits de *Les Accords perdus*, le recueil de poèmes de Mme Rachilde, un livre qui est une glorieuse révélation pour les admirateurs de son œuvre en prose.

Etudes (20 mai) : « L'eau vive », par M. René Pinon, souvenirs de Palestine. — « A. C. Swinburne », pour son centenaire, par M. Guy Chastel.

Marsyas (mai) : De beaux poèmes de Mme Amy Sylvel. — « Moréas et Mistral », par M. Léon Teissier qui élucide là un point d'histoire littéraire : rapports entre symbolistes et félibres. — La suite des « papiers de Charles Rafel », savoureux de sagesse et d'originalité. On y trouve cette anecdote bien jolie :

Les deux petits garçons couchaient dans une chambre où leur grand'-mère gardait des pots de confiture sur une étagère. Il y avait aussi dans cette chambre une Vierge de plâtre.

Les enfants voulaient manger la confiture, mais étaient gênés par la Vierge. Alors, un soir, ils crurent la mettre avec eux, en lui donnant aussi de la confiture, dont ils lui barbouillèrent le visage.

La grand'mère, le lendemain, s'aperçut du larcin. Les enfants crurent avoir été dénoncés par la Vierge, et s'écrièrent, indignés :

« Elle te l'a dit, *quand même!* »

La Phalange (15 mai) poursuit sa campagne en faveur du fascisme en Espagne, mais publie aussi « Le silence et l'absence », de M. Jean Royère, une belle méditation sur le sonnet de Mallarmé : « Mes

bouquins refermés sur le nom de Paphos ». — « Poèmes de MM. Marcel Collet, J. M. Guislain, F. Ducaud-Bourget, A. Godoy. — « Enrique Gomez Carrillo », anecdotes réunies par M. C. Pitollet.

Les Primaires (mai) : « Le Soleil et le Vent », poème de M. A. Thierry. — « La fin de Miette », récit de Mme Ad. Juglas. — La fin du « Etes-vous aryen? », par M. L. Trégaro dont la conclusion nie qu'il puisse exister en Europe une race pure.

Revue des Deux Mondes (1er juin) : *** : « La IVe internationale », pamphlet. — M. H. Guillemin : « Un témoin du voyage en Orient de Lamartine ». — « Le problème actuel de l'or », par M. Louis de Launay.

La Nouvelle Revue Française (1er juin) publie « Feux », de M. Francis Jammes, deux dizaines de dizains pour chanter « Les feux du village natal » et « Le feu des anciens », qui s'égalent aux plus belles œuvres du grand poète. — La fin des Lettres de R. M. Rilke.

La Revue hebdomadaire (29 mai) commence une « Marie Stuart » de M. Félix Vital Magne.

Revue de Paris (1er juin) commence un ouvrage de M. Emerit sur Mme Cornu, « l'Egérie de Napoléon III ». — De M. W. Hill : « L'industrie anglaise du tabac ». — Le second acte de l'« Electre » de M. Giraudoux. — « L'office de la langue française » par M. A. Thérive.

La Revue Universelle (1er juin) : De M. Léon Daudet : « Exils et prisons » et un curieux article sur Dostoïewsky qu'il étiquette : « l'explorateur des âmes noires ». — « La Sève », par M. Henri Pourrat. — « Regards sur la tragédie basque », par M. Marcel Chaminade.

Visages du Monde (15 mai) : fascicule consacré à l'Auvergne.

Yggdrasill (25 mai) : une grande part de ce numéro célèbre Odilon-Jean Périer, poète et romancier; M. André Druelle publie une « Ode pour Eugène Montfort » qui est d'une belle forme et d'une belle inspiration; M. G. Margouliès traite des chants populaires de la vieille Chine; M. Lucien Wolff, de Swedenborg; Mme Claire Sainte-Soline, de Costa Varnalis, poète grec.

La Muse française (15 juin) : « Billet à M. Georges Duhamel », par Henri Clouard. — « Ariane abandonnée », remarquables fragments d'une tragédie de M. Alibert. — « Quatre Poèmes », de M. André Blanchard. — « Marie Noël », par M. M. P. Boyé. — De M. Maurice Rat, un article sur M. Léon Laleau, poète haïtien. — « Botanique et Poésie », par M. Fernand Lot.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Histoires de revenants et « beaux » crimes d'abord. — Le Souvenir de Jules Laforgue (*Le Jour*, 7 juin), Villiers de l'Isle-Adam (*Le Goéland*, 1er juin), Léon Bloy (*Le Journal*, 30 mai), Villemessant (*Candide*, 27 mai), Adam Billaut (*L'Echo de la Nièvre*, 5 juin). — Qui a bu... tuera (*Sillage*, 1er juin).

Trois coups dans la nuit... — C'est Elvire qui te parle. — Et Thérèse Penado épouvantée reconnut la voix d'une jeune femme décédée quatre ans auparavant et qui demandait, « elle qui était morte dans la pièce voisine », qu'on lui fît dire une messe. — Satisfaction fut accordée à la défunte... Le lendemain plusieurs témoins entendirent la même voix : « Je vous remercie, mes amies, et je vous attends dans l'éternelle félicité... »

Çà, c'est le fait du jour. Et voici pour hier :

Le crime de l'amour sans nom — 1900. — Le siècle à son lever s'étirait encore et cherchait son destin. — Louis Leplée arrive à Paris, sans argent... mais l'ambition est un trésor. — Il est d'abord « calicot »... il poursuit cependant son « idéal » et le trouve près de l'Opéra, puis aux Champs-Elysées. — Aimables éphèbes... douces mœurs... gestes arrondis. (Et, quand l'envie lui prenait aux reins de pimenter les plats de son ordinaire, il passait les boulevards, gagnait la rue de la Roquette, et, tournant à droite, il atteignait la rue de Lappe, lit-on dans le texte). — Il y a aussi la drogue... — Le 7 avril 1936... Leplée dort... Des visiteurs... Une phrase entendue : « On t'a eu, tu ne nous auras plus. » — Leplée est parti pour l'éternité.

Tels sont les « chapeaux » dont un grand quotidien du matin a régalé son public, à la date du 9 juin dernier. Si je précise : 9 juin, c'est que, à cette même date, le *Congrès des écrivains étrangers de langue française* tenait ses assises. Du *Congrès*, de cette assemblée d'intellectuels venus de tous les pays pour proclamer à Paris leur fidélité au parler de France, pas un mot. Un congressiste m'a fait remarquer : « Chez nous, les journaux donneraient la première place à une manifestation de ce genre. Vos journaux sont, là-dessus, les uns discrets, les autres muets. » Il était venu exprès de son pays. Quand il retournera là-bas, il dira : « Les séances que M. Robert de Traz avait fort bien organisées, étaient fort intéressantes, elles méritaient de larges comptes rendus,

mais... » (1). Quand ce ne sont pas des histoires de revenants, ce sont les assassinats qui prennent toute la place. Sommes-nous donc des mangeurs de cadavres, pour que la presse mette pareille complaisance à relater les crimes dans tous leurs détails, voire à revenir sur les plus sinistres? Les guerres, les révolutions ne suffisent-elles pas à faire des morts, un jour l'assassinat de marins allemands, le lendemain le massacre de citoyens espagnols? Il n'y a pas de raison pour que les journaux ne paraissent pas encadrés de noir, en permanence. Huit sous le faire-part, c'est pour rien.

§

Et il est arrivé qu'on traitât de « fossoyeurs » les auteurs qui se consacrent plus spécialement aux commémorations, aux anniversaires! Bravo donc, en ce cas, pour les « fossoyeurs » qui ont salué à Bagneux la dépouille de Jules Laforgue. L'Académie Mallarmé était dans son rôle, qui appelait les poètes, le 6 juin, à se rassembler autour du souvenir d'un poète.

On a commémoré hier, au cimetière de Bagneux, où est sa tombe, écrit M. G.-Jean Aubry dans **Le Jour,** le cinquantenaire de la mort de Jules Laforgue, dont la vie, pour très courte qu'elle ait été, ne s'acheva pourtant que le 20 août 1887. Ces libertés prises avec les dates paraissent inspirées par la commodité des vivants plutôt que par les égards dus aux morts : ou bien cette commémoration prématurée s'explique-t-elle par la crainte d'être devancé?

Il était pourtant peu vraisemblable qu'une concurrence nombreuse fût — si l'on peut dire — à craindre en pareille circonstance.

On voit mal, en effet, des laforguiens se disputer l'accès au tombeau... En avançant de deux mois la célébration du cinquantenaire, on a, je gage, voulu éviter de faire appel, en plein été, à des fidèles que la canicule aurait dispersés. Quelle raison, au demeurant, de s'assujettir — étroitement — aux dates? Certes il est juste, il est souhaitable de s'unir en pensée à un disparu le jour anniversaire, ou de sa naissance, ou de sa mort, mais sous réserve que cela ne sente une improvisa-

(1) Mention doit être faite de Mlle Geneviève Dardel, envoyée du *Journal des Débats*, qui a publié des séances une relation détaillée.

tion dont la cérémonie pâtirait, et **Le Goéland** « journal littéraire de la Côte d'Emeraude », est sage, qui informe :

D'accord avec M. Marcel Longuet, *le Goéland* prépare dès maintenant le centenaire de Villiers de l'Isle-Adam, qui naquit à Saint-Brieuc le 7 novembre 1838. Le cinquantenaire de sa mort tombant en août 1939 les manifestations littéraires en l'honneur de l'auteur de *l'Eve future* seront réparties sur cette période de dix mois sous la haute direction d'un Comité de Propagande dont nous ferons connaître les noms dans un prochain numéro.

Parlant de M. Joseph Bollery, dont on sait la fidélité au souvenir de Léon Bloy :

Je ne l'ai jamais vu, écrit M. Lucien Descaves dans **Le Journal,** je saisis l'occasion qui se présente de lui dire mon estime. Le fait qu'il aime un mort et le défend envers et contre tous, me le rend infiniment sympathique.

Ils sont plus d'un, qui aiment les morts, qui, préoccupés de perpétuer le souvenir d'un maître ou d'un ami cher, ont été heureux que la vogue des commémorations les autorisât à évoquer le disparu. Quel journal irait prendre sans « levier de commande » un article sur tel ou tel auteur? Actualité oblige. L'actualité rétrospective permet de placer les articles dont un Jules Laforgue, un Villiers, — un Paul Drouot, un Gabriel-Tristan Franconi — sont l'objet. Encore faut-il que l'anniversaire trouve créance auprès du journal. Quand M. Fernand Vandérem écrit dans **Candide :**

...Pourquoi, de tous nos confrères, M. Léon Treich a-t-il été le seul à saluer, dans *l'Ordre,* le cent vingt-cinquième anniversaire de la naissance de Villemessant?

la réponse vient toute seule : parce que M. Léon Treich dispose, dans *l'Ordre,* d'une rubrique, et dont il est maître. La question, telle que la pose M. Fernand Vandérem, paraît sous-entendre que seul M. Léon Treich ait pensé à célébrer le cent vingt-cinquième anniversaire de Villemessant. Leader du supplément littéraire d'un journal que Villemessant, tenez, connaissait bien, M. Fernand Vandérem n'ignore cependant pas que ce qui était possible là où telle et telle plume célébraient les anniversaires il y a quatre ans, ne l'est plus.

Les collaborateurs qui, de pair avec M. Maurice Levaillant

dans sa chronique, mettaient à l'honneur, dans leurs articles, tantôt le cinquantenaire d'Eugène Fromentin, tantôt le centenaire de Francisque Sarcey, ont vu d'une semaine à l'autre leur signature disparaître. Et sans explication, sans même le merci qu'on doit aux serviteurs. Ils ne s'en réjouissent pas moins que M. Fernand Vandérem, dont les billets toujours savoureux rassemblent l'essentiel, ait conservé tout loisir de représenter une époque qui leur était chère. C'était le temps où vous vouliez bien, mon cher maître, appuyer de votre autorité l'enquête, vous rappelez-vous? par laquelle *la Revue Mondiale* essayait de remédier à *la Grande pitié des Ecrivains de France.*

§

Voici dans **L'Echo de la Nièvre** l'Oncle Paul s'en prendre à « un certain Jacques Lynn ». Pourquoi cela? et d'abord, quel besoin de ne pas écrire : Jacques Lynn, simplement? L'Oncle Paul ignorerait-il donc qui signe ainsi? La chose me surprendrait, que Jacques Lynn, lui, ne sût point qui signe l'Oncle Paul. Car Jacques Lynn est bien informé, et si Jacques Lynn a pu, cette fois, se tromper, n'est-ce pas que les sources auxquelles s'abreuver sont trop souvent empoisonnées d'erreurs? Il s'agit d'Adam Billaut, le poète menuisier.

Parmi les inexactitudes qui ont mis l'Oncle Paul fort en colère, il y a celle-ci : Adam Billaut, d'après Jacques Lynn, est l'auteur d'un livre appelé *le Rabot.* Ce *Rabot,* assure l'Oncle Paul, qui s'en réfère à Marius Gerin, ne parut jamais. Soit. Il est dommage, en ce cas, qu'un grand dictionnaire — et sans doute il n'est pas le seul — cite *le Rabot* parmi les recueils du poète menuisier. Si un article de journal passe, le dictionnaire reste. *Les* dictionnaires! Je me souviens que lors du centenaire de Léon Cladel, j'en consultai beaucoup. Ils n'étaient pas d'accord sur la date, je vous assure. Quel taon a piqué l'Oncle Paul, qu'il attribue à Paris l'apanage de l'erreur? L'erreur, qui n'a pas de patrie, ne connaît pas de départements. Elle est partout. Ce n'est pas un journal parisien qui a jamais prétendu que Charles Baudelaire ait été incinéré, après quoi ses cendres auraient eu la ville de Brive pour urne! N'allumez donc pas la guerre entre Paris et la

province, Oncle Paul... Il n'y a que des Français : tous les Français se sont trompés, étant citoyens du monde, et le monde, ai-je lu quelque part, étant sujet à l'erreur. Ce qu'il faut retenir, chez Jacques Lynn, — comme chez d'autres — c'est qu'à travers sa documentation, pour faillible qu'il puisse lui arriver d'être, mille visages sur lesquels la mort a mis son masque reçoivent une vie nouvelle, et cela dans la presse. Quelle meilleure compensation à l'exploitation des crimes, à la publicité faite aux gueules d'assassins?

§

Qui a bu... tuera, et on compterait sans doute moins de meurtres si l'alcoolisme n'était pas tellement à la portée du passant. Fermer les débits, il n'en est pas question, déjà les tenanciers menacent de f... le feu à l'Exposition, ah! mais, (représaille comme une autre) si on ne dispense pas les lieux où on boit d'appliquer les quarante heures. Bon pour les établissements de bains, cela. On n'a que faire des lieux où l'eau est de rigueur. Mais l'alcool, bon sang, l'alcool? M. André Billy, il est vrai, estime que

l'application de la semaine de quarante heures entraînera, si l'on n'y prend garde, une aggravation tragique de l'alcoolisme.

Il s'agit des quarante heures en général. M. André Billy, à qui une bonne bouteille ne fait pas peur, non plus qu'un apéritif, ou deux, qui aime boire en aimable compagnie, poursuit dans **Sillage :**

Ce qui ne m'a pas empêché de sursauter, l'autre jour, lorsqu'un de mes voisins de campagne, inspecteur pour le Nord et l'Est d'une grande marque, de la plus grande marque d'apéritif, m'a avoué vendre, ce printemps-ci, deux fois plus de liquide que l'année dernière. La voilà bien, la reprise des affaires! La voilà bien, l'utilisation des loisirs!

Il précise :

Je ne suis nullement, au contraire, l'adversaire de la nouvelle législation sociale. Je dis seulement qu'elle risque de favoriser l'alcoolisme, et j'ajouterai que je suis assez inquiet de voir la presse signaler la recrudescence extraordinaire des crimes et des cas de folie sans jamais écrire le mot alcoolisme. On a l'impression d'une consigne.

M. André Billy demande que les quarante heures s'accompagnent « au plus tôt de nouvelles taxes sur les marques d'apéritif », et il ajoute :

Et que par la même occasion on détaxe le livre! Car, à la même heure où nous voyons la consommation des apéritifs doubler, nous voyons les livres ne se vendre presque plus. Le livre se meurt et l'apéritif est florissant. Est-ce ce qu'on appelle le progrès? Est-ce l'exemple que la France doit offrir au monde?

Je doute cependant qu'à l'occasion de la Fête Nationale les débits et établissements assimilés soient tenus de fermer le 14 juillet. Périssent plutôt, n'est-ce pas, les librairies!

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Ballets Russes de Monte-Carlo : trois créations de M. Fokine, *Don Juan*, musique de Gluck; *L'Epreuve d'Amour*, musique de Mozart; *Les Elfes*, musique de Mendelssohn. — Opéra Comique : *La Chambre bleue*, comédie lyrique en un acte, livret de M. H. Prunières, musique de M. Daniel Lazarys.

Le premier des spectacles de la « Saison théâtrale internationale » ouverte aux Champs-Elysées à l'occasion de l'Exposition, a été donné par la troupe des **Ballets Russes de Monte-Carlo.** On sait que le Théâtre des Champs-Elysées est, en effet, le théâtre officiel de l'Exposition, la salle nouvelle du Trocadéro ne devant être achevée, selon les prophéties les plus favorables, que longtemps après la fermeture de la dite exposition. A quelque chose, malheur est bon, c'est bien le cas de le dire, en ajoutant même que deux malheurs valent mieux qu'un, puisque le retard motivé par l'incendie de l'Opéra, l'an dernier, nous a valu la première résurrection du théâtre des frères Perret, et puisque l'inachèvement de la salle nouvelle nous vaut de retrouver, pour la « grande saison internationale » ce théâtre qui est un chef-d'œuvre d'architecture moderne tout à fait digne d'être montré aux étrangers. J'ajoute tout de suite que le premier spectacle, celui que nous ont donné les Ballets Russes de Monte-Carlo, est ravissant, fort digne, lui aussi, d'une audience étendue, et qu'il est seulement très fâcheux que le retard de trois semaines mis à ouvrir l'exposition l'ait fait passer bien avant que les foules espérées aient pris le chemin de Paris.

M. René Blum a réussi cette gageure de succéder à Serge de Diaghilew. Il s'est assuré la collaboration de M. Michel Fokine — à qui nous devons quelques-unes des créations les plus heureuses de Diaghilew — et, patiemment, il a reconstitué une troupe chorégraphique qui peut aujourd'hui supporter la comparaison avec les anciennes troupes des Ballets Russes, premiers du nom. Mmes Nana Gollner, Maria Ruanova, MM. André Eglevsky, Lebercher, par exemple, sont des artistes de premier ordre. Et puis, continuant la tradition, en faisant appel à des artistes comme MM. Visconti, Andreu et André Derain pour les décors, M. René Blum a su réaliser cette heureuse alliance des arts plastiques et de la musique dont le souvenir de ce qu'elle fut parfois au temps de Diaghilew nous émerveille encore.

La troupe des Ballets Russes nous présente donc cette saison trois nouveautés dont l'intérêt, à des titres divers, est certain. *Les Elfes*, un acte de variations chorégraphiques sur le *Concerto en ré*, de Mendelssohn, ne révèlent évidemment rien au musicien, mais sont un pur enchantement pour quiconque est sensible à la grâce des mouvements, aux combinaisons mobiles des couleurs et des jeux de la lumière. On imagine difficilement ces choses quand on ne les a pas vues, et toute la poésie de Shakespeare s'anime comme en un songe, en effet, dans cette mise en scène adorablement féerique. M. Marcel Reynal, violon solo des Concerts de Monaco, a partagé le succès des danseurs.

Don Juan est la pièce principale de cette série. Le scénario se rapproche plutôt de la comédie de Molière que de l'opéra de Mozart. Elvire est, ici, la fille du Commandeur, et, à la nuit, don Juan vient jouer une sérénade sous les fenêtres de la belle; mais le père survient et dégaine, don Juan riposte et le tue. Il s'enfuit en envoyant cyniquement un baiser à Elvire. Il se rend à un souper auquel il a invité quantité d'amis et d'amies, et il pousse l'audace jusqu'à faire enlever Elvire et l'amener de force, en grand deuil, au festin. Le spectre du Commandeur vient troubler la fête. Les assistants, terrifiés, s'enfuient dans toutes les directions, cherchant à se cacher. Elvire, à la vue de son père, s'est évanouie. Seul don Juan fait face au fantôme, s'avance à sa rencontre et, pour le

narguer, l'invite à s'asseoir à table. Le spectre refuse, mais, à son tour, invite le séducteur à lui rendre visite au cimetière. Don Juan accepte par bravade et le spectre s'évanouit. Elvire reste étendue à terre et, sans plus s'occuper d'elle, don Juan prend son manteau, son épée et son chapeau, et, suivi de Sganarelle terrorisé, se met en route d'un pas ferme. Il arrive au cimetière avant l'aube. La statue l'adjure de se repentir, mais en vain. Il raille. Ses amours passées défilent devant ses yeux, comme pour allumer en lui un regret, un peu de pitié. Il reste insensible, les tourne en dérision. Son âme est perdue sans espoir, et, sur un signe de la statue, les Furies vomies par l'Enfer se saisissent du libertin et le conduisent aux tortures éternelles. La partition de Gluck est importante. Elle a été écrite dans la période qui précède la composition d'*Orphée*, à peu près au même moment que *L'Ivrogne corrigé* et *Le Cadi dupé*, ouvrages qui, dans son abondante production, ne comptent guère. Ce *Don Juan* de Gluck fut créé à Vienne en 1761 avec une chorégraphie d'Angiolini, dont se sont inspjrés MM. Erle Allatini et Michel Fokine pour le remettre en scène. Ont-ils été trop respectueux de l'ancien libretto? Il y a des longueurs dans ce spectacle, plein d'excellentes choses d'ailleurs, et qui sembleraient meilleures encore si l'action était moins languissante. Les décors et les costumes de M. Mariano Andreu sont fort beaux.

L'Epreuve d'amour est une aimable chinoiserie qui nous montre un mandarin exhalant son amertume contre l'humanité entière et les animaux eux-mêmes, acharnés à l'empêcher de s'enrichir, seul but de sa vie. Il lutte contre tout et contre tous, bat l'amoureux de sa fille, car il la voudrait marier à un opulent ambassadeur. L'amoureux se déguise en dragon, et ainsi accoutré, chasse son adversaire avec l'aide de quelques amis déguisés en bandits. Les drilles, prenant leur rôle au sérieux, pillent l'ambassade, et le diplomate, devenu pauvre, se voit refuser la belle par le beau-père cupide. Le trésor va lui être rendu, mais trop tard : il est parti, furieux. L'amoureux, délivré de son rival, épousera la belle. Et tandis que la procession nuptiale s'éloigne, singes et papillons viennent de nouveau agacer le Mandarin et lui montrer qu'un seul défaut,

le plus décevant de tous, sépare les animaux des hommes : la cupidité.

J'ai dit déjà que le décor et les costumes d'André Derain, la chorégraphie de Michel Fokine, constituent un spectacle infiniment agréable. La musique, affirme le programme, est de Mozart. Elle aurait été perdue, puis découverte en 1928, et exécutée alors en Allemagne. Mozart l'aurait écrite en 1791, au moment du Carnaval, et lui-même aurait imaginé le scénario. 1791, c'est l'année de la *Clémence de Titus*, de la *Flûte enchantée*, des grandes Symphonies, du *Requiem*, c'est l'année de la mort... Cette musique ne porte point la marque du génie comme les pages illustres dont elle serait contemporaine. Elle est aimable, elle est charmante. On peut ajouter qu'elle est mozartienne; il n'est pas évident qu'elle soit de Mozart, et j'ai récemment entendu telles œuvrettes de Campra et de Destouches — cependant plus anciennes de près d'un demi-siècle — qui ont cette grâce, et dont l'attribution, si on n'en connaissait pas les auteurs, prêterait pareillement à discussion. Quoi qu'il en soit, notre plaisir n'en saurait être diminué. Que *l'Epreuve d'amour* soit de Mozart ou non, qu'elle soit de 1791, plus vieille ou plus récente, le spectacle n'en est pas moins charmant, la chorégraphie n'en est pas moins réussie, les yeux n'en sont pas moins à la fête, et la musique offre tout ce qu'il faut pour séduire les délicats.

L'orchestre de Monte-Carlo est fort bien dirigé par M. Hofmekleris.

§

Une fugue d'Emma en compagnie de Léon... Ce n'est pas l'héroïne de Flaubert, mais l'héroïne de **la Chambre bleue**, la nouvelle de Mérimée, et de cette *Chambre bleue*, véritable boîte à surprises d'où sortent tous les embarras et tous les ennuis qui peuvent troubler deux amants, M. Henry Prunières a très adroitement, très légèrement, tiré un livret d'opéra-comique en un acte, mis en musique par M. Daniel Lazarus. M. Lazarus est l'auteur d'une *Symphonie avec hymne* qui lui fait honneur. Il a voulu montrer qu'il était également capable d'écrire de la musique légère. Une partie du public a manifesté bruyamment son hostilité à l'œuvre nouvelle.

Sans doute M. Lazarus est-il moins à l'aise pour exprimer l'humour subtil de Mérimée que le lyrisme, mais sa partition est écrite avec agrément et instrumentée avec soin, bien que parfois avec quelque lourdeur. Mme Fanelly Revoil, MM. Tubiana et Arnoult la chantent, et M. Roger Désormière la conduit avec toute l'intelligence et tout l'art qui peuvent le mieux la servir. Le décor de M. Dignimont est spirituel et charmant.

On a repris *Gianni Schicchi*, fort agréable farce et incontestable chef-d'œuvre de Puccini. M. Balbon, Mlles Jane Rolland, Tiphaine, MM. Pujol et Morturier, l'orchestre conduit par M. Jean Morel, méritent d'être également félicités.

RENÉ DUMESNIL.

ARCHÉOLOGIE

Raymond Matton : *La Pologne*, Fernand Nathan, éditeur. — M. Percheron : *Moscou*, même éditeur. — Louis Porcheron : *L'Andorre*, Editions « Quo Vadis », 107, rue de Paradis, Marseille.

Voici un volume consacré à **La Pologne** : *Ses aspects. Son Histoire. Sa vie d'aujourd'hui.* Edité avec soin, ce bel ouvrage est illustré de nombreuses photographies et comporte de plus deux cartes sur feuilles libres. L'auteur, qui a été pendant six années professeur à l'Institut français de Varsovie, a circulé dans tout le pays, visité villes et campagnes. Son livre, clair, bien ordonné, nous fait connaître exactement, et d'agréable manière, ce qu'est cette nation, notre alliée séculaire, que trop de Français ne connaissent que de nom. Sait-on qu'elle compte 33.500.000 habitants, que malgré une mortalité infantile importante, en voie de régression, les naissances présentent un excédent plus élevé que dans aucun autre pays d'Europe? Une superficie de 388.000 kilomètres carrés (presque celle de l'Allemagne) ne permet pas encore actuellement de nourrir une population en majorité rurale, car de grandes régions sont dépeuplées; d'immenses forêts et surtout des marais, ceux de Pinsk principalement, qui couvrent 40.000 kilomètres carrés. Le problème de l'émigration est sans cesse à résoudre; les pays qui étaient ouverts librement ont dû fermer ou réglementer les entrées; en 1919 plus de 500.000 Polonais furent admis à venir travailler chez nous pour combler les vides causés par la guerre; mais, la

crise survenant, beaucoup ont dû être rapatriés, ce qui a même causé un certain malaise dans les relations des deux pays.

Six grandes cités : Varsovie, Lwów, Cracovie, Wilno, Poznan, Lódz, ont plus de 200.000 habitants; treize autres dépassent 100.000; mais, ce qu'on ne rencontre pas avec la même fréquence que chez nous, ce sont les agglomérations de 25 à 60.000 âmes. Ce qui caractérise la vie urbaine polonaise, c'est la petite ville de 5 à 10.000 habitants, avec sa vaste place carrée, bordée de magasins juifs, souvent ornée d'un hôtel de ville Renaissance en briques, et vers laquelle, les jours de marché, se dirigent les longues, étroites et basses voitures des paysans amenant leurs produits : volailles, légumes, graines et fruits. En exceptant les régions industrielles, plus évoluées, les Polonais ont conservé leurs traditions et leurs pittoresques costumes. Dans les Karpathes principalement, on rencontre une grande variété vestimentaire. Voici un exemple : pantalon de feutre blanc très collant, échancré au cou-de-pied, recouvrant toute la chaussure et portant à l'extrémité un pompon rouge; sur les côtés une grande bande bleue; les poches, qui s'ouvrent sur le devant de la cuisse, sont richement brodées de fleurs et de motifs géométriques de toutes couleurs. En peau de mouton blanchie, fourrure à l'intérieur, la veste, sans manches, est bordée aux coutures par des bandes de broderies multicolores qui se retrouvent également sur le chapeau. Dans le pays Hontsoule, la veste conserve les mêmes caractères, mais les femmes, comme les hommes, fument la pipe, montent à cheval, portent de hautes bottes en feutre rouge; les tabliers sont brodés de couleurs éclatantes et les jupes ornées de bandes horizontales, de nuances vives. Ces costumes forment un saisissant contraste avec les vêtements noirs et crasseux des juifs, qui s'adonnent principalement au commerce.

Les villes, grandes ou petites, offrent au visiteur de nombreux et beaux édifices, dont les plus intéressants datent de la Renaissance. Le gouvernement, dont les efforts sont freinés par le manque d'argent, a cependant obtenu, dans tous les domaines, des résultats si satisfaisants que l'avenir peut être envisagé avec confiance.

§

A la même librairie, M. Percheron nous présente un ouvrage sur **Moscou.** C'est l'histoire de cette cité depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Histoire fantastique car il n'est pas de ville au monde qui puisse prétendre avoir subi autant de calamités : invasions, pillages, épidémies, incendies périodiques, etc. Sa prodigieuse vitalité a surmonté les pires désastres. Un jour de l'an 1147, Iouri Dolgorouki, prince de Souzdal, regardant la carte de ses Etats, dit à ses courtisans : « Voilà la rivière Moskowa et sur cette rivière, il me manque une ville. » L'endroit choisi, dans une boucle du cours d'eau, appartenait à Koutchko. Iouri Dolgorouki lui fit proprement couper la tête, maria son propre fils avec Oulita, fille du défunt, et construisit de belles églises dans lesquelles, à chaque anniversaire de la mort de Koutchko, on devait dire des prières pour le repos de son âme. De la nouvelle ville, appelée Moskva, il voulut faire une forteresse inexpugnable, avec des remparts trois fois plus forts que ceux des autres villes de sa principauté. La première destruction de Moscou eut lieu en l'hiver 1237. Les Mongols tuèrent tous les hommes, incendièrent les maisons et les églises; seules les murailles subsistèrent. La reconstruction fut réalisée par Michel Korobrite. Bientôt l'enceinte s'avéra trop petite, des quartiers entiers la débordèrent. Ayant reçu en apanage le transport des marchandises par la Moskowa, le prince Daniil Alexandrovitch fit de la cité la capitale du grand-duché de Moscou. Désormais, les « Princes-rassembleurs-de-terres » allaient par conquêtes ou acquisitions augmenter sans cesse le patrimoine de leur ville. En 1365, un incendie la réduisit en cendres; c'est alors que le jeune grand-duc Dimitri eut l'idée, pour la reconstruire, de remplacer le bois, jusqu'alors seul employé, par de la pierre qu'il fallut aller chercher fort loin. A peine réédifiée, pendant une absence de son seigneur, la cité fut pillée, incendiée par les Mongols qui tuèrent plus de 60.000 personnes et emmenèrent les femmes et les enfants. Sans se décourager, réunissant une armée d'ouvriers, Dimitri fit reconstruire une ville plus grande, plus belle, plus forte, dont l'importance et l'influence ne firent que croître avec les

années. Mais la liste de ses malheurs s'allonge au cours des siècles; on s'en rendra compte en lisant ce livre très curieux, que rehausse encore une très belle imagerie.

§

Beaucoup plus modeste est le pays que nous décrit M. Louis Porcheron : **L'Andorre,** qui n'est pas une république comme on serait tenté de le croire, mais une seigneurie dont le chef de l'Etat français est co-suzerain (co-prince) avec l'évêque d'Urgel (Espagne). Tous les deux ans, les délégués andorrans prêtent serment de fidélité au co-prince français et versent le tribut dont le montant est fixé par la charte. Les vallées d'Andorre conservent encore des coutumes antiques; on peut le dimanche « voir les anciens coiffés de la barretina rouge, vêtus de la veste courte de velours, de la ceinture large de soie noire, du pantalon échancré finissant aux genoux, laissant voir des jambes gainées de bas blancs et des pieds chaussés d'espadrilles ». Les routes carrossables, récemment aménagées grâce à la houille blanche, permettent maintenant un accès facile aux voitures et aux cars automobiles. Au contact des visiteurs, des amateurs de sports d'hiver, les jeunes Andorrans ont tendance, comme, hélas! dans de nombreux pays, à délaisser leur pittoresque costume.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Notes inédites de Baudelaire : Lettres d'un atrabilaire. — Une collaboration d'Anatole France et de Nina de Villard.

Notes inédites de Baudelaire : Lettres d'un atrabilaire. — Je dois à l'obligeance de M. Gaston Calmann-Lévy la communication du manuscrit que je reproduis ci-dessous et qui était demeuré inédit.

Ces notes, à première vue, paraissent bien obscures. Cependant, en s'aidant de la correspondance de l'auteur et surtout de ses *Journaux intimes*, on arrive assez aisément à en pénétrer le sens. Seulement, pour le dégager, il va me falloir déposer bien des scolies au pied du texte... L'indulgent lecteur en excusera l'abondance.

JACQUES CREPET.

Villemain. — Pourquoi je suis content du mot atrabilaire.

Le Ballon.

Villemain. De la sottise académique. Elle prend toutes les formes. Voyez Duruy. Trop de zèle, goût de la popularité. Il a les suffrages du *Siècle,* une vérité par jour.

Duruy et Girardin.

—

Le pourquoi et le comment des succès de Villemain (1).

Le Siècle, ma passion pour la Sottise.

Utilité des mauvaises lectures. Balzac. Les journaux et les tables tournantes. Lumières des Tables. Lumière des journaux.

Le Siècle. Balzac, non pas un bel esprit, mais quelque chose de mieux.

Le lavement. Les danses, se raser.

La prière, Moi, le Siècle (2).

(1) Ce premier paragraphe suffit pour dater les deux feuillets du manuscrit, car c'est en novembre 1864 que Baudelaire, dans ses lettres à Ancelle, par deux fois a daubé sur Duruy, à propos des réformes que le ministre prétendait introduire dans l'instruction publique. — Pourquoi il était content du mot *atrabilaire?* Sans doute parce que ce mot traduisait fidèlement la noire humeur dont l'emplissaient le spectacle de son temps et ses appétits de vengeance. Ne mandait-il pas à sa mère dès décembre 1861 : « Je finirai par écrire quelque livre atroce qui me fera chasser de ce vilain pays »? — « Le Ballon ». Nous retrouverons ce mot, au pluriel, un peu plus loin. Il faut se souvenir de la haine que notre auteur portait au progrès et qu'à cette époque-là Godard, Nadar, etc., passionnaient l'opinion publique avec leurs expériences aéronautiques. — Pour Villemain, v. dans les *Œuvres posthumes* l'essai inachevé sur *L'esprit et le style de M. Villemain.* — « Goût de la popularité ». Faiblesse basse et honteuse aux yeux de Baudelaire, cf. dans *L'Art romantique* les études sur Gautier et Leconte de Lisle. — « Une vérité par jour ». Le *Siècle* (une des bêtes noires de Baudelaire) l'avait-il promise à ses lecteurs? En tout cas Girardin, dont le nom se trouve à la ligne suivante, avait promis à ceux de *la Presse* une *idée* par jour (29 février 1848) et ce qui est plus étonnant, c'est qu'alors *le Salut public,* dont Baudelaire était l'âme, l'en avait félicité. Mais en 1864 il y avait beau temps que notre poète était revenu de son engouement démocratique!

(2) Dans un de ses *Projets de préface* pour les *Fleurs du Mal,* Baudelaire avait déjà mentionné son « goût diaboliquement passionné de la bêtise », qu'ont partagé d'ailleurs bien des contemporains, notamment Flaubert et Villiers de l'Isle-Adam. — « Utilité des mauvaises lectures ». Ceci se trouve développé dans *Mon Cœur mis à nu :* « L'homme d'esprit, celui qui ne s'accordera jamais avec personne, doit s'appliquer à aimer la conversation des imbéciles et la lecture des mauvais livres. Il en tirera des jouissances amères qui compenseront largement sa fatigue ». Mêmement les indications : « Lumière des tables. Lumières des journaux y sont reprises : « Elle [la vraie civilisation] n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes. Elle est dans la diminution des traces du péché originel. » « Il est impossible de parcourir une gazette quelconque... sans y trouver... les affirmations les plus effrontées relatives au progrès et à la civilisation ». — Mais quel rapport faut-il trouver entre Balzac et le *Siècle?* Celui-ci avait-il qualifié celui-là de « bel esprit »? Et que vient faire ici la ligne suivante : « Le lavement. Les danses, se

Perte irréparable, gros livre à faire. Classification d'animaux. Enumération des animaux du *Siècle*, à partir de l'homme aux belles bottes.

Les romans du *Siècle*. Paul de Kock, prétentieux. Phrases du *Siècle*. Les abeilles. Les Japons.

Le beau reproducteur (amour du peuple).

L'austère fabricant.

Unité du *Siècle*.

Rome, immense sacristie, ne peut pas offrir à un artiste les agitations fécondes de nos grandes capitales.

Journal des marchands de vin. Le modeste repas des prolétaires.

—

Je me suis aperçu que quelques-uns de ces gens croyaient à ce qu'ils écrivaient.

—

Le bénédictin du *Siècle*.

Les auteurs favoris du *Siècle*.

Molière, Béranger, etc. (3).

raser »? Je ne sais. — Quant à « La Prière, Moi, Le Siècle », sans doute y faut-il trouver l'embryon d'une phrase de *Mon Cœur mis à nu* : « Mais la prière de ces vilaines gens ne gâte pas l'honneur et le plaisir de la mienne. »

(3) Les quatre premiers alinéas sont très clairs. La « perte irréparable », ce serait celle de toutes les bourdes du *Siècle* — si notre auteur ne se trouvait pas là pour les recueillir (ou c'est celle qu'il a faite en égarant le recueil qu'il en avait constitué), cf. la lettre à Ancelle du 18 février 1866 : « Songez donc qu'en général l'erreur me cause des crises nerveuses, excepté quand je cultive volontairement la sottise, comme j'ai fait pendant vingt ans pour le *Siècle* pour en extraire la quintessence. » — « Classification d'animaux. Enumération des animaux du *Siècle*... » c'est-à-dire de ses rédacteurs considérés sous l'angle de l'analogie passionnelle, à la manière de Toussenel. — « Phrases du *Siècle*. Les abeilles. Les Japons. » Le 28 août 1860, au bas d'une lettre à Poulet-Malassis, on voit Baudelaire s'égayer de quelques *Bons mots de la Stupidité parisienne* et parmi ceux-ci nous retrouvons précisément nos abeilles, que Léon Plée, un des rédacteurs en vue du *Siècle*, a qualifiées « ces chères petites républicaines ». De même « Japons », dans notre texte, correspond certainement à un passage de *Mon Cœur mis à nu* : « Discours de Durandeau sur les Japonais. (Moi, je suis Français avant tout). Les Japonais sont des singes, c'est Danjou qui me l'a dit » et pareillement à un autre passage du même journal intime : « L'art est un agent civilisateur (Castagnary) » la notule : « Le beau reproducteur (amour du peuple) ». — «L'austère fabricant ». Aucun doute; c'est en raison de l'épithète que Baudelaire avait cueilli cela dans un journal : le commerce et l'industrie n'étaient-ils pas infâmes à ses yeux? — « Rome, immense sacristie », etc., « le modeste repas du prolétaire », encore des citations mises en réserve pour servir un jour sa haine de la société moderne, laïque et démocratique. — « Le bénédictin du *Siècle* », sans doute Louis Havin. — « Molière, Béranger », deux noms souvent accouplés chez lui, cf. un Projet de préface pour les *Fleurs du Mal* : « Malgré Molière et Béranger, on n'aurait jamais cru que la France irait si grand train dans la voie du *progrès* », et encore *Curiosités esthétiques* (Conard, p. 402-403).

Le rédacteur en chef (4).
Girardin.
Girardin et la Vérité.
Les escargots.
La lune.
Les ballons.
Abolition de la Guerre.
Ptolémée.
Le latin et le grec de Girardin.
Pecudesque locutæ.
Le style fleuri des marchands d'orviétan.
— L'attitude flétrie par le fer rouge de la plume de M. Guéroult.
— Pilote pris à bord du vaisseau dont M. Rouy est le capitaine, c'est en vain que je sonde et que je m'efforce de reconnaître le fond de la phrase difficile qu'il s'agit de franchir sans s'y briser.
Dieu rend les farceurs, les menteurs et les charlatans crédules.

Les auteurs favoris de Girardin :
Montesquieu.
Mahomet.
Jésus-Christ.
Jacotot.

§

Une collaboration d'Anatole France et de Nina de Villard. — Depuis longtemps, suivant l'exemple de Remy de Gourmont (1), nous avions, M. Georges-Armand Masson et moi, cru reconnaître la « patte » d'Anatole France, qui fut un des habitués du salon de la rue Chaptal, dans deux sonnets

(4) Ici encore des rapprochements s'imposent avec les *Journaux intimes* où on lit : « Du rédacteur en chef et de la pionnerie. Immense goût de tout le peuple français pour la pionnerie et la dictature... » et où l'on voit Emile de Girardin pareillement brocardé et poursuivi des mêmes traits (son latin et le *pecudesque* des *Géorgiques*, son grec et la citation de l'*Almageste*). — « Les escargots », « abolition de la guerre », encore des flèches à la destination du même Girardin; on les retrouve dans l'*Anniversaire de la naissance de Shakespeare* (1864) où le publiciste est qualifié d' « inventeur de la boussole escargotique et de la souscription à un sou par tête pour l'abolition de la guerre ». — « La lune »? je ne sais. Sans doute allusion à une autre « idée » de Girardin. — « L'attitude flétrie... » « Pilote pris à bord... » évidemment des échantillons de style *éditorial*. — « Guéroult,... Rouy ». Le premier présidait aux destinées de *l'Opinion nationale* qui, en 1864-65, rendit à Baudelaire son manuscrit du *Mystère de Marie Roget;* le second à celles de *La Presse* qui, en 1862, avait interrompu la publication des petits poèmes en prose... — « Dieu rend les farceurs... » Peut-être est-ce sur cette réflexion que devait prendre fin l'article projeté? — Quant à la liste des « auteurs favoris de Girardin », j'imagine que le sel doit en être trouvé dans le contraste que présente le nom de Jacotot, l'inventeur de l'*Enseignement universel*, — l'homme qui professait qu'on peut enseigner ce qu'on ignore — avec ceux qui l'y précèdent. « Montesquieux, Mahomet, Jésus-Christ, Jacotot », en vérité un savoureux assemblage, une jolie petite bombe humoristique. — J. C.

(1) *Mercure de France*, août 1899, tome XXXI, p. 545.

de Nina, publiés en 1869 dans le tome II du *Parnasse contemporain* et recueillis depuis dans les *Feuillets parisiens*, *La Jalousie du jeune Dieu* et *Tristan et Iseult*.

Une autre collaboration, certaine, celle-là, et autrement importante, d'Anatole France et de Nina de Villard, ou plus exactement de Nina de Callias, puisque le divorce n'existait pas encore, me tenait cependant à cœur. Il s'agissait d'un acte en vers, en ignorant jusqu'au titre, et dont un article de Lucien Descaves, toujours si exactement renseigné, m'avait, dans le *Journal* du 5 janvier 1924, révélé l'existence :

Il serait, sans doute, plus difficile de retrouver une autre œuvre de jeunesse d'Anatole France, un acte en vers qu'il écrivit en collaboration cette fois, avec Nina de Callias, vers le temps où celle-ci posait pour Manet la *Dame aux éventails*, peut-être plus tôt... Anatole France, dans la suite des *Souvenirs du Petit Pierre*, nous donnera, espérons-le, une précision à cet égard. Tout ce que nous pourrions dire, pour lui rafraîchir la mémoire, c'est que l'action se passait en Italie, dans le duché de Ferrare, où régnait Eléonora d'Este, et que la pièce, présentée à la Comédie-Française, n'y fut point reçue.

Anatole France, qui s'éteignit, dans la nuit du 12 octobre de cette même année avec, se sentant perdu, ce cri de « Maman! » plus que tout autre émouvant chez un homme de quatre-vingts ans, n'eut pas le loisir de répondre à cet appel. Au lendemain de sa mort, on parla vaguement de l'acte perdu et l'année suivante, préparant mon article *Chez Nina de Villard* publié ici même (2), j'écrivis à M. Jules Couët, archiviste de la Comédie-Française, pour savoir s'il restait trace dans ses archives de l'acte jadis présenté par l'illustre écrivain, encore à ses débuts.

L'excellent Jules Couët, — qui alors ne prévoyait pas que l'âge et la maladie le forceraient, dix ans plus tard, à se séparer de sa bibliothèque et des lettres originales de son cher Anatole France, — me répondit par cette lettre charmante, m'enlevant, hélas! toute espérance :

(2) 1er juin 1927, tome CXCVI, pp. 324-352.

COMÉDIE-FRANÇAISE.

Paris, 6 mars.

Cher Monsieur,

Je ne connais pas l'acte dont vous me parlez. Quel est le titre? a-t-il réellement été présenté en 1868?

Par une sorte de fatalité il n'y a aucune liste des pièces présentées à l'examen préalable entre décembre 1865 et janvier 1869, ce qui fait une lacune de trois années. Je ne vois aucune possibilité de retrouver la trace de cet acte qui, s'il a été présenté et refusé, aura été retiré par son auteur, vrai ou supposé.

A quelle date Nina de Villard est-elle devenue la femme d'Hector de Callias (3)?

Anatole France ne m'a jamais parlé de cet acte; mais, dédaigneux de ses œuvres de jeunesse authentiques, il n'avait aucune raison de revendiquer une part de collaboration dans une pièce probablement médiocre; d'ailleurs, il était assez fermé sur ce lointain passé.

Cordialement à vous.

COUËT.

Vous ne venez plus au Puits d'amour et moi je n'y vais guère. La guerre a tout changé!

Je possède un dessin de Cros, représentant une chatte, avec une ligne de musique par de Sivry sur des vers d'Anatole France, qui doit venir de chez Nina, sans que j'en sois certain.

La trace du manuscrit était perdue, mais pas le manuscrit lui-même, ou à mieux dire sa copie, établie par Fernand Calmettes, le peintre, le chartiste et le romancier, lié depuis sa jeunesse avec Anatole France, auquel il avait voulu éviter ce travail peu récréatif. M. Pierre Calmettes l'a retrouvée dans les papiers de son père, mort également octogénaire en 1927, et, dans son intéressant volume, *La Grande Passion d'Anatole France* (4) — c'est-à-dire : les livres, les œuvres d'art et les bibelots — a donné l'analyse et d'importants extraits de cet acte en vers, ignoré de tous.

En voici d'abord le titre exact, établissant de façon indubitable la collaboration divulguée par Lucien Descaves :

(3) 3 novembre 1864.

(4) Avec 65 illustrations. Tableaux et dessins de Pierre Calmettes. Photographies de Henri Malorey. Paris, Editions Seheur, 1929, in-12.

La Dompteuse
par
Mme Nina de Callias,
rue Chaptal, 17,
et Anatole France,
rue de Tournon, 15.

Ces adresses ne nous apprennent rien, mais sont des confirmations et fournissent une date approximative, Nina ayant quitté la rue Chaptal après la Commune, quand elle revint de Suisse à Paris pour aller se fixer rue des Moines, l' « Académie des Batignolles », comme disait assez plaisamment Arsène Houssaye. La pièce, si elle fut réellement présentée à la Comédie-Française, appartiendrait donc bien à celles dont la liste manque.

Je me garderai d'en esquisser l'analyse à mon tour, préférant renvoyer au volume de M. Pierre Calmettes, me bornant à indiquer que, si le sculpteur Pier'Angelo, le héros de ce petit drame, a été appelé à Ferrare, à la cour du duc d'Este, la scène se passe par contre à Paris, dans l'atelier de l'artiste, voisin de la tour de Nesle.

Les extraits donnés par M. Calmettes offrent de grandes analogies, au point de vue de la facture du vers, hugolienne au point de ressembler à un pastiche, avec le *Moine bleu*, autre acte en vers, écrit plus tard par Nina de Villard avec quelques habitués de son salon, entre autres Jean Richepin et Germain Nouveau. Cette grandiloquence, qui n'appartient aucunement à Anatole France, sévissant déjà dans la *Dompteuse*, il en faut conclure que la part de collaboration de Nina était beaucoup plus grande que je ne pensais. Wagnérienne, elle marchait volontiers dans le sillage du proscrit volontaire de Guernesey dont, depuis longtemps, l'exil avait pris fin. Ce rapprochement n'a rien qui puisse surprendre : après la lecture des premiers romans de Hugo, des *Burgraves*, de ses descriptions — et aussi de ses dessins — des burgs des bords du Rhin, il semble plutôt s'imposer. Les deux géants offraient bien des points communs, à commencer par l'orgueil et, chez l'un comme chez l'autre, la plaisanterie était lourde.

Cette *Dompteuse* n'ajoute rien à la gloire d'Anatole France et est à joindre à deux autres actes inédits — sans doute y

en a-t-il d'autres — d'Anatole France, *Les Métamorphoses de Pierrot* et *Le valet de Madame la Duchesse,* naguère signalés par M. Jacques Lion dans le *Figaro* (5). Pour l'aimable Nina, dont le bagage est à la vérité léger et qui se contenta d'être aimée de ses amis et insultée des faméliques des deux rives, quand la ruine, la folie et la mort leur eurent fermé le ratelier et l'abreuvoir de la rue des Moines, c'est autant à ajouter à sa bibliographie.

PIERRE DUFAY.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

A propos des « Modérés ». — J'ignore ce que la critique a dit du livre d'*Abel Bonnard,* de ce livre aux allures de pamphlet. Sans doute beaucoup de bien ou de mal, selon que critique et journal étaient de droite ou de gauche. En tout cas, on ne peut refuser le courage à celui qui l'écrivit; il en faut pour braver le pouvoir, les opinions reçues, et pour fustiger ses propres alliés. Bonnard fait d'abord, de façon cruelle, le procès des « modérés », depuis l'origine de la République jusqu'à nos jours; il leur reproche leur faiblesse, leur lâcheté, leur vanité, leur suffisance. L'histoire française de tout un siècle, assure-t-il, ne s'explique que par la défaillance continue de toute une classe, qu'a fascinée sa propre défaite :

> Le modéré, c'est quelqu'un qui voudrait cesser d'être modéré pour être sûr de rester député... Il est le reste d'une société; tout ce qu'il a de bon et de mauvais s'explique par là.

Les modérés cherchent leur chef en dehors de leur propre parti, « parce qu'il en coûte moins à leur vanité d'élever sur le pavois un de leurs adversaires qu'un des leurs... » Ils n'ont pas de doctrine. Il est vrai, ajoute Bonnard, que les radicaux n'en ont pas non plus, mais (admirons ce trait) « ils sont réunis par leurs haines et associés par leurs intérêts; ils savent ce qu'ils détestent et ce qu'ils convoitent ».

Les uns et les autres méconnaissent le réel, sauf que « les radicaux le traitent parfaitement dans ses parties basses » : « Ils sont chimériques pour nous, mais réalistes pour eux. » Et c'est ainsi que les chefs radicaux, toujours joués dans les rencontres où il s'agit de défendre les intérêts de la France,

(5) 2 juin 1934.

« ne se trompent jamais, comme politiciens, dans les agitations intérieures où ils doivent préserver les intérêts du parti ». Voilà une malice assez vive que paraissent presque démentir des événements plus récents; en misant sur la carte rouge, les radicaux ont-ils si bien préservé les intérêts du parti?

Quoi qu'il en soit, en face du drame des temps modernes, les modérés, eux, n'ont jamais su ni voulu réagir. Si l'un des membres de leur parti montre par hasard quelque vigueur, le voilà aussitôt réprouvé par les siens : « Il nous compromet », déclarent ceux que Bonnard appelle malignement « les Nestors de l'effacement et les Machiavels de l'abstention ». Mais le redoutable archer n'a pas épuisé son carquois, et voici d'autres flèches :

Le modéré a fini par être l'ombre d'un homme de gauche... Les modérés prétendent à toutes les places, sauf à la première... Ils ont cru qu'on pouvait désarmer le pouvoir sans affaiblir l'ordre... Ils ne savent plus défendre l'ordre parce qu'il l'ont réduit à n'être plus que le protecteur de leurs biens.

Il y a de la profondeur dans cette dernière observation; c'est l'absence d'un idéal qui affaiblit un parti, et c'est cette déficience qui a préparé lentement la défaite de la bourgeoisie française, sur laquelle Bonnard a un mot cinglant mais juste :

Un bourgeois ne s'indigne pas, il s'alarme seulement...

Ce qui sourit à cette classe, ce n'est pas une monarchie avec des principes, c'est une monarchie avec des gendarmes.

Cette société, telle que l'ont laissé faire ou défaire les modérés, héritiers des libéraux, Bonnard la juge avec sévérité :

Il est très remarquable, écrit-il dans une page excellente, que le mot d'intelligence est presque le seul employé dans les jugements que les Français d'aujourd'hui portent les uns sur les autres. Non seulement il n'est plus fait aucune allusion aux qualités de caractère, au courage, à la probité, à l'honneur, mais même les mots de bon sens, de sagesse, de jugement et tous ceux qui marquent la façon dont l'esprit entre dans les choses ne sont jamais prononcés. La vogue de ce mot d'intelligence, ainsi employé, ne marque nullement qu'on ait exalté chez nous la valeur de l'esprit; mais elle montre qu'on a complètement méconnu les

qualités qui font la valeur de l'homme... Penser pour penser est une activité spéciale, à laquelle quelques hommes seulement sont destinés par des facultés exceptionnelles... Rien n'est plus propre à égarer un homme ordinaire que l'ambition de tout comprendre; cette prétention le porte à tenir des propos que son expérience cesse de nourrir... Il n'y a pas la moindre honte à n'être pas né pour la pensée pure, car l'homme a bien d'autres façons de valoir son prix; mais il y a un ridicule infini à s'adonner aux exercices de la spéculation intellectuelle quand on n'est point fait pour cela. C'est proprement le travers français; au moment où des périls énormes demandent qu'on leur réponde par des idées simples et des actes vigoureux, nous sommes envahis de gens qui veulent d'abord, à l'occasion du trouble des choses, que nous admirions ce qu'ils ont d'intelligence...

A quelque parti qu'on appartienne, on ne peut nier la justesse et l'acuité de cette critique d'une certaine classe sociale. Il est indubitable que trop de gens, chez nous, veulent briller, exprimer une opinion sur des questions capitales qui leur sont étrangères; nous regorgeons de bavards incompétents qui, par ailleurs, sont de fort honnêtes personnes, parfaitement capables de se faire valoir par ce qu'elles font, mais qui préfèrent, bien à tort, tenter de se mettre en valeur par ce qu'elles disent.

Il est hors de doute qu'à l'heure présente nous avons bien plus besoin d'hommes à caractère que d'hommes « intelligents ». La victoire appartient plutôt à ceux qui agissent qu'à ceux qui comprennent.

Ce n'est pas qu'Abel Bonnard méconnaisse la modération :

La modération véritable, dit-il, est l'attribut de la puissance... c'est la plus haute vertu politique... elle marque l'instant solennel où la force acquiert des scrupules.

Voilà, en effet, une vraie maxime de gouvernement. On ne semble pas près de l'appliquer, hélas! L'Europe, et plus spécialement la France, traverse une crise de fanatisme étrange et bien contraire à notre nature, croyons-nous, crise soigneusement entretenue par des hommes dont les convictions semblent un peu trop d'accord avec leurs intérêts. Jamais ne fut plus actuelle la célèbre légende de Forain : « Qu'elle était belle sous l'Empire! » placée au-dessous du dessin d'une Ma-

rianne vieillie et déjetée. Mais, de cette crise passagère, qui peut dire qu'il ne naîtra pas un ordre meilleur? Là nous sommes moins pessimistes, et surtout moins acrimonieux qu'Abel Bonnard, qui n'hésite pas à faire, avec beaucoup de talent d'ailleurs, le procès du régime démocratique.

§

C'est la seconde thèse du livre, qui découle logiquement du procès des modérés. Bonnard n'y va pas de main morte. Ce qui a fait le succès de la République, c'est qu'elle a rassuré les égoïsmes; les révolutionnaires ont senti qu'un gouvernement sans principes serait toujours faible; les bourgeois ont cru qu'un ordre sans sommets serait le plus sûr. Et c'est ainsi que « la routine ronronne sur les genoux de la destruction ». Selon l'auteur, le régime actuel représente un système où un parti étroitement lié exploite la nation entière à son seul profit. C'est possible, mais on pourrait répondre à Bonnard que ceci est le cas de la plupart des pouvoirs dominants; est-ce que la monarchie, la cour, la noblesse n'ont pas, à de certaines périodes, vécu somptueusement aux dépens du pays? Ce parti dominant, insiste-t-il, exige de la personne humaine un aplatissement que l'Etat ne lui avait jamais demandé. Pour nos Jacobins actuels, « il n'est pas d'autre supériorité que d'appartenir à la secte dont ils font partie », tandis que dans l'ancienne France la hiérarchie de la naissance était balancée par celle des mérites et des vertus; « les Jacobins ne se sont soucié de détruire des privilèges qu'afin d'établir le leur ». Là encore on peut répondre qu'un Louis XIV tolérait difficilement qu'on ne s'aplatît pas devant lui. Quant à barrer la route aux mérites et aux vertus, il nous semble que la démocratie libérale ne l'a jamais fait, bien au contraire; sous aucun régime l'on n'a compté autant d'hommes de valeur dans les fonctions privées ou publiques, et d'hommes souvent issus du peuple, de la condition la plus infime. N'avons-nous pas vu un président de la République fils d'un modeste cheminot? Il est certainement exagéré de dire que leurs opinions politiques ou religieuses ont empêché tel grand ambassadeur, tel général, tel haut magistrat de parvenir au sommet de sa carrière lorsque leur valeur, l'éclat de leur

talent, plaidaient pour eux. Et c'est ici le lieu de rappeler que ce vieux Jacobin de Clemenceau n'hésita pas à nommer Foch généralissime, bien qu'on lui objectât qu'il allait à la messe.

Abel Bonnard nous rappelle un mot de Saint-Just : « Ce qui constitue une république, c'est la destruction totale de ce qui lui est proposé. » C'est là le mot d'un fanatique, prononcé en un temps où il fallait fonder un régime que toute une classe privilégiée combattait; c'est un mot de guerre à mort, et nos extrémistes d'aujourd'hui l'ont également sur les lèvres, cela est certain. Mais ce mot, nos extrémistes de droite le prononcent aussi, et l'on pourrait trouver son équivalent en violence sous la plume d'un Charles Maurras; et à l'étranger cette maxime fut appliquée en grand par Hitler, par Staline et par Mussolini, qui ont exterminé tous leurs adversaires. Il est vrai que Bonnard réprouve aussi la dictature, mais il est permis de douter que, sous une monarchie absolue, une véritable opposition puisse exister. En tout cas, c'est avec cette maxime que Hitler et Mussolini ont porté leur pays au maximum de sa puissance.

Contre la Révolution de 1789 Bonnard redouble ses attaques :

> Une nation qui veut vivre ne peut tirer de la Révolution aucun principe de pensée ni de conduite.
>
> Les révolutions étouffent les âmes fortes.
>
> Le flot qui porte Marat noierait Richelieu.

La loi des démocraties, c'est que les chefs y dépendent des subalternes :

> Si l'on n'y est pas un sectaire, on y est un prisonnier.

Il y a du vrai dans cette remarque; mais les rois ont souvent été les prisonniers de la caste nobiliaire et militaire. Un roi n'est pas aussi libre qu'il le paraît; et s'il s'affranchit trop, il risque la conspiration de palais et l'assassinat; les exemples abondent, et de nos jours encore les Balkans en ont fourni la preuve.

> La démocratie, continue Bonnard, est une immense entreprise d'abaissement qui avilit l'homme dans toutes les conditions; et

plus qu'ailleurs dans le peuple, parce que le peuple est moins protégé contre elle.

Les personnages politiques importants du régime ne sont pas des hommes d'action, ce sont des acteurs; ils ne visent qu'à l'effet, à la popularité; le vrai politique est celui qui s'efforce de maîtriser les événements; l'acteur ne se passionne que pour son rôle, sans se soucier de la pièce : « L'un craint d'être vaincu, l'autre d'être sifflé. » La formule est spirituelle et vigoureuse. Mais la popularité n'est-elle pas nécessaire à tout homme qui veut gouverner, quel que soit le régime? Il n'y a pas en Europe d'hommes plus populaires que Hitler ou Mussolini. Les rois eux-mêmes en ont besoin. Edouard VII était, en Angleterre, profondément populaire. Assurément un homme de gouvernement ne doit pas tout sacrifier à la recherche de la popularité; c'est une question de mesure. Mais de quel droit Abel Bonnard refuse-t-il à nos hommes d'Etat en bloc, depuis cent cinquante ans, la qualité de patriote et le souci des intérêts de la France? N'y a-t-il pas là une exagération manifeste? Un Delcassé, un Poincaré entre beaucoup d'autres, n'ont-ils pas eu à cœur de défendre les intérêts du pays?

Prétendre que la démocratie conduit nécessairement une nation à sa ruine, à son abaissement, c'est oublier qu'elle a conduit les Etats-Unis au maximum de leur puissance matérielle et morale (1); c'est oublier l'œuvre immense d'amélioration sociale que notre République a effectuée dans tous les domaines; enfin, c'est oublier que, durant quatre années, elle a su organiser et conquérir la victoire sur les empires centraux, soumis à cette « monarchie vénérable » que Bonnard déplore que nous ayons sacrifiée, mais que le peuple allemand et le peuple autrichien n'ont pas hésité à sacrifier à leur tour, après leur défaite.

Notre pamphlétaire ne lui fait d'ailleurs grâce de rien, à cette déplorable république; il va jusqu'à lui reprocher de manquer de poésie, d'avoir aboli de charmantes cérémonies

(1) On peut en dire autant de la République romaine et de la République de Venise, qui durèrent des centaines d'années. Le seul danger de la république est la démagogie, qui nécessairement promet toujours plus qu'elle ne peut tenir. *Caveant consules!*

anciennes, que les Anglais ont maintenues, reliant ainsi le passé au présent.

La poésie? Hélas! nous n'en avons que trop, et c'est ce qui nous perd, ou du moins nous compromet :

> Le plus grand défaut des Français, écrit Bonnard, ç'a été un incroyable éloignement du réel.

Et cela, en effet, peut se soutenir. Nous vivons et nous agissons sur une idéologie qui peut bien, me semble-t-il, prendre le nom de poésie, puisqu'elle s'obstine à caresser un rêve avec l'espoir d'en faire un jour une réalité. Depuis cinquante ans, depuis Léon Bourgeois jusqu'à Léon Blum, la politique étrangère de gauche tente de résoudre cette quadrature du cercle qui consiste à vouloir faire régner la paix sur le monde, sans néanmoins trop compromettre la sécurité de la France.

Cette conduite paradoxale, on peut la qualifier de niaise ou de sublime, au choix. M. Bonnard, et tous les politiques prétendus réalistes, optent pour la niaiserie criminelle; c'est l'opinion qui vient naturellement à l'esprit, lorsqu'on interrage l'histoire de l'humanité, son passé, et même son présent, puisque la France est entourée d'amis douteux et d'ennemis certains.

Et pourtant n'y a-t-il pas quelque chose de sublime dans cet effort continu, désespéré d'une nation glorieuse, brave, généreuse, pour conjurer les autres peuples à s'unir au lieu de s'entretuer? Est-il une attitude plus dangereuse pour un pays que de fermer les yeux devant la rapacité et la mauvaise foi des gouvernements? Mais est-il quelque chose de plus héroïque, de plus admirable que de vouloir les amener *malgré eux* à une conception plus fraternelle des rapports humains et sociaux?

On comprend très bien l'angoisse des patriotes qui jugent un tel effort chimérique et néfaste. Ils se réclament du *réel*. Mais sont-ils sûrs de détenir la notion totale et définitive du réel? L'auteur des *Modérés* nous parle fréquemment du réel, mais il évite de le définir; tentons cette définition : le réel, on le présume, ce sont les intérêts nationaux, économiques de chaque peuple, leurs fatalités géographiques, leurs marques

raciales, leurs mœurs ethniques, leurs traditions, leur histoire, ensemble d'éléments que traduisent leurs ambitions, leur politique. Ces éléments-là changent peu au cours des siècles, puisqu'on a pu reconnaître le caractère des Allemands d'aujourd'hui dans le portrait que traça d'eux Tacite voici deux mille ans. Il faut ajouter à cela des éléments qui semblent plus immuables encore, et qui sont communs à toutes les races humaines, qui font partie intégrante de l'homme même, et qui sont ses vertus, et ses vices, ses passions bonnes ou mauvaises, mais généralement plus mauvaises que bonnes quand une discipline sévère ne les contient pas; de cette somme d'éléments découlent les lois de la formation des sociétés, les régimes divers par lesquels l'humanité a tenté de maintenir et de faire prospérer les collectivités.

Tel est le réel, matière solide, compacte et résistante qu'à travers les âges des hommes d'élite ont essayé de modeler, de modifier, ou d'accommoder. De tous ces prophètes ou législateurs, le plus extraordinaire fut, à n'en pas douter, Jésus, car, négligeant les intérêts matériels, il ne s'appliqua qu'à modifier le cœur et l'esprit, présumant non sans raison que « ce qui appartient à César » s'en trouverait changé par contre-coup. L'action du Christ sur les générations fut immense; mais sa doctrine d'amour n'a pas suffi. C'est alors qu'intervint la science de l'homme, le sociologue, l'économiste, le financier. Est-il absurde de supposer qu'une meilleure administration des rapports entre sociétés, entre nations, puisse mieux utiliser la matière que nous offre le réel? Est-il chimérique de tenter cet effort? Voilà la vraie question. Il se peut qu'on ne puisse change le réel, mais il y a une façon de s'en servir qui peut être meilleure qu'une autre. Or savoir mieux utiliser le réel, c'est *créer une réalité nouvelle.* Prenons un exemple : s'il est une cause nuisible à la paix et favorable à la guerre, c'est sans conteste la course aux armements; cette sorte d'émulation fait naître une crainte réciproque et l'entretient. En peu d'années, l'Allemagne a consacré deux cents milliards à sa préparation militaire, à la reconstitution de sa force guerrière; l'Italie s'est créé une aviation redoutable. Ces deux faits viennent de dicter sa conduite à l'Angleterre et préoccupent vivement à juste titre la

France. Les *réalistes* anglais ou français ont beau jeu à obtenir des crédits, à montrer le danger de ces armements; mais si les Allemands ont fait un tel effort, c'est parce que, eux aussi, n'acceptaient pas de rester désarmés en face de leurs voisins. Toutes les nations sont hantées par l'obsession d'une agression, et sont soigneusement entretenues dans cette idée par certains leaders politiques, complices volontaires ou inconscients des fabricants d'armes. En 1933 un des plus importants directeurs de l'industrie sidérurgique anglaise, parlant au nom de ses collègues, s'écriait :

> Un jour ou l'autre il faudra que nous permettions aux Allemands de s'armer, *ou bien que nous les armions nous-mêmes.* L'Allemagne désarmée sera toujours un gâteau tentant pour les Russes, qui s'arment jusqu'aux dents. Le désarmement total de l'Allemagne constitue aujourd'hui une des menaces les plus graves pour la paix de l'Europe.

Voilà un langage plutôt inattendu; pourtant il émane d'un réaliste par excellence, car un fabricant d'armes n'est généralement pas un rêveur. Alors il faut qu'il vende des armes à tout le monde le plus possible. Plus récemment, lord Londonderry, à Genève, eut l'opinion publique de son pays avec lui lorsqu'il s'opposa aux efforts de notre ministre Cot en vue de la suppression de la guerre aérienne. Mais cette opinion publique fut dirigée par une presse qui avait sans doute partie liée financièrement avec les firmes anglaises d'aviation. Dans ces conditions, la nationalisation des industries de guerre, instaurée par le gouvernement Léon Blum, peut avoir et aura certainement une répercussion considérable; tôt ou tard, cette mesure interviendra dans d'autres pays, tarissant ainsi une propagande belliciste des plus dangereuses pour la paix générale. Voilà donc un cas où une réforme intelligente modifiera le réel, le rendra plus malléable, changera l'atmosphère dramatique créée par la course aux armements, en supprimant les avocats des fabricants d'armes, toujours nantis d'excellents arguments pour faire coïncider les théories patriotiques avec leurs intérêts particuliers, et sans doute de la meilleure foi du monde.

Que de pages amères encore dans les *Modérés!* Bonnard ne craint pas d'écrire que « la France est le seul pays où la

nation ait en permanence son gouvernement contre soi... le seul où les problèmes les plus importants ne puissent même être posés, parce que l'intérêt du parti entretient partout des fictions qui séparent la nation du réel »...

Quels sont ces problèmes? M. Bonnard ne précise pas. Celui de la paix n'en est-il donc pas un, et le plus important de tous? Or c'est un roi, Henri IV, qui l'un des premiers songea à un plan d'entente pacifique européenne; Henri n'était pourtant pas un rêveur, il connaissait le réel.

Le réel! Y a-t-il rien de plus réel qu'une haute montagne qui sépare deux pays? On ne peut pas la déplacer. Alors il ne reste plus qu'à percer un tunnel, et voilà le réel transformé.

Personne n'a jeté sur le réel un regard plus froid, plus clairvoyant que Machiavel : « Les hommes, écrit-il, ne font le bien que par nécessité. » Et toute son œuvre découle de ce principe. Pourtant il croit à l'efficacité des « bonnes institutions », et dans son *Discours sur Tite-Live* il pense que la forme républicaine est la meilleure, à la condition qu'elle ne tombe pas dans la démagogie. Dans ce dernier cas, il exige la présence du Prince, du tyran. Car ce qu'il veut, c'est d'abord le respect des lois, la nécessité de l'ordre, seule garantie de la vraie liberté. Mais Machiavel demeure individualiste, parce qu'il sent que la Société est malgré tout faite pour l'individu, non l'individu pour la Société. Il ne serait pas grand s'il sentait autrement. Mais cela, il ne l'a pas dit expressément, parce qu'il était trop préoccupé d'abord de l'Etat, dont son époque avait besoin. Il faudra arriver jusqu'à Nietzsche pour voir marquer fortement l'opposition, l'antagonisme de l'Etat et de la culture.

Le monde moderne, quoi qu'en pense M. Abel Bonnard, se trouve devant de tout autres problèmes que devant les questions traditionnelles, qui font désormais figure d'idéologies pures, de mystiques romantiques, de conflits périmés. Il dépend des transformations industrielles, des découvertes scientifiques plus que de toute cette vieille défroque théorique. La guerre des techniques gouverne les conflits sociaux, et les dominera de plus en plus.

Le vrai problème moderne est économique, financier et industriel, et le serait même sous un gouvernement marxiste.

Il faut songer à organiser la production, sous peine de disparaître.

Voilà le « réel » contemporain.

ALFRED MORTIER.

LETTRES PORTUGAISES

Le quatrième centenaire de Gil Vicente. — Hernani Cidade : *Bocage*, Lello et Irmão, Porto. — Luiz Motta : *O Fado, canção de vencidos*, Anuario comercial, Lisbonne. — Adolfo Faria de Castro : *Maria Peregrina* (1809-1886), Portucale, Porto. — Mémento.

Il y a quatre cents ans, au début d'avril, disparaissait après une carrière doublement remplie l'un des plus curieux génies qu'ait enfantés la péninsule ibérique : **Gil Vicente** à la fois orfèvre de talent et poète dramatique original, contrôleur des monnaies et organisateur des fêtes de la cour. Encore que le doute persiste sur la plupart des détails de son existence, il faut abandonner, croyons-nous, l'hypothèse selon laquelle le fondateur du théâtre ibérique et le ciseleur de reliquaires auraient été deux personnages différents.

On s'accorde généralement à lui donner pour lieu de naissance la vieille petite cité historique de Guimaraens, dont le fondateur de la monarchie portugaise Affonso Henriques avait fait sa capitale. Il y aurait vu le jour en l'an 1465 dans une famille d'artisans, ce qui explique à la fois la liberté de sa pensée et le tour populaire de son langage.

Il n'entra dans sa vocation dramatique qu'assez tard. A ce propos le grand poète et philologue Afonso Lopes-Vieira, dans le Prologue dont il fit précéder sa transposition portugaise de l'*Auto de la Visitation*, représenté par ses soins en 1910, s'exprime ainsi :

> Dans la nuit du 8 juin 1502, en la ville de Lisbonne et dans la propre chambre de la Reine, naquit le théâtre national. Cette nuit-là, Maître Gyl représenta en castillan son *Monologue du Vaqueiro*.

Autour de la Reine, qui venait, le jour précédent, de mettre au monde le futur D. João III, se tenaient le Roi D. Manuel, la Reine-Mère D. Beatriz et la duchesse de Bragance, sa fille. Cette noble compagnie étant ainsi réunie, le *Vaqueiro* entra dans son costume de pâtre. Il avait forcé la consigne

pour prendre sa part de la joie dynastique et pour offrir de rustiques présents au jeune prince nouveau-né.

Ce ne sont plus, comme dans les Noëls de la tradition, les Rois Mages qui viennent s'agenouiller devant l'Enfant-Dieu, c'est le Peuple qui pénètre dans les appartements royaux comme membre de la famille. Mêlant l'allégorie à la caricature et la peinture des caractères aux traits de mœurs saisis sur le vif, Gil Vicente, comique irrésistible autant que fin psychologue, a mis dans son théâtre, nourri comme nos *mistères* français de la pure sève populaire, toute la société portugaise de son temps, avec ses travers et ses vices. Le diable y lutte avec l'ange, et le moine n'est pas plus épargné que le noble sans-le-sou ou le bourgeois vaniteux et le villageois balourd. L'invention satirique de Gil Vicente est inépuisable. L'*auto des Fées* fait songer au *Songe d'Enfer* de Raoul de Houdenc; la *Farce des Médecins* fait pressentir Molière; l'*Auto de la Barque d'Enfer* atteint à la grande fresque. Cela s'apparie à certaines œuvres de nos ymaigiers des cathédrales gothiques. Afonso Lopes-Vieira transposa également cette pièce en portugais et la fit représenter en 1911 au Théâtre de la République.

Comme notre Adam de la Halle, Gil Vicente a le sens du lyrisme, et ses *autos* sont pleins de passages inspirés des Chansons d'ami. Il en a également composé la musique.

« Cet homme extraordinaire, dit de lui Lopes-Vieira, réunissait en lui les dons d'un trouvère du moyen âge, d'un artiste de la Renaissance et d'un philosophe de la Réforme. » En fait, il ne recule devant aucune audace de pensée. Tournant délibérément le dos à l'humanisme érudit d'un Sà de Miranda, il ramène la langue à ses sources populaires. C'est un poète de la Vie et, si ses pièces n'ont guère laissé de postérité en Portugal, elles ont ouvert la voie aux deux grands génies dramatiques de l'Espagne : Calderon et Lope de Vega. Certaines convenances de cour le portèrent à se servir, pour nombre de ses créations, de la langue castillane; il n'en reste pas moins l'un des représentants les plus authentiques de la sensibilité portugaise. Tous les courants issus du moyen âge trouvent leur confluent dans son œuvre et, s'il n'atteint pas à la grandeur souveraine de Shakespeare, peut-être parce qu'il

se laissa trop souvent aller à l'improvisation, on ne saurait refuser de le considérer comme son frère en génie.

Le XVIe siècle marque une profonde cassure dans l'histoire de la civilisation européenne. La Réforme triomphe au Nord et recueille l'héritage « gothique », que le Romantisme fera refleurir en partie. Au Sud, l'humanisme méditerranéen substitue l'imitation des modèles antiques à la peinture directe de la vie et prépare le triomphe du classicisme. La nation perd le sens de ses origines. Elle se couvrira bientôt de bûchers. Cinquante ans plus tard, Gil Vicente aurait dû fermer la bouche.

Les Portugais d'aujourd'hui ont tenu à glorifier, comme il convenait, la mémoire de leur grand ancêtre.

Outre une conférence d'ensemble par M. Agostinho de Campos, l'Académie des Sciences de Lisbonne a organisé, à l'occasion du Centenaire, une série de séances littéraires commémoratives : Influence du Théâtre castillan et français dans l'œuvre de Gil Vicente; Aspects linguistiques de son œuvre; Universalité de son génie; Gil Vicente et la Femme; Gil Vicente et les médecins; Gil Vicente et les juges; Gil Vicente et la Réforme; Gil Vicente trouvère et contrôleur des monnaies; l'œuvre de Gil Vicente au point de vue ethnographique; les Vicentistes.

Avec Gil Vicente, nous voyons poindre la Renaissance; avec **Bocage,** c'est le Romantisme qui se prépare à naître, c'est la sensibilité qui reprend ses droits, sans que rien toutefois dans l'expression soit encore abandonné du formalisme classique. Gil Vicente fait entendre à la cour le langage du peuple; Bocage improvise dans les cafés, et ne voudrait employer d'autre langage que celui des purs lettrés.

Né le 15 septembre 1765 à Setubal, Manuel Maria Barbosa du Bocage était fils d'un avocat qui faisait aussi des vers et surtout des vers satiriques. Il entrait dans les mœurs de cette époque dissolue d'aimer la satire, quoique déjà les poètes anglais fussent venus faire concurrence aux classiques, et que les idées philosophiques françaises jetassent dans les esprits le trouble précurseur de la tempête.

M. Hernani Cidade, qui occupe dans la critique portugaise contemporaine une place éminente, et qui connaît à fond le

XVIIIe siècle de son pays, vient de publier sur Bocage une monographie admirablement ordonnée, dont l'autorité s'imposera désormais à tous les chercheurs. M. Hernani Cidade commence par dépeindre le milieu social où le poète était appelé à vivre, milieu jouisseur et d'aspirations peu élevées; puis il nous montre le futur *Elmano* à travers la bohême de Lisbonne, virtuose d'estaminet, paladin de la poésie, génie désordonné, inégal, mais authentique et capable d'attirer sur lui les foudres des envieux ou des maîtres du jour. Vaniteux et sensuel, Bocage était bien le produit de la société de son temps. C'est dans une salle de café que naquit sa gloire.

Le café ou *botequim*, dit M. Hernadi Cidade, établit au XVIIIe siècle la transition entre l'Arcadie poétique et le club révolutionnaire. On y cultive encore les Muses avec le vieux rituel et des fictions mythologiques, mais on commence à y discuter les nouvelles des gazettes.

Mieux préparé par le dérèglement même de ses sens et de son esprit à subir qu'à dominer son époque, Bocage dut souffrir de la faible importance sociale que ses contemporains accordaient au Poète. De là, son départ pour l'Inde par le Brésil. Cette aventure accrut ses déceptions. Mais en Orient il rencontra l'ombre de Camoens, et il eut l'audace d'y mesurer sa propre taille. De fait, après Camoens, nul n'a plus artistement ciselé le sonnet portugais que Bocage. Il retrouva en Europe, après cinq ans d'absence, d'ardentes rivalités. La police de Pina Manique le fit jeter en prison. La jalousie d'un rival le cribla des traits les plus mordants. En même temps, il ressentait les dures atteintes de la détresse matérielle et devait vivre de sa plume. Il était condamné à mourir jeune, dans la frénésie de gloire qui n'avait jamais cessé de le dévorer. Cette gloire, il la sut en effet conquérir, et elle est durable. Olavo Bilac, le grand poète brésilien, a dit de lui :

« C'est avec Bocage que l'art des vers a en Portugal atteint son apogée. »

Dans l'une des huit causeries radiophoniques, prononcées au cours de 1936 et qu'il vient de réunir en un beau volume, en les complétant de nombreuses notes, M. Luiz Motta s'ex-

prime ainsi à propos de Bocage, qu'il considère comme ayant préparé le climat propice à la diffusion en Portugal du **Fado,** *chanson de vaincus :*

« Bocage, en imitant Camoens, n'a point réagi contre la société de son temps; il ne s'est pas imposé à elle, comme fit Camoens. » Au contraire, il s'est laissé dominer par les plaisirs. De là, la torture de sa courte existence. Bocage adopta le terme de *Fado* comme parfaitement adéquat à la détresse qui le dévorait. Le *fado* primitif était une danse apportée du Brésil, lors du retour de D. João VI, dans le premier quart du XIX[e] siècle, et d'origine africaine. La période romantique, qui se prolongea en Portugal jusque par delà 1870, malgré la vive action de l'Ecole de Coimbre, favorisa la diffusion du *fado* à travers tout le pays. Pendant plus de quarante ans, le Portugal n'avait connu aucun repos. La chanson de nostalgie sensuelle et découragée passa à la scène dans les pièces légères et fit les délices des classes inférieures. On en vint à la considérer comme nationale, et les ondes de la radio la lancèrent aux quatre vents. Cependant, les Anglais la trouvent insupportable et les Français, qui l'ont entendue, n'en font pas grand cas. Aussi bien, l'un des maîtres de la critique musicale portugaise, Antonio Arroyo, a-t-il pu écrire :

> Le *Fado* exprime l'état d'inertie et d'infériorité sentimentale, où depuis de nombreuses années est plongé notre pays. Il est urgent qu'il en sorte. Jeunes gens, ne chantez pas le *fado!*

M. Luiz Motta compare l'influence déprimante du *fado* à celle de la mélodie hongroise : *Sombre Dimanche,* qui provoqua tant de suicides. Si le Portugal veut revivre — et il en a le devoir, — il doit se défaire du *fado*. Telle est la thèse de l'éminent essayiste, et son livre est un très suggestif commentaire sur le climat moral de son pays de 1800 à nos jours.

On ne saurait nier que le *fado* se soit incorporé en partie à la *saudade* nationale. Celle-ci imprègne déjà les chansons anciennes et les ballades de mer. Ce disant, je songe à la *Nau Catarineta* que **Maria Peregrina,** dans son dialogue entre le Diable et le Capitaine paraphrasa de si curieuse

façon. De la bonne poétesse et romancière née à Porto en 1809, et dont Castillo favorisa la vocation, M. Adolfo Faria de Castro évoque en des pages pleines d'érudite sympathie la sentimentale figure. Camillo railla durement la fécondité de la romancière dont le style pourtant est plein de charme, et M. Faria de Castro avoue préférer, en Maria de Souza Peregrina, la poétesse.

C'est que celle-ci, à l'exemple de Garrett, était passionnée de folk-lore et que les parfums de sa récolte se répandaient volontiers sur ce qu'elle écrivait. La preuve nous en est fournie de saisissante façon par la pièce intitulée *Les Sorcières de la lande,* qu'une Rosalia de Castro n'eût pas désavouée. Aussi bien, n'y eut-il point pour le lyrisme, au siècle dernier, de meilleure source de rajeunissement que le folklore.

MÉMENTO. — Nul n'a réagi plus vigoureusement contre le *fado* que João de Barros. M. Carlos Sombrio consacre au poète et à son œuvre un remarquable essai, avec préface de Joaquim de Carvalho, sur lequel nous reviendrons.

Il sera rendu compte prochainement de *Homenagem a Fernando Pessôa* par Carlos Queiroz; de *Miscelânea* (1er vol.), par M. Teixeira Gomes; de *Imagens da Europa vistas da minha janela* par Augusto de Castro; de *Erridania, geografia antiquissima,* par Mario Saa, qui pose à nouveau la question de l'Atlantide; de *As pobres Suzanas,* roman par Manuel de Campos Pereira; et des deux importants volumes, où sont consignés et résumés les travaux du *Ier Congrès national d'Anthropologie coloniale.*

Lire, à *Seara Nova,* les notes sur *Bernardo de Passos,* poète d'Algarve par Juliâo Quintinha; les articles de Raul Proença, João de Baros, Antonio Sergio, Jaime Cortesâo Camara Reys et les fragments d'*Amadis de Gaule* choisis et traduits par Rodrigues Lapa, dont on connaît les travaux sur les chansons traditionnelles de Portugal (*Seara Nova,* nos 500-3 et suivants). Lire, dans la savante publication : *A Lingua portuguesa, Sauvons notre langue,* par Rodrigo de Sa Nogueira, et *Le Langage populaire de Madère,* par Ed. Antonio Pestana. Lire également, *à Portucale,* dans la traduction italienne de Guido Battelli, *Le Triomphe de l'hiver* de Gil Vicente. Signalons enfin le *Manifeste à la Nation* de M. le Dr Bernardino Machado : *Pela independencia e pela integrida de Portugal,* et *Une Révolution dans la paix,* de M. Oliveiro Salazar.

A Paris, le 14 mai, M. Agostinho de Campos fit une remarquable

conférence sur *Le Comique et la Satire dans l'œuvre de Gil Vicente*, conférence accompagnée d'un concert de musique portugaise.

PH. LEBESGUE.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Tour d'horizon. — Après les secousses qui ont troublé si violemment la vie internationale au cours de ces dernières semaines, une accalmie s'annonce à l'heure où j'écris, et l'on peut escompter raisonnablement une détente. Cela ne signifie pas que les règlements en vue de l'apaisement général en Europe et de la fondation de la paix durable s'en trouvent grandement facilités, mais du moins peut-on envisager l'avenir avec un peu plus de confiance. L'essentiel est que, cette fois encore, la catastrophe ait pu être évitée et que la volonté de paix l'ait emporté finalement sur l'esprit de guerre qui se manifeste sous la forme des querelles idéologiques par lesquelles l'Europe risque d'être irrémédiablement divisée en deux blocs rivaux. Il n'est donc pas inutile de faire un tour d'horizon et de préciser la ligne de départ d'une nouvelle action diplomatique.

L'incident du *Deutschland* en rade d'Ibiza, suivi le lendemain du bombardement d'Alméria par des unités de la flotte allemande, a failli ruiner d'un coup toute la politique de non-intervention si péniblement maintenue pendant des mois par le comité de Londres et à laquelle on doit d'avoir pu empêcher jusqu'ici la guerre civile espagnole de dégénérer en conflit européen. Sans trop s'arrêter aux circonstances exactes dans lesquelles des aviateurs espagnols jetèrent des bombes sur le cuirassé *Deutschland* à l'ancre en rade d'Ibiza, tuant 24 marins allemands et en blessant 83 autres, ni aux conditions pour le moins singulières dans lesquelles la flotte allemande a exercé des représailles en bombardant le port d'Alméria, on est allé au plus pressé en essayant de sauver le principe même de la coopération de toutes les puissances intéressées au développement de la politique de non-intervention. La diplomatie anglaise a manœuvré dans cette affaire avec la plus grande habileté, d'ailleurs en plein accord avec la diplomatie française. M. Anthony Eden a fait preuve de beaucoup de sang-froid, et c'est grâce à ses initiatives que le

danger put être conjuré. L'idée qui s'est fait jour tout de suite, c'est que la coopération des forces navales assumant la charge du contrôle au large des côtes espagnoles devait être pratiquement renforcée et qu'il fallait affirmer le principe de la solidarité des quatre flottes intéressées en présence de toute agression commise contre l'une d'elles par un des deux partis espagnols. Le gouvernement français a fait une suggestion utile en préconisant la création de zones de sécurité pour les navires patrouilleurs, garantie exigeant des assurances formelles de la part du gouvernement républicain de Valence et du gouvernement nationaliste de Burgos que les pavillons étrangers seront désormais respectés. De leur côté, les cabinets de Berlin et de Rome ont insisté pour que les quatre flottes associées s'affirment solidaires dans les répressions que les circonstances pourraient rendre nécessaires.

C'est alors que le cabinet britannique a proposé que dans le cas où viendraient à se produire des incidents graves les Etats-Majors des forces navales auxquelles incombe le contrôle délibéreraient immédiatement et arrêteraient en commun les mesures à prendre. Telle qu'elle, cette formule, juste en soi, parut insuffisante aux Allemands et aux Italiens, qui invoquèrent le droit de légitime défense pour se réserver la faculté de réagir de leur seule volonté contre tout acte d'agression dont leurs unités navales seraient l'objet. Il fallut quelques jours pour dissiper tout malentendu et mettre les choses au point. Le droit de légitime défense ne peut être raisonnablement contesté, tout navire de guerre en haute mer ayant le droit certain de riposter par les armes de son bord à une agression, quelle qu'elle soit. Mais il y a une différence essentielle entre la riposte proprement dite et des représailles exercées ultérieurement, comme ce fut le cas pour le bombardement d'Alméria. La riposte est un acte de défense; les représailles ont le caractère d'une action punitive. Or, dès l'instant où l'on prévoit des consultations immédiates entre les Etats-Majors des flottes associées dans l'œuvre du contrôle et où l'on admet le principe de la solidarité des dites forces navales en présence d'une agression commise contre l'une d'elles, il va de soi que les réparations à obtenir pour

l'agression commise ne peuvent être que le résultat d'une décision prise de commun accord et exécutée avec l'assentiment et sous la responsabilité des quatre puissances intéressées.

C'est dans cet esprit qu'a été réalisée en principe l'entente entre Londres, Paris, Berlin et Rome, réserve faite des modalités d'application. Dès cet instant, la menace que l'incident du *Deutschland* faisait peser sur la situation générale était écartée et les meilleures chances se trouvaient créées pour la continuation de la politique de non-intervention. On peut dire que ce résultat a marqué un tournant important dans l'évolution de la politique européenne. C'était la première fois, en effet, que la coopération effective de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne et de l'Italie dans l'accomplissement d'une grande tâche internationale se trouvait clairement établie et définie. On a pu en dégager qu'aucune des quatre grandes puissances ne méditait d'exploiter des événements aussi graves que ceux d'Ibiza et d'Alméria dans un véritable esprit de guerre et que, par conséquent, la porte restait ouverte à des efforts utiles en vue de la consolidation de la paix. On eut le sentiment que la détente était sérieuse cette fois et que l'atmosphère politique en Europe s'en trouvait sensiblement assainie. On était d'autant plus autorisé à le penser que, depuis la visite du maréchal von Blomberg à Londres, lors des fêtes du couronnement, et la récente visite de M. Schacht à Paris, lors de l'inauguration du pavillon allemand à l'Exposition, l'état des relations entre l'Allemagne et l'Angleterre et entre l'Allemagne et la France s'est beaucoup amélioré. Toutes les rumeurs sensationnelles qui circulèrent au moment du séjour du maréchal von Blomberg à Rome et qui faisaient supposer qu'il s'agissait de la conclusion plus ou moins prochaine d'une véritable alliance militaire italo-allemande ne purent compromettre le progrès moral ainsi accompli. Il semble d'ailleurs évident que l'Allemagne et l'Italie n'ont aucun intérêt à modifier la politique concertée entre Rome et Berlin, telle que celle-ci a été établie au mois d'octobre dernier par le baron von Neurath et le comte Ciano, et qu'aucune des deux puissances, également soucieuses de réserver leur entière liberté d'action pour

l'avenir, ne songe à bloquer les deux politiques parallèles dans les limites forcément étroites d'une alliance rigide.

L'heure parut favorable pour reprendre, dans des conditions nouvelles, les pourparlers relatifs à la conclusion d'un pacte occidental, lequel doit logiquement mener à un règlement général de sécurité. Depuis le mois de mars dernier ces pourparlers étaient au point mort, car on s'est bien rendu compte que l'Allemagne et l'Italie n'étaient pas disposées à faire un pas décisif aussi longtemps que l'incertitude subsistait en ce qui concerne l'évolution de la crise espagnole. Maintenant qu'il y a tout lieu de croire que des complications d'ordre général peuvent être réellement évitées de ce côté, il est naturel que les grands problèmes européens à résoudre s'imposent à nouveau à l'attention des gouvernements. Cela est d'autant plus vrai que le statut de la Belgique, déjà garanti par la France et l'Angleterre, constitue une base nouvelle de discussion en ce qui concerne le projet de pacte occidental destiné à remplacer le traité de Locarno. C'est la France qui a pris l'initiative de ranimer le débat en faisant parvenir, le 10 juin, au gouvernement de Londres, une note précisant sa position à la suite des communications faites sur le même sujet par les cabinets de Berlin et de Rome le 12 mars dernier.

Cette note française, tout en étant très ferme sur les principes essentiels, est conciliante de ton et réserve de sérieuses possibilités pour des négociations ultérieures. On sait que la principale divergence entre les thèses en présence réside dans l'opposition de la doctrine anglo-française de la sécurité collective, avec référence à la Société des nations, et de la doctrine germano-italienne favorable au système des pactes bilatéraux, totalement indépendants de la grande Institution internationale. De surplus, l'Allemagne refuse à la Société des nations le droit de désigner l'agresseur, cette désignation devant être faite éventuellement, à son avis, en cas de conflit franco-allemand, par l'Angleterre et l'Italie. Ce dernier système est inadmissible en fait, puisque l'Italie est aujourd'hui étroitement associée à la politique allemande et que, d'un autre côté, l'Angleterre et la France se doivent mutuellement assistance dans des circonstances déterminées

et dans le cadre du pacte de Genève, lequel garde pour elles toute sa valeur. Le problème à résoudre consiste donc à ramener l'Allemagne à la Société des nations, dont l'Italie fait toujours partie, de manière que les deux puissances autoritaires puissent reconnaître, elles aussi, le droit de l'organisme genevois de désigner l'agresseur en cas de conflit. Ceci pose, on le voit, la question de la réforme de la Société des nations et de la mise au point du pacte, ce dont l'Allemagne n'a cessé de faire la condition de son retour au Conseil et à l'Assemblée de Genève. De toute manière, quelque chose de nouveau commence, et l'activité diplomatique au cours des prochains mois semble devoir prendre de grands développements avec des chances de succès qu'elle n'a pas connues jusqu'ici (1).

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Jacques de Laume : *L'Amérique ibérique*. Préface d'André Siegfried. Avec 5 cartes h. t.; Nouv. Revue franç. 18 »

Madame Roland : *Voyage en Suisse 1787*, édition collationnée, annotée et accompagnée d'un aperçu sur les débuts touristiques dans les Alpes par G. R. De Beer. Avec 8 reprod. h. t.; Edit. de La Baconnière, Neuchâtel. » »

Ethnographie, Folklore

A.-M. Vergiat : *Mœurs et coutumes des Manjas*. Avec 90 croquis et 24 gravures h. t.; Payot. 40 »

Histoire

Paul Cloché : *Démosthène et la fin de la démocratie athénienne;* Payot. 36 »

Pierre Muret : *La prépondérance anglaise 1715-1763*. Avec la collaboration de Philippe Sagnac. (Coll. *Peuples et civilisations*, histoire générale, tome XI); Alcan. 70 »

Mme Saint-René Taillandier : *Le cœur du roi Henri IV après la messe;* Grasset. 30 »

Littérature

C. Antoniade : *Trois figures de la Renaissance : L'Arétin, Guichardin, Cellini;* Desclée De Brouwer. » »

Docteur H. Aurenche : *La fortune de Marysienka reine de Pologne;* Emile Paul. 18 »

Etienne Borne et François Henry : *Le travail et l'homme;* Desclée De Brouwer. » »

(1) Cette chronique était écrite quand on a appris qu'à la suite de l'incident du *Leipzig*, la visite que le baron von Neurath devait faire le 23 juin à Londres était ajournée. De ce fait, les perspectives favorables à des pourparlers anglo-allemands s'évanouissent pour l'instant, et ce qui paraissait acquis par l'accord de principe des quatre principales puissances court le risque d'être remis en question. — R. DE M.

Jean de Celles : *Malherbe, sa vie, son caractère, sa doctrine*. Préface de Raoul Burquet; Perrin. 16 »

Gobineau : *Morceaux choisis*. Avec une introduction de Clément Serpeille de Gobineau; Nouv. Revue franç. 25 »

Robert Goffin : *Le roman des rats;* Nouv. Revue franç. 15 »

Paul Guillemet : *Sur la route de Tin'Mel;* Edit. du Moghreb, Casablanca. 15 »

Grey Owl : *Un homme et des bêtes (Pilgrims of the wild)*, traduit de l'anglais par Jeanne Roche-Mazon. Avec 60 photographies tirées en héliogravure; Boivin. 24 »

Emile Ripert : *Louis Le Cardonnel. Ses derniers moments, ses obsèques. Avignon. Valence;* Aubanel père, Avignon. » »

Roger Secretain : *Destins du poète;* Rieder. 15 »

Littérature enfantine

T. Trilby : *Le petit roi malgré lui*. Illust. de Manon Jessel; Flammarion. 11 »

Musique

Eugène Schumann : *Robert Schumann*, traduit de l'allemand par L. Servicen; Nouv. Revue franç. 20 »

Richard Wagner : *Beethoven*, traduit de l'allemand par Jean-Louis Crémieux; Nouv. Revue franç. 15 »

Philosophie

Institut d'histoire des sciences et des techniques de l'Université de Paris : *Thalès*, recueil annuel des travaux de bibliographie. 1935; Alcan. 40 »

Francis Maugé : *La destinée et le problème du vrai. L'Esprit et le Réel dans les limites du nombre et de la grandeur;* Alcan. 30 »

Michel Souriau : *Le temps;* Alcan. 12 »

Poésie

Arthur Bertschi : *Paroles;* Edit. de la Baconnière, Neuchâtel. » »

Jean Chassagne : *Exorde poétique*. Edit. La Bourdonnais. » »

Jean Follain : *Chants terrestres;* Denoël. » »

Charles Grimaldi : *Houles;* Edit. Corymbe. 7 »

André Salmon: *Saint André;* Nouv. Revue franç. 15 »

Robert Vivier : *Au bord du temps;* Cahiers du Sud, Marseille. » »

Politique

M. Berger-Crépelet : *Seul le Bonapartisme peut sauver la France;* Presses Molière. 10 »

Jacques Doriot : *Toutes les preuves. C'est Moscou qui paie;* Flammarion. 6,75

Paul Henry : *Le problème des nationalités;* Colin. 13 »

Paul Lavagne : *La renaissance financière et économique du Portugal*; Edit. S. P. N. Lisbonne. » »

Gilbert Maroger : *La question des matières premières et les revendications coloniales. Examen des solutions proposées;* Hartmann.

Principes et institutions de l'Etat nouveau portugais; Edit. S. P. N. Lisbonne. » »

Le relèvement économique au Portugal; Edit. S. P. N. Lisbonne. » »

Questions coloniales

Abbé Gabriel Lambert : *L'Algérie et le Projet Viollette;* Impr. Plaza, Oran. » »

Questions militaires et maritimes

Paul Chack : *Croisières merveilleuses;* Edit. de France. 15 »

Questions religieuses.

Geo London et Charles Pichon : *Miracle au Vatican. La résurrection du Saint-Père;* Edit. de France. 5 »

A. D. Sertillanges, O. P. : *L'incroyant devant la foi;* Flammarion. 1,95

Roman

Simone Berson : *Qui veut faire l'ange, fait...;* Flammarion. 15 »

G. K. Chesterton : *La sphère et la croix,* traduit par Charles Grolleau; Desclée De Brouwer. 12 »

Robert Dahan : *Du poison, s. v. p.;* Figuière. 12 »

Luc Durtain : *La femme en sandales;* Flammarion. 15 »

Doussia Ergaz : *Marie-Laure;* Albin Michel. 15 »

Knut Hamson : *L'éveil de la glèbe,* traduit du norvégien par Jean Petithuguenin; Flammarion. 18 »

Marie-Rose Marchal : *Sur la terrasse des Aubépines;* Figuière. 12 »

Henry de Monfreid : *Le roi des abeilles;* Nouv. Revue franç. » »

Alfred de Vigny : *Stello.* Avec une introduction et des notes par Maxime Revon; Garnier. 9 »

P. G. Wodehouse : *J'ai trois amoureux (Adventures of Sally),* traduit par Marion Gilbert et Madeleine Duvivier; Hachette. » »

Sciences

M. D. Barbier : *Les parallaxes dynamiques des étoiles doubles;* Hermann. 10 »

Raoul Combes : *La vie de la cellule végétale. III : L'enveloppe de la matière vivante.* Avec 26 figures; Colin. 13 »

Pierre Humbert : *L'œuvre astronomique de Gassendi;* Hermann. 8 »

René Souèges : *La différenciation.* 1er fascicule : I, *Généralités.* II, *La différenciation cellulaire;* Hermann. 18 »

René Souèges : *La différenciation.* 2e fascicule : III, *La diférenciation organique.* (Table alphabétique des matières des sept premiers fascicules de la série); Hermann. 20 »

H. Zanstra : *Théorie de l'émission de la lumière des nébuleuses;* Hermann. 15 »

Sociologie

C. J. Gignoux : *Patrons, soyez des patrons!* Flammarion. 1,75

Joseph Wilbois : *La nouvelle organisation du travail;* Bloud et Gay. 20 »

Théâtre

Tristan L'Amoureux : *Apparences;* Parisis-Editions. 10 »

Gita et Suzanne Malard : *Le dieu vivant,* radio-reportage de la Passion en 4 journées. Préface du R. P. Lhande; Edit. Spes. 10 »

Varia

Arno Huth : *La radiodiffusion puissance mondiale.* Avec 16 illust. et cartes. Préface de Marconi; Nouv. Revue franç. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — 2e exposition de Poésie contemporaine. — Baudelaire au Luxembourg. — Au Ca-Ju. — Sur le sixième centenaire de Froissart. — La dernière page de Pirandello. — A propos des prophéties relatives à la guerre. — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — L'Association de la Critique littéraire a attribué son prix annuel, d'une valeur de 5.000 francs, à M. Jean Bonnerot pour l'ensemble de ses travaux sur Sainte-Beuve. Elle a voulu en même temps attirer l'attention des pouvoirs publics sur les difficultés d'ordre matériel que cet érudit éprouve à poursuivre la publication de la *Correspondance générale de Sainte-Beuve.*

Le prix du Roman d'aventures, d'une valeur de 10.000 francs, a été attribué à M. Pierre Nord pour son roman *Terre d'Angoisse.* Après avoir proclamé ce résultat, M. Francis Carco, qui présidait le jury, a donné lecture du texte ci-dessous :

Les membres du jury du prix du roman d'aventures, réunis le 8 juin 1937, obligés par leurs statuts à décerner le prix à un manuscrit choisi parmi ceux qui leur ont été soumis, regrettent de ne pouvoir attribuer cette couronne aux journalistes perspicaces qui ont étudié l'affaire Lætitia Toureaux, découvert des pistes et les ont assemblées les unes à la suite des autres, établissant ainsi un travail de recherches, de psychologie, de déduction qui mériterait une véritable récompense.

Le prix « Femina Hélène-Vacaresco » (5.000 francs) a été attribué à M. Maurice de la Fuye pour son livre *Rostopchine, Européen ou Slave;* et le prix de la *Renaissance* (6.000 francs) à M. Georges Reyer pour son ouvrage : *Le magasin des travestis.*

§

Deuxième exposition de Poésie contemporaine. — L'Association des Jeunes Auteurs français, qui a pour président le jeune poète V. de Berval, et dont le comité de patronage se compose de MM. Georges Duhamel, Edouard Estaunié, André Gide, Georges Huisman, André Lhote, Rosny aîné, Jean Royère, Paul Valéry, a fait à la Galerie du Palais, faubourg Saint-Honoré, une exposition qui s'est tenue du 1er au 15 juin, et qui montrait un grand nombre de manuscrits autographes, des portraits, des charges, des documents photographiques, des pièces anecdotiques, etc., le tout consacré à la poésie contemporaine. Nous donnerons de cette manifestation littéraire qui fut très intéressante et brillamment réussie, quelques détails dans notre prochain numéro.

§

Baudelaire au Luxembourg. — Au quarante-quatrième banquet de la Maison des Intellectuels, le jeudi 3 juin, M. Irénée Mauget

a rendu publique une nouvelle qui réjouira le cœur de tous les baudelairiens et qui est, en effet, d'importance capitale : le buste de Baudelaire échappe à la banalité du trottoir qu'on lui destinait boulevard Saint-Germain et va au Luxembourg. Mme Camille Marbo, MM. Edmond Haraucourt, André Foulon de Vaulx, Irénée Mauget, ont été reçus, le 28 mai, par le Président du Sénat et lui ont demandé, au nom des Lettres françaises, une place dans les jardins dont il est l'administrateur, pour l'œuvre si belle de Fix-Masseau. M. Jeanneney a aussitôt, avec une parfaite bonne grâce, et fort spirituellement paraît-il, accordé la faveur qu'on sollicitait de lui, faveur qui, s'appliquant à Baudelaire, est un acte de haute justice. Il a très intelligemment senti qu'il lui était impossible de résister à la Société des Gens de Lettres, à la Société des Poètes français, à la Maison des Intellectuels, à la France littéraire, et, en sa personne, le pouvoir politique s'est très courtoisement incliné devant le pouvoir de l'esprit.

Notre confrère Pierre Dufay, le 10 juin, ici même, voulait bien rappeler ma notice parue dans *Les Marges* de juillet 1936 et réclamant ardemment le Luxembourg pour le suprême Poète. Il voit comblés ses vœux, qui furent les miens depuis le jour où je découvris (c'était en avril, l'an dernier) que, contrairement à une opinion erronée, il y avait encore de la place dans le jardin des Médicis!

Treize mois de lutte viennent d'aboutir, grâce à de puissants alliés que je remercie avec chaleur, à un beau succès qui est celui de la logique et de la poésie.

A quand l'inauguration? — R. A. FLEURY.

§

Au Ca-Ju. — Dans la vallée pyrénéenne du Vicdessos, qui s'ouvre à Tarascon-sur-Ariège, sommeille au sein d'un harmonieux paysage de montagnes la petite commune de Capoulet-Junac, composée de deux villages, entre lesquels se dresse, sur le bord de la route, un monument aux morts particulièrement original et poignant, dû au génie de Bourdelle : trois têtes de poilus, exprimant la même âme aux divers moments de la lutte, et qui traduisent l'angoisse et l'exaltation de l'effort surhumain.

Haut perchées sur une pointe de roc, les ruines d'un vieux château-fort dominent Capoulet-Junac et là-bas, à l'extrémité du village, en amont, toute enveloppée du chant de la rivière, une maison de style villageois, le *Ca-Ju*, abrite une sorte de sanctuaire que le maire de la localité, notre ami M. le Dr Paul Voivenel, destine à faire aimer l'âme du village. Aménagée en salle de fêtes et en bibliothèque, ornée de portraits qui expriment la sympathie de visi-

teurs célèbres, académiciens, poètes, romanciers, savants, journalistes (à leur tête le maréchal Pétain qui vint, il y a quelque vingt mois, inaugurer le Monument aux morts de la guerre), la salle doit devenir, dans la pensée du fondateur, le temple rustique où l'on communiera dans le culte du sol natal et des défunts qu'il enferme, où l'on viendra chercher l'aliment spirituel et moral qui permet de ne jamais désespérer, où, comme le feu sacré gardé par les antiques vestales, se conservera l'esprit du terroir, l'attachement au foyer natal, le sentiment profond de la fraternité humaine.

Au *Ca-Ju*, les jeunes filles du village viennent volontiers, avec une grande simplicité d'accent, réciter des vers empruntés à nos meilleurs poètes contemporains. De bons chanteurs font entendre de vraies chansons exaltant la vie simple et saine, les sentiments purs. Et le *Ca-Ju* a déjà son hymne, que tous les assistants répètent en chœur avec enthousiasme.

Le 30 mai dernier, par Philéas Lebesgue, fut inauguré le Livre d'or du *Ca-Ju*. Le poète y inscrivit une strophe d'émerveillement et d'amour, improvisée :

Je suis venu cueillir sur la terre cathare,
Entre les fleurs, la plus suave et la plus rare,
Celle de l'amitié :
Détachant un fragment du rameau que j'emporte,
Je l'ai voulu planter au seuil de votre porte,
Dans un grand rêve extasié.

Autour du Monument aux morts, préalablement, quelques jeunes églantiers, destinés à former plus tard une haie fleurie, avaient été confiés à la terre, et Philéas Lebesgue, au nom du *Mercure de France*, avait planté le premier.

Combien original en sa simplicité, l'exemple donné par M. le Dr Voivenel! Puisse-t-il se multiplier à travers toute la France! Il ne peut donner que des fruits savoureux et bienfaisants. Déjà les touristes affluent à Capoulet-Junac, et il n'est pas imprudent de dire que le génie de Bourdelle, incarné dans la pierre, et la pensée de Voivenel, rayonnant d'entre les murs rustiques du *Ca-Ju*, sont appelés à faire des miracles. — P. L.

§

Sur le sixième centenaire de Froissart. — C'est au mois de septembre prochain qu'auront lieu à Valenciennes les manifestations commémoratives de la naissance du fécond chroniqueur. Apportera-t-on à ce moment les précisions nécessaires sur la date de cette naissance? Un concours de musique et de poésie est annoncé dans la ville où florissait jadis une « chambre de rhétorique », et les compétiteurs sont invités, par exemple, « à écrire un poème sym-

phonique pour orchestre ou harmonie s'inspirant d'un texte de Froissart, relatif au siège de Valenciennes en 1340 ». En exhumant les archives de cette année-là, peut-être fera-t-on quelque lumière sur les secrets de celles de 1333 ou de 1337.

Froissart, dont la devise fut : *Mieux vaut science qu'argent,* entra de bonne heure au service du comte Jean de Beaumont, qui passait l'hiver à Valenciennes et l'été à Beaumont, et sa vie s'acheva dans une autre petite ville du Hainaut belge, Chimay, voisine de Beaumont. On voit sur son tombeau une inscription en vers latins, dont la traduction suivante est donnée aux élèves des écoles :

Honneur des Gaules, renom de ton pays, tu gis ici, Froissart, si l'on peut s'exprimer ainsi en parlant de toi qui as rendu la vie à l'Histoire et qui la recevras d'elle. Aussi longtemps que les Lettres fleuriront chez nos voisins de France, que les forêts verdiront notre Fagne et que les eaux de la Blanche couleront, aussi longtemps tu seras l'honneur de cette ville et le renom de son peuple; et de toute la Gaule, de toute la Belgique, tu recevras le culte que l'on doit au maître de l'histoire; et tant que l'Escaut baignera ses propres rivages, la vallée de Chimay te gardera son amour. Jean Froissart, chanoine et trésorier de Sainte-Monégonde de Chimay, l'une des plus anciennes villes de Belgique, est décédé en 1419.

Fixée sur la date de sa mort, la ville de Chimay, qui possède comme Valenciennes une statue du chroniqueur, — don du prince de Chimay, — a commémoré le même centenaire en adoptant une moyenne entre 1333 et 1338, et la cérémonie s'y est déroulée le 7 juillet 1935, avec discours de Jules Destrée, Maurice des Ombiaux, M. Bayot représentant l'Académie, etc.

Se mettra-t-on d'accord pour une date commune d'ici le septième centenaire? L'historien qui fit de son vivant tant de lieues pour vérifier les dires, et s'assurer exactement de tout avant que d'en écrire, réclame-t-il pour lui-même cette précision rigoureuse? Qui sait? Celui qui fut un bon vivant, « écolier de Valenciennes subtil et superbe et pur trouvère du Moyen Age » avant d'être chanoine, — ainsi qu'on l'a dit à Chimay, — cet auteur de tant de vers inspirés par l'amour, la courtoisie ou la galanterie, a peut-être souhaité se rajeunir devant les belles dames de son temps, et, sans vouloir dire qu'il a lui-même brouillé les dates, on peut comprendre qu'il ne les ait jamais affichées nulle part. En ne le fêtant qu'en 1937, on répond sans doute à son vœu profond.

En septembre, on exposera à Valenciennes un choix de copies anciennes des Chroniques de Froissart, manuscrits précieux dont quelques-uns richement enluminés. Il en existe un au Vatican, qui ne sera peut-être pas refusé, et d'autres viendront de Hollande, d'Angleterre, en sus de ceux que prêteront la Bibliothèque Nationale ou celle de l'Arsenal, qui garde notamment une copie exécutée à la cour de Bourgogne une soixantaine d'années après la mort de Froissart et

comprenant l'image parfois reproduite du chroniqueur assis devant son pupitre, recevant la visite d'un seigneur. Si cette présentation est soutenue comme il se devrait, ce sera le meilleur hommage rendu à la mémoire de ce vieil ouvrier du langage français. — M. G.

§

La dernière page de Pirandello. — Pirandello était atteint de cette « maladie de l'Infini » qui avait déjà frappé Léopardi et Novalis. La maladie de l'Infini consiste dans l'idée fixe qu'on a de la grandeur illimitée de l'univers au milieu duquel nous ne sommes que des atomes, dans la conscience constante et admonitrice qu'on a de sa propre nullité.

Cette idée fixe engendre d'une part une philosophie particulière et de l'autre un oubli et une angoisse qui minent l'homme. Cette idée fixe provoque d'autres idées fixes, auxquelles seul un cerveau solide peut résister, malgré des sursauts continuels, mais sous l'influence desquelles le cœur vient à manquer, ainsi que Léopardi l'a chanté dans son poème de l'Infini.

Cette maladie, une fois qu'elle s'est emparée de l'homme, en dirige les pensées et les actes. Dès lors, l'homme agit ayant toujours présent à son esprit, comme un perpétuel *a priori*, l'infini univers. Même quand il réussit à se distraire, l'idée fixe est là qui le surveille. Comme toute idée fixe, elle surgit dans sa conscience lorsque la lassitude s'empare de son âme et de son corps; mais si l'âme et le corps sont forts, ils réussissent à dominer l'idée fixe et à l'éloigner.

Novalis ne sait pas résister à l'obsession cosmique et se tue. Léopardi succombe encore jeune, miné par cette maladie mystérieuse. Pirandello résiste davantage : le monde qui l'applaudit et qui se le dispute réussit à l'attirer à soi, à le soustraire au cauchemar de l'Infini; mais ce cauchemar le reprendra. Il voudra plus tard se délivrer d'une partie de ce poids mystérieux, et, dans la solitude complice de sa villa romaine, il écrira les lignes suivantes, par lesquelles il a fait connaître en quelque sorte ses dernières pensées :

Les hommes connaissent beaucoup de choses comme s'ils ne les connaissaient pas, soit à cause des conditions où ils ont été mis de voir petites les grandes choses, telles que celles du ciel : les étoiles; et grandes les choses qui sont petites, c'est-à-dire les choses proprement humaines et celles de la Terre même; soit parce que, tout absorbés qu'ils sont dans la construction d'un monde à eux, qui est presque un autre monde à part, les hommes ont perdu tout contact avec celui qui, au-dessus, en dessous et tout autour d'eux, est beaucoup plus grand que le leur, et ils se sentent mal si, par exemple, la Terre, ratatinant sa croûte, à l'instar d'une ânesse qui aurait été piquée par une mouche, montre ne pas vouloir respecter toutes leurs bâtisses et d'un coup les lance en l'air.

Or, non seulement ont-ils perdu ce contact, mais aussi le sens des rapports que, en tant qu'habitants d'une étoile, ils ont avec l'univers. Ils savent bien que la Terre, pour petite qu'elle soit, se déplace elle aussi dans les abîmes infinis des cieux. Ils savent bien que leurs jours et leurs nuits dépendent de ces rapports célestes de la Terre avec le Soleil autour duquel elle tourne; mais c'est comme s'ils ne le savaient pas. Pour eux, la Terre est comme si elle n'était pas une planète; la Terre est la Terre, et c'est comme si elle ne tournait pas. Les hommes se sont emparés des jours et des nuits comme de leurs vicissitudes et de leurs affaires particulières, ils ont marqué les heures sur leurs cadrans, ils les ont calculées dans leurs calendriers, consacrant une fête à chaque jour, un saint à chaque fête.

Quelques jours après avoir écrit ces lignes, Pirandello mourut. On prétend que ce fut d'un rhume malin. La vérité est que son âme et son corps étaient mûrs pour recevoir la mort. Et Pirandello le savait si bien qu'au médecin veillant à son chevet, il demanda :

— Pourquoi voulez-vous me tromper?

Dans les dernières semaines de sa vie, Pirandello était très triste, de cette tristesse qui l'avait toujours accompagné depuis son enfance, de cette tristesse qui vient et va et enfin revient impétueuse pour déboucher avec la mort dans l'océan de la nuit éternelle. Même pendant les jours les plus splendides, il fut souvent nuit dans son âme; ce fut le vide astral. Pirandello, plus que nul autre au monde, eut l'abîme infini dans son angoissante vision, et ce cauchemar, qui le mettait brusquement devant sa propre vie éphémère, devant son propre volume infime en comparaison de l'univers infini, lui faisait apparaître puérile sa propre tragédie terrestre et n'importe quel rêve de gloire. D'où sa sagesse qui ne se troubla guère, ni ne s'altéra parmi les douleurs et les triomphes. Voilà le secret qui lui permit de supporter son existence dramatique sans qu'il eût jamais besoin d'interrompre son travail. Secret que, finalement, il révéla quelques jours avant de mourir, le confiant au papier. Secret de l'Infini qui fut le sien depuis son adolescence. Secret qui a sa valeur de testament moral et qui, comme tel, ne prit forme et substance qu'à la veille du grand voyage éternel. — ANTONIO ANIANTE.

§

A propos des prophéties relatives à la guerre.

Monsieur le directeur du *Mercure de France*,

Voulez-vous permettre à un fidèle abonné de compléter les indications données par le *Mercure* (numéro du 1er juin 1937) concernant les prophéties relatives à la guerre? Une des plus remarquables et qui n'a pas été citée est due au lieutenant-colonel E. Mayer, dont les lecteurs du *Mercure* ont pu apprécier la science grammaticale, mais qui est avant tout un grand écrivain militaire. Si son

audience dans les milieux officiels a été très insuffisante, il n'en a pas moins eu une grande influence auprès des esprits libres.

Etudiant en *1902*, dans la *Revue Militaire Suisse*, le caractère probable de la bataille de l'avenir, il s'exprimait ainsi :

On se la représente comme mettant face à face deux murailles humaines presque en contact, séparées seulement par l'épaisseur du péril, et cette double muraille va rester presque inerte, malgré la volonté d'avancer qu'on a de part et d'autre, malgré les tentatives qu'on fait pour y réussir.

L'une de ces lignes cherchera, ne pouvant réussir de front, à déborder l'autre. Celle-ci, à son tour, prolongera son front, et ce sera un concours à qui s'étendra le plus, dans la mesure où son effectif le lui permettra. Ou, du moins, les choses se passeraient ainsi si on pouvait se développer indéfiniment. Mais la nature présente des obstacles. La ligne s'arrêtera à un point d'appui, à une mer, à une montagne, à la frontière d'une nation neutre.

A partir de ce moment, il n'y a pour ainsi dire pas de raison pour que la lutte finisse, du moins de ce côté.

Ne nous imaginons pourtant pas que les combats cesseront d'être sanglants. On dépensera encore du sang, beaucoup de sang, et non pas seulement de l'argent. Il faudra encore de la prévoyance, du calme, de la hardiesse et même de l'esprit d'offensive jusque dans la défensive. Plus que jamais la troupe, le commandement, la population, auront à déployer d'énergie. Plus que jamais le savoir professionnel sera nécessaire au chef et à la troupe. Et il faut se préparer avec un redoublement d'ardeur aux pires éventualités. Mais il n'est pas douteux que la physionomie des batailles se trouvera métamorphosée.

Il me semble que ces lignes prophétiques méritent d'être rappelées, ne serait-ce que pour la haute leçon morale, digne de son auteur, qui les termine.

Veuillez agréer, Monsieur le directeur, etc.

COMMANDANT ANDRÉ DALSACE.

§

Le Sottisier universel.

JE PENSE, DONC JE SUIS. (PASCAL.) -- *Cyrano*, 7 mai. [Titre d'un dessin satirique.]

Il se promène d'ailleurs de temps à autre sur le toit en chemise pour prendre l'air. La raison du crime, c'est uniquement l'insistance avec laquelle un des lapins l'a regardé. Et « tutti quanti ». — *Le Journal*, 6 mai.

THÉATRE. — 12 h. *Radio-Paris* : La conversion de Saint Paul, par le R. P. Padé. — *Le Figaro*, 23 mai.

Il convient de s'arrêter un instant sur les déclarations de M. Weiler, commissaire de police à Arles, qui a recueilli le témoignage de Thérèse Buttafoghi. Le magistrat raconte la scène des aveux que lui fit son amant Egender. — *La Dépêche* (de Toulouse), 9 mai.

Sans faire le procès trop rigoureux de l'Administration pénitentiaire, l'avocat de la partie civile ne peut s'empêcher de souligner que Pellier avait à assurer 30 heures de travail par jour. — *La Dépêche dauphinoise*, 29 avril.

Au même instant, rue d'Alsace et rue de Metz, des vendeurs de l'*Emancipation nationale* ont été brûlés. — *L'Eclair* (de Montpellier), 10 mai.

Hier, jour de marché, écrit-il textuellement [c'est un restaurateur de Lannion], j'avais des invités à manger, des campagnards. — *Dépêche de Brest*, 12 février.

Il est curieux de noter que le délit d'atteinte au respect dû à l'autorité française fut créé au Maroc par un dahir pris par M. Peyrouton dans le but de se défendre contre les attaques quotidiennes dont il était l'objet de la part d'un hebdomadaire socialiste. — *La Dépêche de Constantine*, 23 avril.

FOYER FÉMININ DU COMITÉ MONDIAL DES FEMMES DU 15e. [Titre d'un prospectus.]

LA TANTE ET LE NEVEU. — M. Guillard est marchand de vins et neveu de Mme Peynéou. Sa tante, qui faisait des incursions fréquentes et nocturnes dans les magasins de son neveu, emportait chaque fois différentes bouteilles de spiritueux ou de liqueurs. Elle fut pincée une belle nuit dans une souricière où le neveu la prit dans un traquenard. — *Le Salut* (de Saint-Malo), 23 février.

L'avance des troupes du général Mola est d'autant plus rapide qu'elles trouvent devant elles un terrain difficile, où l'on a accumulé difficultés sur difficultés. — *Le Petit Var*, 25 mai.

Tous voudront se rendre à cette grande conférence publique, rigoureusement privée. — *L'Ouest-Eclair*, 26 mai.

COQUILLES

Les victimes furent transportées dans une maison voisine et plusieurs médecins furent mandés d'urgence. A l'arrivée des patriciens, M. et Mlle Pascal avaient succombé. — *L'Indépendance belge*, 2-3 janvier.

L'ÉTAT DE SANTÉ D'IRÈNE SCHMEDER... EST TRÈS ALARMANT. — ...Depuis son incarcération, elle a perdu 13 kilos. Ma malheureuse cliente ne pèse plus que 38 kilos pour une taille de 7 m. 68. — *Paris-Midi*, 4 avril.

Mais aujourd'hui, l'arbitre recordman observe de Conrad le silence prudent. Il reste dans la coulisse, il fait le mort. — *Paris-Soir*, 22 avril.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1937.